

LE NOUVELLISTE
DE
LA JEUNESSE,

PUBLIÉ
PAR PIERRE BLANCHARD.

Utile, si je puis

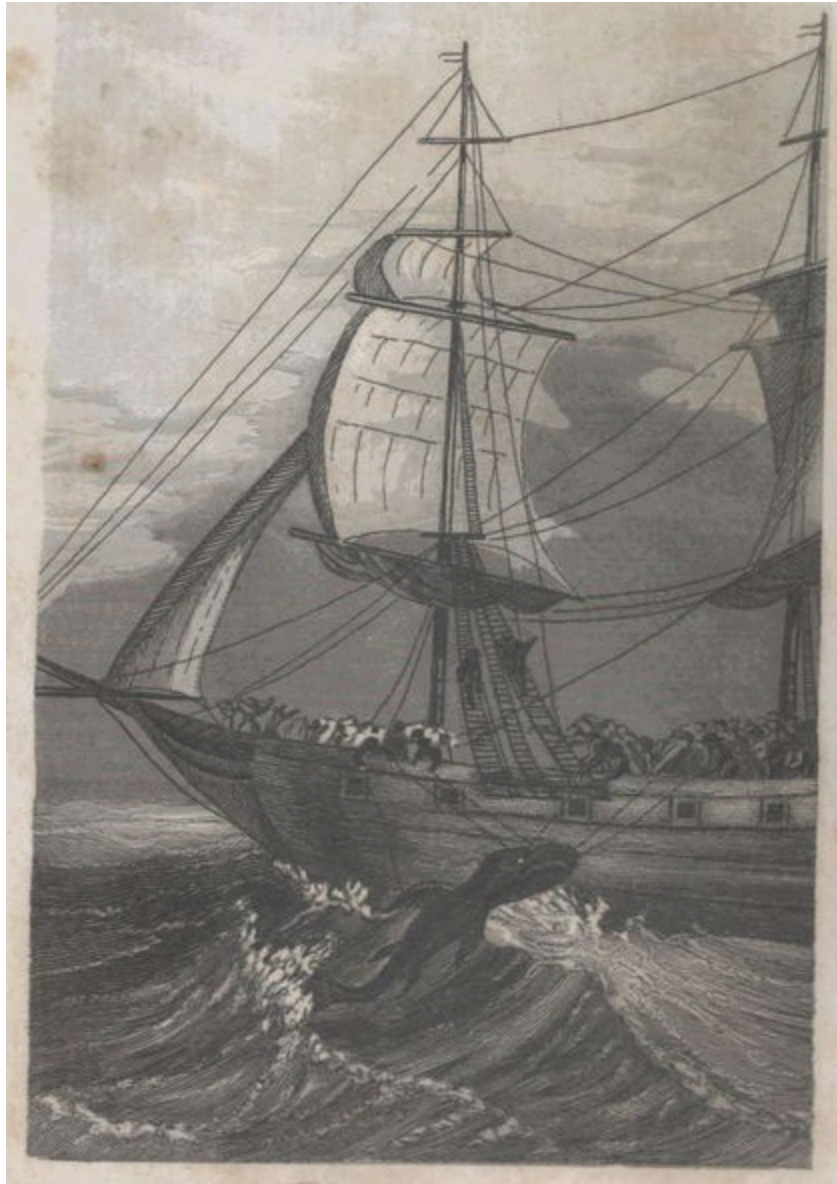


PARIS,
A LA LIBRAIRIE DE L'ENFANCE ET DE LA JEUNESSE,
CHEZ P.-C. LEHUBY,
SUCCESSEUR DE M. PIERRE BLANCHARD,
RUE DE SEINE, N° 48.

—
1837.

P13

La Pêche du Requin



LE NOUVELLISTE
DE
LA JEUNESSE,

PUBLIÉ
PAR PIERRE BLANCHARD.

Utile, si je puis



PARIS,
A LA LIBRAIRIE DE L'ENFANCE ET DE LA JEUNESSE,
CHEZ P.-C. LEHUBY,
SUCCESSEUR DE M. PIERRE BLANCHARD,
RUE DE SEINE, N° 48.

—
1837.

AVANT-PROPOS.

Mon intention, en publiant cette espèce de Revue universelle, est de familiariser peu à peu mes jeunes lecteurs avec la société des hommes dont bientôt ils feront partie. Dans leurs études, on leur fait connaître l'histoire des siècles passés. Dans le Recueil que je leur dédie aujourd'hui, je veux leur présenter quelques esquisses de l'Histoire contemporaine, je veux leur raconter quelques traits de ce qui se passe autour d'eux.

Comme de jeunes cœurs peuvent facilement s'enflammer et s'électriser au récit des belles actions ; comme surtout la gloire de la patrie peut les frapper d'une émotion généreuse, j'ai recueilli avec soin tout ce qu'il y a de noble et de glorieux à raconter sur l'histoire actuelle de notre belle France. Je parle aussi de ce qui, chez les autres nations, m'a paru beau et honorable ; car la vertu est de tous les pays, et, de quelque part qu'elle vienne, il faut l'honorer et la prendre pour modèle.

J'ai choisi aussi parmi les événemens et les écrits du jour ce qui convient au but instructif et moral que je m'étais proposé, me tenant assidument à la piste de ce qui pouvait piquer la curiosité ou éclairer l'esprit de mes lecteurs. Ainsi j'ai dû consulter les relations des voyageurs les plus modernes, et en extraire ce qui me semblait convenir au jeune âge. Rien n'est intéressant et utile comme les récits des voyageurs ; ils nous montrent, en quelque sorte, les nations qu'ils ont visitées, les climats qu'ils ont connus. Bien plus, sans la lecture de leurs relations, la géographie n'est presque toujours, pour la jeunesse, qu'une science incomplète et quelquefois stérile.

On fait connaître dans les classes les grands auteurs qui ont illustré notre langue : les Corneille, les Racine, les Boileau, les Fénelon ; je me propose, dans le Nouvelliste de la Jeunesse, de faire connaître quelques-uns des auteurs de notre époque, ceux qui essaient de suivre les traces de leurs prédécesseurs ; quand, dans leurs écrits, je trouve des pages remarquables ou quelque beau morceau de poésie, je leur donne place dans ce Recueil.

Si les savans qui étudient la nature et épient ses secrets font quelques découvertes qui soient accessibles à de jeunes intelligences, j'en tiens note avec exactitude. Ces savans-là sont des citoyens précieux qui travaillent pour l'avantage de la société ; il est bon de savoir leurs noms, et d'apprendre à quels titres ils méritent notre reconnaissance.

On verra que je n'ai pas négligé non plus ce que la nature nous montre d'elle même ; ses productions remarquables, ses phénomènes, ses écarts, tout ce qui sort de loin à loin de son ordre habituel, et qui vient frapper nos regards d'étonnement et d'admiration, du moins en tant que nouveauté, devaient contribuer à répandre de la variété et de l'intérêt dans mon livre.

Enfin, j'ai tâché d'offrir à mes jeunes lecteurs une lecture utile et agréable ; et si je désire un prix à mon travail, c'est que, dans d'autres temps, ils conservent un souvenir assez favorable de mes travaux pour me placer au nombre des plus sincères amis de leur jeunesse.

QUELQUES TRAITS DES MOEURS TURQUES.

Nous avons promis des esquisses de mœurs empruntées aux relations nouvelles des voyageurs ; M. Michaud, un de nos écrivains célèbres de l'Académie française, et auteur de l'Histoire des Croisades, nous fournira nos premiers traits : nous ne pouvions mieux commencer. Dans le désir de perfectionner encore l'ouvrage qui lui a fait une si belle réputation, il a entrepris de visiter l'Orient. C'est de Constantinople qu'il écrit à un de ses amis, en date du 28 septembre 1830.

Visite à un Savant turc.

« Me voilà enfin, écrit-il, parmi les Turcs, où j'ai de quoi satisfaire ma curiosité ; j'étudie de mon mieux les mœurs de ce peuple, si différent du nôtre ; et les physionomies originales des Osmanlis..... J'ai fait hier une visite à un kodja, professeur turc qui demeure dans le quartier de la Solimandeh. Ibrahim-effendi (c'est son nom) est un homme d'une cinquantaine d'années. Il montre dans sa physionomie une douceur pleine de dignité ; le front élevé, le nez aquilin, un teint pâle, m'ont rappelé les Turcs que j'avais vus dans l'Anatolie. Il passe pour avoir plus de philosophie que la plupart des ulémas, ce qui ne l'empêche pas d'être très-attaché à la religion du prophète, et même à beaucoup de préjugés de sa nation. J'en ai été fort bien accueilli, car il aime les Français. Un fils qu'il m'a présenté, et qui paraît avoir dix à douze ans, nous a servi le café et la pipe. Cet usage d'être servi par les enfans de la maison est assez commun dans les familles turques qui n'ont pas un grand nombre de serviteurs. En me présentant son fils, le kodja m'a dit qu'il avait le projet de l'envoyer à Paris pour faire ses études. « C'est là, ajoutait-il, qu'on peut acquérir de véritables lumières. » Mais il hésitait encore dans l'exécution de son dessein, d'abord parce que la mère de l'enfant ne pouvait se résoudre à s'en séparer, ensuite parce qu'il avait quelque scrupule de faire élever son fils

chez les chrétiens. Je n'avais rien à dire sur les craintes d'une mère ; quant au second motif de son hésitation, je lui ai dit qu'il y avait à Paris un collège pour les jeunes musulmans, où ils sont élevés dans leur religion. Je n'ai pu le rassurer complètement. Une autre chose qui l'inquiétait pour son fils, c'est ce qu'on lui avait dit de notre jeunesse, impatiente du présent et dédaigneuse du passé... L'idée d'une jeunesse dédaigneuse du passé jetait quelque trouble dans son esprit. Il croyait voir, dans ce dédain de nos jeunes gens, une disposition à mépriser les leçons du pouvoir paternel. Pour se former une idée des inquiétudes du bon kodja, il faut savoir jusqu'à quel point les Turcs portent le respect pour ceux dont ils ont reçu le jour. Le souverain absolu de la Turquie n'est pas plus respecté dans son empire que le père de famille ne l'est dans sa maison. L'inquiétude paternelle du professeur turc s'accroissait encore par le souvenir d'un vieux père qu'il avait perdu récemment. Il m'a parlé les larmes aux yeux de cette perte douloureuse. « Ah ! que n'est-il encore dans ce monde ! s'est-il écrié ; il serait la lumière de ma vie, le flambeau de mes actions ; il serait pour moi comme la fontaine d'où découlent les grâces et les bienfaits. S'il était pauvre, il mangerait mon pain, et ma demeure serait la sienne ; s'il était infirme et malade, je le servais comme son esclave. » Il prononça ces paroles touchantes du ton le plus pénétré ; il regardait en même temps son fils, auquel il voulait inspirer ses propres sentimens.

« J'ai demandé au kodja ce qu'on enseignait dans les écoles turques ? — D'abord le Koran, et cette partie de l'éducation est très-soignée ; car le Koran est chez nous la religion, la loi, et même la société tout entière. — Qu'enseigne-t-on après le Koran ? — Un peu de logique, de physique, et même de l'astrologie. Il y a une ignorance, a-t-il ajouté, qui s'apprend comme la science elle-même, et cette ignorance apprise est quelquefois plus encouragée que les lumières véritables. — Les langues d'Orient n'entrent-elles pas pour beaucoup dans le système de votre éducation ? — Il n'y a point chez nous d'étudiant ou de softa qui ne consacre plusieurs années à l'étude de l'arabe et du persan. — C'est fort bien, lui répondis-je, mais... les langues orientales, formées dans les temps primitifs du monde, ne sauraient exprimer les progrès d'une civilisation que l'Orient n'a jamais connue. Elles portent d'ailleurs toutes vos pensées vers l'Asie, et vous avouez vous-même que vous avez besoin de chercher ailleurs des lumières et des modèles. »

« Le professeur turc m'écoutait d'un air distrait et rêveur ; en détournant ses pensées de la terre classique de l'islamisme, il croyait abjurer sa religion et sa patrie. Sa raison adoptait les réformes empruntées à l'Europe ; mais il avait quelque peine à les arranger avec les doctrines venues de La Mecque, et surtout avec la mémoire de son père enseveli à Scutari. Il lui semblait que ce père, si chéri et si regretté, souffrait dans sa tombe, et qu'il se plaignait de son fils aux deux anges du sépulcre. Il se rappelait en même temps l'exemple de plusieurs musulmans élevés en France, en Italie et en Angleterre. Presque tous avaient été proscrits à leur retour, et leur vie avait été remplie de grandes calamités. « Je vois bien, lui dis-je, que vous n'enverrez pas votre fils à Paris. — Je ne renonce pas à mon dessein ; mais j'y réfléchirai, et ce que le destin aura décidé pour mon fils s'accomplira. — Je devine quel sera l'arrêt du destin, et quelles seront vos réflexions. Vous penserez que votre fils pourra revenir chez vous avec quelques lumières de plus et quelques croyances de moins. Cette considération suffit bien sans doute pour vous faire hésiter, et vous resterez entre La Mecque et Paris sans prendre une détermination. » L'honnête kodja ne m'a pas répondu, et la conversation est demeurée là.

« Le Turc que vous venez d'entendre parler passe pour un ami de la réforme ; il est au nombre de ceux qui applaudissent le plus à la révolution du sultan Mahmoud. Voilà les Turcs tels qu'ils sont aujourd'hui, placés sans cesse entre les idées de l'Europe et les souvenirs de l'Asie, entre l'espérance d'acquérir nos lumières et le danger de perdre leurs habitudes. Je vous parle ici des préjugés des honnêtes gens ; mais si je vous parlais de ceux du peuple, ce serait bien autre chose. La crainte de se mettre en butte aux opinions populaires retient les plus éclairés. Le gouvernement lui-même ne se croit pas assez fort pour braver les répugnances nationales. Il y a quelques mois que le sultan voulait envoyer à Paris un certain nombre de jeunes Turcs. On avait demandé une frégate à l'ambassadeur de France ; la frégate avait été accordée ; tout était prêt ; mais on a hésité, on a réfléchi, on a craint, et personne n'est parti. Tel est encore l'empire de la superstition et de l'ignorance..... »

Visite au Patriarche grec.

« En quittant le professeur turc, poursuit M. Michaud, j'ai dirigé mes pas vers le Fanar, quartier habité par les Grecs ; je voulais voir le patriarche. J'ai trouvé un quartier triste et fort solitaire, autrefois très-brillant et très-peuplé ; je suis entré dans un assez beau palais, dont les avenues étaient désertes. Des papas, qui occupaient l'antichambre et qui font l'office de serviteurs, m'ont introduit dans l'appartement du patriarche. Je me suis trouvé au milieu de dix ou douze évêques grecs assemblés en synode. Sa Sainteté (c'est le titre qu'on lui donne) m'a fait asseoir à côté d'elle sur un sofa. Le patriarche est un homme d'esprit ; il a beaucoup voyagé, et sa mémoire s'est enrichie de tout ce qu'il a vu... Avant d'entrer en conversation, il m'a fallu faire comme chez les Turcs, prendre le café et fumer le chibouc. Le prélat grec s'exprime en français avec beaucoup de facilité. Il m'a d'abord demandé des nouvelles de M. de Chateaubriand, qu'il a connu à Alexandrie lorsque notre illustre voyageur revenait de Jérusalem. Sa Sainteté a cru devoir me parler et se féliciter avec moi de la conquête d'Alger. C'est aujourd'hui l'événement qui fait le plus d'honneur à la France dans toutes les contrées d'Orient. Depuis l'expédition des Français en Égypte, rien n'a remué plus vivement l'esprit des Grecs, des Arabes et des Turcs..... »

Action sublime d'un enfant de douze ans.

En sortant du palais du patriarche, le voyageur visita quelques habitants notables du Fanar. Il entra chez la princesse Mo..., qui l'accueillit avec cet esprit d'aménité et cette grâce dans les manières qui distinguaient autrefois les premières familles grecques de Constantinople. Elle avait éprouvé de grands malheurs et les avait supportés avec un courage héroïque. La plus grande partie de sa fortune lui avait été enlevée, et depuis dix ans son mari languissait dans l'exil. A force de prudence et de fermeté, elle avait survécu au règne de la persécution et s'était fait respecter des Turcs. Ses enfans avaient reçu sous ses yeux et par ses soins une éducation parfaite. « Je la comparerais volontiers, dit le voyageur, si je ne craignais d'être accusé de faire de la poésie, à la mère des alcyons, qui élève sa famille en présence de la tempête. » Ces soins d'une sage et tendre mère furent récompensés : un de ses fils, enfant de douze ans, le cœur plein des regrets que sa mère exprimait si souvent sur l'absence forcée de son mari, s'échappa un jour de

la maison paternelle et partit, seul et sans avoir fait part de son projet à personne, pour se rendre à Vienne en Autriche. Il parvint à se faire introduire auprès du premier ministre de l'empereur, M. de Metternich. Celui-ci fut très-étonné de voir voyager ainsi un jeune enfant. Il l'accueillit cependant avec bonté, et lui dit : « Que désirez-vous, mon enfant ? vous n'avez qu'à le demander. — Ah ! monseigneur, répondit le jeune voyageur, que peut demander un fils dont le père est exilé ? » A ces mots, le ministre l'embrassa, et lui promit de solliciter le rappel de son père auprès de la Porte.

Un Dîner turc.

« Nous sommes revenus à Péra (un des faubourgs de Constantinople) vers les quatre heures du soir, poursuit notre voyageur, et nous avons été dîner chez le colonel Namik-bey, dont le régiment occupe la grande caserne de Scutari (ville ou plutôt autre faubourg de Constantinople de l'autre côté du Bosphore). Le colonel a un kiosque, ou maison de plaisance, au-dessus du grand champ des Morts ; c'est là que nous nous sommes rendus. On nous a fait entrer dans un belvédère donnant sur le Bosphore ; la vue y est ravissante ; le jardin que nous avons traversé est presque sans culture, et n'offre que l'aspect d'un lieu stérile et sauvage. L'appartement dans lequel nous sommes entrés est très-simple : point de glaces, point de tapisseries ; quelques nattes, un sofa circulaire, voilà tout l'ameublement. Le couvert était déjà mis pour le dîner ; c'était une petite table ronde haute d'un pied et demi ; des serviettes brodées en or, de longues cuillères de bois, un vase de terre rempli d'eau. On avait servi d'avance la salade, des raisins et des cornichons. Je commençai par là à me faire une idée de la manière de vivre des Turcs ; ils n'ont point de grandes tables comme nous, ils n'ont pas même de salles à manger ; on ne sait pas en Turquie ce que c'est que nos repas de société, nos dîners d'invitation. Les grands comme les petits, les riches comme les pauvres, mangent presque toujours seuls ; à certaines solennités seulement, les gens de la cour sont traités par le grand-visir et le ministre du divan ; on dresse alors vingt ou trente petites tables rondes dans un vaste appartement ou galerie, et chacune de ces petites tables reçoit trois ou quatre convives. Cette espèce de banquet de cérémonie peut offrir la perspective d'un grand salon de nos restaurateurs, où chacun dîne

séparément, avec la différence que chez les Turcs on est assis ou couché sur des sofas, et que le silence religieux de la mosquée règne dans leurs festins.

« Namik-bey n'était point encore arrivé, nous l'avons attendu quelques minutes : c'était de sa part une recherche de politesse ; les usages défendent aux musulmans de se lever devant les chrétiens. En arrivant après nous, il se trouvait naturellement debout pour nous recevoir. Il nous a exprimé, en fort bon français, et de la manière la plus gracieuse, le plaisir qu'il avait de nous revoir et de passer quelques heures avec nous. Le colonel Namik-bey est un homme de vingt-huit à trente ans, d'une tournure agréable, d'un air fort distingué ; il avait le petit uniforme, une veste et un pantalon, avec la plaque de diamant, marque de son grade. Ses serviteurs ne sont pas nombreux ; il n'avait dans son kiosque qu'un cuisinier grec et un renégat arménien qui lui sert de valet de chambre.

« Après, les premiers complimens, on s'est mis à table ; nous n'étions que trois, un musulman et deux chrétiens. Il n'y avait que le colonel qui bût du vin ; il avait placé la bouteille à ses pieds sur le parquet, et se servait lui-même la liqueur défendue, tandis que ses gens nous versaient de l'eau. On ne servait qu'un plat à la fois : d'abord est venue la soupe au riz, servie dans un grand vase de faïence, où chacun de nous puisait avec sa longue cuillère de bois ; au potage a succédé un plat de viande bouillie, puis du mouton coupé en petits morceaux, des plats de légumes, des plats sucrés, enfin le pilau, le dernier plat d'un dîner turc. Le colonel riait un peu de ma maladresse à me servir de mes doigts au lieu de fourchette ; pendant le dîner, nous n'avons point été silencieux, selon l'usage du pays...

« Lorsque nous sommes sortis de table, le renégat arménien, qui nous servait pendant le dîner, nous a versé de l'eau sur les mains, en nous présentant une serviette brodée d'or ; puis sont venus la pipe et le café, par lesquels tout commence et tout finit dans ce pays-ci. »

FULTON,

INVENTEUR DES BATEAUX A VAPEUR.

Peu de grandes découvertes ont eu lieu sans éprouver de nombreux obstacles. On sait quel courage il fallut à Christophe Colomb pour parvenir au Nouveau-Monde qu'il soupçonnait ; Galilée fut renfermé dans une prison pour avoir reconnu le mouvement de la terre, et les premiers imprimeurs furent regardés comme des magiciens. Combien de temps ne s'est-on pas moqué de la vaccine, qui devait faire disparaître un des fléaux du monde ! L'application de la vapeur à la navigation rencontra aussi ses détracteurs ; Fulton, qui a donné à la société cet inappréciable avantage, fut d'abord regardé comme un fou qui tentait l'impossible. Voici en quels termes un de ses amis fait le récit de ses premiers essais.

« J'ai, dit cet ami, entendu de mes propres oreilles l'illustre inventeur des bateaux à vapeur raconter avec chaleur et intérêt l'histoire de ses travaux et de ses découragements. « Lorsque je construisis, à New-York, mon premier bateau à vapeur, disait-il, il n'y avait dans le public que deux manières de considérer mon entreprise, avec indifférence ou avec mépris. On la regardait comme l'œuvre d'un visionnaire. Mes amis étaient toujours fort honnêtes avec moi, mais ils se tenaient dans une réserve désespérante. Ils écoutaient avec patience mes explications, mais leur contenance indiquait l'incrédulité la plus complète. Comme j'avais l'occasion tous les jours de parcourir le chantier où mon bateau était en construction, je prenais assez souvent le plaisir de m'approcher, sans me faire connaître, des groupes d'étrangers oisifs qui se formaient en petits cercles, et j'écoutais les différentes questions qu'on s'adressait sur le but du nouveau bâtiment. La règle générale était d'en parler avec mépris, d'en plaisanter ou de le tourner en ridicule. Que de longs éclats de rire à mes dépens ! que de bons mots ! que de sages calculs sur les pertes et les dépenses ! On ne parlait que de la folie de Fulton. Jamais, pour faire diversion, je n'entendais la moindre remarque qui pût m'encourager, l'expression d'un vœu ardent, ou la

manifestation de quelque espoir. Le silence lui-même n'était qu'une froide politesse, cachant tous les doutes et couvant tous les reproches.

« Enfin le jour de l'épreuve arriva. J'invitai un grand nombre d'amis à venir à bord pour être témoins de mon succès. Quelques-uns se rendirent à mon invitation par égard pour moi ; mais il était facile de voir qu'ils ne le faisaient qu'avec répugnance, dans la crainte de partager mes mortifications plutôt que mon triomphe. De mon côté, je m'avouai bien à moi-même que, dans le cas présent, il y avait plusieurs raisons de douter du succès. La machine était neuve et mal faite ; c'était l'ouvrage de mécaniciens nouveaux dans ce genre de travail, et l'on pouvait raisonnablement présumer que d'autres causes feraient naître des difficultés imprévues. Le moment approchait de mettre le bateau en mouvement. Mes amis s'étaient formés en groupes sur le pont, l'anxiété et la peur régnaient au milieu d'eux. Ils étaient taciturnes, tristes, abattus. Dans leurs regards je ne lisais que désastres, et je commençais presque à me repentir de mes efforts.

« Le signal est donné ! le bateau marche un peu de temps ; ensuite il s'arrête ; il est impossible de le faire avancer. Alors au silence du moment précédent succèdent les murmures de mécontentement, l'agitation, les chuchotemens, les haussemens d'épaules. Il m'était facile d'entendre répéter de tous côtés : « Je vous disais bien qu'il en serait ainsi ! C'est l'entreprise d'un fou ! Je voudrais bien que nous fussions hors d'ici. »

« Je montai sur une plate-forme et je m'adressai à l'assemblée. Je priai les spectateurs de demeurer tranquilles et de me donner une demi-heure, moyennant quoi, ou je les ferais avancer, ou je laisserais la le voyage pour cette fois. On m'accorda sans objection le peu de répit que je demandais. Je descendis dans l'intérieur du bâtiment, je visitai la machine, et je découvris que ce qui empêchait de marcher provenait du faible obstacle d'une pièce mal ajustée. Il ne fallut qu'un instant pour le faire disparaître ; le bateau fut remis en mouvement et continua sa route. Cependant tout le monde restait encore dans l'incrédulité ; on craignait de se rendre à l'évidence. Nous quittâmes la belle cité de New-York, nous traversâmes les sites romantiques et continuellement pittoresques des hautes terres ; nous découvrîmes les maisons d'Albany ; nous touchâmes ses rivages. Eh bien ! dans ce moment même, oui, dans ce moment, quand tout semblait achevé, il était dit que je serais encore victime du désappointement. L'imagination ne se rendait pas à l'évidence du fait ; on doutait si la même expérience pourrait être faite une

seconde fois ; ou, si elle venait à réussir, on doutait qu'on dût en retirer une grande utilité. »

MOEURS DES INDIENS DU PARAGUAY.

Ces Indiens ont une grande horreur des morts. Chez eux, lorsqu'un malade est sur le point d'expirer, il est emporté loin de sa peuplade et déposé dans une fosse creusée exprès pour lui. Ses parens et ses amis laissent auprès de lui de l'eau et des vivres, et s'ils reviennent par intervalles, ce n'est que pour voir s'il est mort. Quand ils s'aperçoivent qu'il a rendu le dernier soupir, ils jettent dans la fosse ses armes et ses meilleurs effets, et recouvrent avec de la terre, des pierres et des branchages, ce tombeau où le malheureux était descendu vivant. Après cette cérémonie barbare, les parens du défunt changent aussitôt de nom, et la raison qu'ils donnent de ce changement, c'est que la mort, qui certainement en a pris note, ne pourra plus les retrouver lorsqu'elle reviendra.

Le gouvernement de ces sauvages est une sorte d'oligarchie républicaine. Les guerriers nomment un chef que les Européens désignent par le nom de cacique. Mais ce chef donne des conseils et jamais des ordres ; il n'y a que les vieillards qui aient un privilège sur les jeunes gens, et ceux-ci sur leurs femmes. Les différends se jugent à coups de poing. Celui qui, dans un pareil duel, tourne le dos à son adversaire, perd sa cause le vainqueur ne le poursuit jamais et ne cherche point à faire parade de son avantage ; il se montre aussi modeste que le vaincu paraît insensible à la honte de sa défaite. Ces Indiens n'ont d'énergie que lorsque la haine ou la vengeance les anime contre des hommes de tribus étrangères. Alors ils dissimulent, s'il le faut, pendant plusieurs années ; ils endurent la faim, la soif, la fatigue, les intempéries de l'air, uniquement absorbés dans l'idée d'attirer leur ennemi dans une embûche et de le faire périr. S'ils réussissent, ils reviennent au carbet (c'est le nom de leur cabane) ; ils y suspendent comme un trophée le crâne chevelu de leur adversaire, et distribuent à leurs amis quelques lambeaux de son cadavre.

Les Indiens du Paraguay ont pour armes des massues, des lances, des frondes, des couteaux formés d'une pierre tranchante, des arcs et des flèches, outre les armes à feu qu'ils achètent aux Européens.

Ils aiment tous également à orner leur tête de l'éclatant plumage des oiseaux de leur contrée. Leur corps, presque nu, est bizarrement tatoué de

peintures monstrueuses. Féroces dans les combats, hospitaliers pendant la paix, on les voit tour à tour prodiguer les soins les plus tendres à l'étranger qui les visite, ou se repaître de sa chair vivante quand le hasard des combats le fait tomber en leur pouvoir. La difficulté qu'ils ont à se procurer des alimens a introduit parmi eux une loi de dépopulation qui est empreinte d'une atroce barbarie : les femmes conservent leur premier enfant, quelquefois le second, rarement le troisième.

Leurs idées religieuses sont en harmonie avec tout le reste. Ils croient à un combat perpétuel entre le bon et le mauvais principe : de là les pratiques les plus révoltantes, les cérémonies les plus atroces. Ainsi l'on voit des fanatiques se mutiler eux-mêmes d'une horrible manière, se faire dans les chairs de profondes incisions avec des pieux de bois ou des roseaux tranchans qu'ils laissent dans la plaie. Cet usage est encore en vigueur à peu près chez toutes les nations du Paraguay. C'est ordinairement vers le mois de juin que se célèbre cette fête cruelle. Les femmes et les jeunes gens peuvent y assister, mais les chefs de famille seuls y prennent part.

La veille, les acteurs mettent tous leurs soins à se peindre le corps de la façon la plus bizarre ; ils ornent leurs têtes de plumes et de bandelettes. Dans la matinée du jour solennel, ils boivent autant de liqueurs fortes qu'on peut leur en fournir, et commencent ensuite à se pincer les chairs des bras, des jambes et des cuisses ; puis ils les percent d'outre en outre avec des arêtes et des morceaux de bois aigus, ou les coupent avec des roseaux ; quelques-uns se percent même la langue et se frottent le visage avec le sang qui en découle. Cette affreuse cérémonie se prolonge pendant toute la journée ; les plus faibles ou les plus extravagans succombent à leurs blessures. L'origine de ces cérémonies monstrueuses remonte à un préjugé enraciné chez ces peuplades sauvages. Les Indiens, soumis aux plus pénibles privations, sont persuadés que la terre serait insuffisante à nourrir une société trop nombreuse.

Il y a parmi ces sauvages des médecins qui sont également prêtres ou enchanteurs. La médecine se borne à l'application de quelques simples et à la diète ; le reste consiste en jongleries plus ou moins extraordinaires.

Les nations indiennes du Paraguay ont toutes adopté l'usage du barbot. Dès qu'un enfant vient au monde, on lui passe dans la lèvre inférieure une pièce de bois mince et poli. Au bout de quelques mois on le retire pour lui en substituer un nouveau d'une plus grande dimension, et l'on augmente ainsi d'année en année, jusqu'à ce que la lèvre ait pris assez de

développement pour recevoir un disque de la grandeur d'une pièce de cinq francs. Quelquefois la lèvre se déchire, et l'Indien est alors obligé de la recoudre autour de son barbot. Il est rare que ce disque s'adapte parfaitement à l'ouverture dans laquelle il est posé : ce qui occasionne un écoulement continuel de salive, et donne à ces sauvages un aspect dégoûtant.

Le langage de tous ces peuples est guttural, glapissant et presque impossible à rendre par des lettres. Les idiomes varient à l'infini, puisque dans la seule province du Paraguay, on en compte plus de cinquante ; mais tous se ressemblent en un point essentiel, c'est la profusion des images et des comparaisons. L'Indien, même dans ses rapports de famille, ne parle que par métaphore. Chez eux le nom d'un individu est emprunté à l'animal ou à la plante dont il possède les qualités : un brave guerrier est le jaguar féroce, un autre se nomme le loup rouge, le cerf agile, ou le grand tapir. Une jeune fille se parera du nom d'une branche flexible, ou d'un arbuste aux fleurs brillantes.

Comme ils ne connaissent pas leur âge, on a cité, en parlant de ces Indiens, de nombreux exemples de longévité qui ne reposent sur rien de positif. On a vu, dit-on, des hommes de cent à cent vingt ans monter à cheval, aller à la chasse et même à la guerre. Il est difficile de croire à la fréquence de ces phénomènes chez des nations que les guerres, le climat et leurs mœurs environnent incessamment de tant de causes de destruction.

LA FAMILLE LAPONNE.

Un de nos concitoyens, M. J. J. Ampère, se trouvait en Norwége il y a quelques années ; il quitta Drontheim pour franchir les montagnes qui séparent la Norwége de la Suède et se rendre à Stockholm : mais il ne prit pas la route la plus courte ; il remonta vers le nord, afin de visiter ces contrées et dans l'espoir de rencontrer quelques-unes de ces familles laponnes qui errent à travers leurs marais et s'arrêtent quelque temps dans les lieux qui leur conviennent. Il se joignit à une petite caravane formée par le général Birke, gouverneur de Drontheim, et par quelques négocians. Il peint les difficultés et les désagréments du voyage.

« Enfin, dit-il, nous touchâmes, à notre grande joie, la frontière suédoise. Nous sentîmes avec plaisir un terrain plus solide. C'était la troisième fois que j'entrais en Suède ; j'y entrai par le nord et j'allai chercher le midi à Stockholm ¹, Nous fûmes reçus par le colonel Boje, l'un des meilleurs officiers suédois. Il était venu au-devant du général Birke, et comptait l'escorter à travers les affreux marais que nous avons traversés avec tant de peine, et revenir par le même chemin, le tout par partie de plaisir.

« En passant de Norwége en Suède, nous eûmes tout d'abord un échantillon frappant du contraste qui existe entre le caractère des deux peuples. Rien de plus différent que le général Birke (Norwégien), avec sa douce et calme figure, ses manières simples et tranquilles, et le brillant colonel Boje, avec son air animé, son allure vive et dégagée. Il n'y avait pas jusqu'à son grand bonnet de martre noire, jeté sur le côté de sa tête avec une coquetterie militaire, qui ne contrastât avec la simple capote de cuir de Drontheim que portait le général. Ces deux hommes, distingués à leur manière, étaient aussi différens que leur air, et leurs nations sont aussi différentes qu'eux-mêmes. On ne sait comment s'expliquer, en Scandinavie, ce cachet tout méridional que porte en général le caractère suédois, et surtout dans les villes, et qui a fait appeler les Suédois, par leurs amis et leurs ennemis, les Gascons du Nord.

« Nous avons un grand désir de voir des Lapons. Ils s'avancent avec leurs rennes le long de ces montagnes qui séparent la Norwége de la Suède, et où eux seuls peuvent exister. Nous partîmes le 26 août (1831) pour aller

les chercher dans leurs solitudes. Nous devions pour cela coucher au dernier gaard (habitation) suédois, et là nous informer d'une manière précise où nous pourrions trouver des Lapons, chose assez difficile, parce que d'un moment à l'autre ils quittent l'endroit où ils étaient établis, laissent leur hutte, et vont ailleurs en construire une nouvelle.

« Pour arriver jusqu'à eux nous avions environ douze lieues à faire à travers un pays assez semblable à celui que nous avons traversé les jours précédents, cependant un peu plus détestable : car cette fois il n'était plus question de chevaux ; les pauvres bêtes n'auraient pu s'en tirer ; c'est à pied, sans chemin tracé, que nous devions nous engager dans le pays, à travers les marais et les tourbières. A cinquante pas des habitations que nous laissions derrière nous, nous trouvâmes le commencement de ces interminables marais où nous allions nous enfoncer. Nous éprouvâmes un petit mouvement d'hésitation en voyant que décidément il fallait nous résoudre à entrer souvent jusqu'aux genoux dans une boue noire ; mais être si près des Lapons et ne pas les voir, de peur de se mouiller les pieds, il n'y avait pas à y penser. Le premier essai de cette manière de voyager une fois fait, nous en prîmes notre parti, et nous marchâmes dès-lors plus souvent dans l'eau que sur la terre sèche.... Après nous être embourbés bien des fois dans les marais, avoir sans cesse monté pour redescendre de colline en colline, de rocher en rocher, nous arrivâmes, épuisés de fatigues, au gaard suédois où nous devions nous orienter d'une manière précise sur la position des Lapons.

« C'était un dimanche ; les habitants du gaard étaient occupés à lire la Bible et à chanter des psaumes. Le père avait une des figures les plus nobles et les plus calmes qu'on puisse voir. Toute la famille semblait grave et recueillie. La solennité du jour, célébrée ainsi par les bonnes gens de cette pauvre cabane, très-littéralement au bout du monde, avait quelque chose de respectable et de touchant.

« Notre premier besoin était le repos. On nous mena dans une des petites cabanes du gaard, où étaient quelques lits, c'est-à-dire quelques peaux d'ours, de loup, de renne, étendues sur la terre. Malheureusement la largeur de la cabane n'était pas assez considérable pour nous permettre de nous placer sur ces peaux tous les cinq les uns à côté des autres ; il fallait dormir à son tour. En attendant le mien, j'allai me promener autour du gaard ; je me livrai avec un charme triste au sentiment de la solitude et de l'éloignement. Je regardai le petit lac au bord duquel l'habitation était placée, et qui

tournait derrière une colline. Le bateau amarré à la rive était là certainement pour pêcher sur le lac, non pour le traverser : que serait-on allé faire au-delà ? au-delà, où aller ?

« Nous nous remîmes en marche le lendemain matin, et, vers dix heures, au bord d'un petit lac, au pied d'une montagne nue et d'une forme bizarre, nous aperçûmes tout-à-coup un troupeau d'environ trois cents rennes et une famille laponne occupée à les traire. Ces animaux, à demi domestiques, errent toute la journée dans les rochers, qui sont leurs pâturages. A une certaine heure on les rassemble au moyen de petits chiens à pattes courtes d'une espèce particulière. Le coup d'œil qui s'offrit subitement à nous était vraiment frappant. Ce troupeau presque sauvage se pressant en désordre, quelques bêtes immobiles, d'autres luttant avec leurs ratures ensanglantées, ou se précipitant par bandes vers un point ou vers un autre comme emportés par un soudain vertige ; les cris des enfans, les jappemens des chiens qui les poursuivent, les hommes et les femmes occupés à recueillir leur lait, telle fut la scène nomade qui nous apparut tout-à-coup dans ce désert. Les Lapons continuèrent leur opération sans faire grande attention à nous, et sans paraître étonnés de nous voir. Nous entrâmes au milieu du troupeau pour observer la singulière manière dont on trait les rennes. Un homme ou une femme tenait une corde de cinq à six pieds, reployée à peu près comme l'extrémité inférieure de celle d'un cerf-volant, et la lançait aux rennes femelles qu'il voulait arrêter, de manière à prendre son bois dans une sorte de nœud coulant ; puis, sans lâcher prise, faisait passer avec dextérité cette corde autour du museau de l'animal. Alors un enfant s'approchait, saisissait la corde et la tenait serrée, tandis que le renne, ainsi assujetti, se laissait traire sans beaucoup se débattre. Chaque femelle donne assez peu de lait. Ainsi elle était promptement débarrassée, et à peine libre, s'éloignait d'ordinaire avec un bond sauvage.

« La pluie qui survint nous fit chercher un abri dans la hutte de la famille. Elle ressemblait à celles que les charbonniers dressent dans nos forêts ; je fus confondu de ses petites dimensions : quelques branchages, mal couverts d'une serge grossière, en composaient toute l'architecture ; il fallait se courber pour y entrer. Au milieu était une pierre carrée servant de foyer ; au-dessus était suspendue une marmite de fer ; la partie supérieure de la hutte était ouverte pour laisser échapper la fumée. Nos hôtes nous abandonnèrent généreusement l'abri tel quel de leur toit, et restèrent dehors exposés à la pluie. Il eût été impossible d'y tenir avec eux. Cet étroit réduit

pouvait à grand'peine contenir nous cinq et nos deux guides. Je n'ai jamais pu comprendre comment faisait pour s'y loger la famille laponne, composée de dix personnes en comptant les enfans. Il ne fallait pas songer à s'asseoir ; le toit formait avec le sol un angle trop aigu pour le permettre ; on ne pouvait pas non plus se coucher autour du feu, cela aurait pris trop de place ; il fallait ramasser son corps en s'appuyant sur le côté, à peu près comme font les marmottes durant l'hiver ; or, dans cette position gênée, et en occupant le moins d'espace possible, nous remplissions la hutte très-exactement. C'est apparemment pour épargner quelques pieds de l'étoffe grossière qui couvrait leur demeure, que ces pauvres gens lui avaient donné si peu d'étendue.

« La mère de famille, sans nous faire une seule question, apporta un quartier de renne, et se mit en devoir d'apprêter notre repas. Ces apprêts n'étaient pas très-encourageans pour l'appétit ; heureusement que le nôtre n'avait pas besoin d'être excité. La bonne femme coupait la viande en morceaux, qu'elle prenait ensuite un à un avec les doigts pour les placer dans la marmite ; de temps en temps elle jetait aux petits chiens, qui s'étaient glissés dans la hutte, un lambeau de chair crue, que leur disputaient des enfans affamés, presque nus, en tout semblables à de petits sauvages. C'eût été une lithographie à faire que l'intérieur de cette hutte : nous, accroupis autour du feu et buvant du lait de renne dans de grandes sébiles de bois, la bonne Laponne courbée sur la marmite et préparant notre repas, les chiens et les enfans soulevant la méchante tenture qui servait de porte pour s'introduire en rampant dans la hutte ; et, afin de compléter le tableau, la figure impassible d'un de nos Norwégiens, à genoux en dehors, la tête seule passée à l'intérieur, et, dans cette attitude, fumant imperturbablement sa pipe.

« Notre hôtesse ayant achevé de couper et de déchiqueter le morceau de viande qu'elle nous destinait, mit le tout dans la marmite de fer, la couvrit d'une assiette de bois renversée, et le laissa cuire ainsi dans le beurre de renne ; puis, au bout d'un certain temps, le versa dans une grande écuelle pareillement de bois, où nous mangeâmes d'un grand appétit ce ragoût extraordinaire, sans l'aide de fourchette, et avec le secours des paysans suédois qui nous avaient accompagnés.

« Pendant le temps qu'avaient duré les apprêts de notre festin, nous avions adressé diverses questions à celle qui s'en acquittait si bien. Nous nous servions de la langue suédoise : ces Lapons, en rapports fréquens avec

les Suédois, la savaient très-bien ; mais entre eux ils parlaient le lapon, langue absolument différente des idiomes scandinaves, dialecte finnois d'une prononciation singulièrement douce et agréable.

« Cette langue que parlent les Lapons et le nom de Fin, le seul par lequel ils se distinguent eux-mêmes, attestent qu'ils appartiennent à cette grande famille des nations finnoises, dont faisaient peut-être partie les Huns et Attila, et dont les débris se retrouvent aujourd'hui en Finlande, en Esthonie, et du fond de la Hongrie jusqu'aux bords du Volga et jusqu'au pied de l'Oural.

« Notre Laponne répondit à toutes nos questions avec beaucoup de sens et de bonne humeur ; en somme, ces Lapons ne nous parurent ni stupides ni farouches, et nous surprirent par leur air de calme, de bien-être, de raison, que nous ne nous attendions pas à leur trouver au sein de leur misérable existence.

« Je demandai si les Lapons et les Suédois se mariaient entre eux ; on me répondit que cela n'arrivait jamais. Ainsi, quoique sur la terre suédoise, nous avions sous les yeux des Lapons de race pure, ce que confirmaient la langue dont ils se servaient entre eux et la configuration de leurs traits. Ils n'étaient pas extrêmement petits ; mais tous avaient le menton pointu et les yeux obliques, quelque chose en un mot du type de la race mongole, avec laquelle la race finnoise paraît avoir de la ressemblance.

« L'été chaque famille vit isolée dans sa hutte ; la disposition marécageuse du pays empêche alors les communications ; mais l'hiver, qui fait de toute la contrée un vaste champ de neige et de glace, les rétablit : c'est pour les Lapons la saison de l'activité, des fêtes, des voyages. Les familles se rapprochent et forment des espèces de tribus. Les Lapons se transportent avec une grande rapidité au moyen de leurs traîneaux. J'ai vu un de ces traîneaux, auxquels ils attachent leurs rennes, qui avait tout-à-fait la forme d'un petit bateau ; la quille sillonne la neige, et le Lapon tient son traîneau en équilibre au moyen d'un bâton dont il faut se servir avec une grande agilité pour ne pas être renversé. Les Lapons se servent aussi, en guise de patins, de deux planches étroites, dont la plus courte a six pieds et l'autre environ un pied de plus. Je ne sais comment ils peuvent se mouvoir avec cette chaussure, plus grande qu'eux de moitié : cependant il est certain qu'ils s'en servent très-habilement pour courir ou plutôt glisser sur la neige : on m'a même parlé d'un bataillon norvégien qui manœuvrait équipé de la sorte.

« On accuse les Lapons d'être encore à demi païens, surtout ceux qui sont les plus reculés vers le nord. Ce qu'il y a de sûr, c'est que leur état religieux est très-négligé..... Le gouvernement a fait tout ce qu'il a pu pour déterminer quelques Lapons à abandonner la vie nomade ; mais jusqu'ici on a rarement réussi. Quelquefois un père de famille consent à s'établir sur la terre qu'on lui donne ; pendant ce temps le reste de la famille continue sa vie errante et rôde autour de la demeure de son chef. Bien souvent il arrive qu'après quelque temps il quitte son nouveau genre de vie et retourne sur les rochers.

« Ces rochers où ils suivent leurs rennes sont de véritables pâturages, car ils sont couverts de l'espèce de lichen qui forme l'unique nourriture de ces animaux. Ces rochers s'étendent au sud de ce que la géographie appelle Laponie ; ils déterminent ce qu'on pourrait nommer la Laponie physique. Là où est ce lichen, et où il n'y a que lui, il ne peut vivre que des rennes et des Lapons vivant de ces rennes.

« Notre repas fini, nous songeâmes à nous mettre en route, car il nous restait beaucoup de chemin à faire pour regagner un gîte suédois avant la nuit. Nos guides, suivant l'usage de leur pays, serrèrent la main de notre hôtesse en lui disant : tak format, merci pour ce que nous avons mangé. Nous fûmes véritablement touchés de l'hospitalité de ces pauvres et excellents Lapons, qui, après nous avoir reçus de leur mieux, ne voulaient rien accepter de nous. Il fallut insister pour les faire consentir à recevoir une très-petite somme, qui leur inspira une si vive reconnaissance, qu'au moment de notre départ toute la famille nous salua par un bruyant hourra ! auquel nous répondîmes de grand cœur. »

L'OURS PRÉVOYANT.

ANECDOTE.

M. Ampère, dont nous venons devoir l'excursion chez les Lapons, disait, en plaisantant avec ses compagnons de voyage : « C'est bien dommage que nous ne rencontrions pas quelques ours pour compléter nos aventures septentrionales. » Il n'eut pas cet avantage. Les ours sont très-fréquens dans ces régions du Nord, et les paysans suédois, qui ont souvent affaire à eux, les attaquent avec une grande intrépidité. Le colonel Boje montra aux voyageurs un homme qui s'était trouvé dans une situation d'où peut-être nul autre n'est jamais revenu. A la suite d'un combat terrible avec un de ces animaux, le paysan tomba sans connaissance. Il y avait cent à parier contre un que l'ours allait dévorer le pauvre homme, au moins en partie ; il n'en fut cependant rien : l'ours n'avait pas faim ; mais comme il était bête prudente et qu'il pensait à l'avenir, il se mit à gratter la terre de ses pattes, et à faire une fosse pour y cacher sa proie, afin de la retrouver quand la faim reviendrait, agissant en cela comme nos chiens que nous voyons enfouir un os dans la même intention : c'est une prévoyance instinctive commune à plusieurs animaux. Tandis que l'ours enterrait notre homme, celui-ci revint à lui, et, très-peu flatté des soins que prenait son ennemi, il fit un mouvement qui effraya le fossoyeur et le fit reculer. L'homme, sans perdre de temps, profita de l'occasion, se leva, recommença le combat, et, quoique très-affaibli, parvint à triompher de son terrible-antagoniste.

L'HOMME ET LE LOUP

TOMBÉS DANS LE MÊME PIÉGE.

Voici une anecdote assez drôle : Un des habitants de la commune de Champignoles ayant creusé une fosse à loup, mit au-dessus, pour attirer l'animal, une oie encore vivante. Un autre habitant de la commune vit de loin l'oie qui se débattait. L'obscurité ne lui permettant pas de distinguer le piège, il s'approcha et tomba dans la fosse. Or cette fosse avait huit pieds de profondeur, et les cotés étaient taillés en cônes renversés. Grand fut l'étonnement de l'homme, plus grand encore son embarras, et ce ne fut qu'après avoir long-temps, mais en vain, appelé du secours, qu'il se résolut à attendre patiemment le jour. Mais à peine avait-il pris cette détermination, qu'il sent un lourd fardeau lui tomber sur les épaules. C'était un loup attiré par l'appât et qui venait de se prendre au piège. On peut se faire une idée de l'épouvante du malheureux. Celle de l'animal ne fut pas moindre, car il alla tout d'abord se blottir dans un coin de la fosse et n'en bougea point de toute la nuit. Enfin le jour parut, et il était temps pour le pauvre compagnon du loup. Le maître du piège, en venant voir sa proie, le tira hors de la fosse presque aussi mort que vif. On fut moins généreux pour le loup, qui fut tué, sans égard pour sa belle conduite de la nuit.

NOTICE SUR LE DOCTEUR FRANCIA,

DICTATEUR DU PARAGUAY.

Un ouvrage publié récemment donne sur le docteur Francia des détails curieux, peu connus, et qui paraîtront tout-à-fait nouveaux à nos jeunes lecteurs. L'histoire de cet homme extraordinaire, qui s'est investi lui-même du pouvoir le plus absolu au Paraguay, est un des épisodes les plus piquants de notre histoire contemporaine, où pourtant les choses les plus étonnantes sont en quelque sorte devenues vulgaires. Voici donc les particularités les plus saillantes de la vie du despote actuel de cette contrée américaine, particularités que nous empruntons textuellement à l'ouvrage dont nous venons de parler :

« D. Joseph-Gaspard-Rodrigue de Francia est né à l'Assomption du Paraguay, en l'année 1757 ; son père était Français, circonstance que ce dictateur aime beaucoup à rappeler ; sa mère était créole. Homme bizarre et capricieux, son père avait quitté la France pour passer dans le Portugal, où il séjourna quelques années avant que de s'établir dans le Paraguay. Ce fut là qu'il se maria et qu'il eut plusieurs enfans, qui, tous, héritèrent plus ou moins des fâcheuses dispositions intellectuelles de leur père. Rodrigue lui-même était sujet à des accès d'hypocondrie : un de ses frères fut frappé d'une complète aliénation mentale ; une de ses sœurs éprouva la même disgrâce, mais en fut complètement guérie.

« Rodrigue, devenu l'espoir de ses parens, était destiné à l'état ecclésiastique ; il étudia successivement à l'Assomption, à Cordova et à Tucuman, et reçut dans cette dernière ville le grade de docteur en théologie. Il paraît que ce fut à cette époque qu'il perdit son père, et que, libre alors de suivre sa volonté, il renonça à la carrière religieuse, et se mit à étudier la jurisprudence avec l'intention d'entrer dans le barreau. La naissance du docteur Francia précéda de dix années l'expulsion des Jésuites. Il avait entendu parler avec amertume de leur despotisme, de leur ambition, de leurs menées occultes et machiavéliques. Élève des moines Franciscains il n'avait pas eu à se louer de ses rapports avec eux. Destiné enfin à une carrière pour laquelle il ne se sentait aucune vocation, il avait conçu de

bonne heure un mépris intolérant pour les pratiques extérieures du culte, enveloppant les dogmes religieux eux - mêmes dans cette prévention. Après son élévation, il crut devoir sacrifier à la politique sa conviction intime en assistant régulièrement tous les jours à la messe ; mais enfin ayant jugé son autorité suffisamment consolidée, il jeta le masque, cessa de paraître à l'église, et congédia bientôt son aumônier. Depuis lors, on le vit, dans toutes les occasions, prodiguer les sarcasmes, l'insulte même, aux objets du culte, aux saints, aux madones, aux processions et aux cérémonies de l'Église, se vantant d'adorer Dieu, mais d'être indifférent sur les formes des croyances chrétienne, musulmane ou juive. — Si le Saint-Père venait au Paraguay, dit-il un jour au voyageur Rengger, j'en ferais mon aumônier. — Les prêtres et la religion, disait-il dans une autre circonstance, servent à croire au diable bien plus qu'à Dieu.

« A son retour de Cordova, il exerça avec succès la profession d'avocat, et on put remarquer dès-lors en lui deux personnages distincts, l'homme privé et l'homme public : le premier libertin et joueur, le second courageux et probe. Aucune cause injuste ne souilla jamais son ministère ; on ne le vit point hésiter à défendre le faible contre le fort, le pauvre contre le riche. A quelque temps de là, il fut nommé membre du Cabildo de l'Assomption, et enfin alcade. L'intégrité, et on pourrait dire l'inflexibilité qu'il apporta dans l'exercice de ses nouvelles fonctions, lui concilia l'estime publique.

« Son goût pour le libertinage et le jeu l'empêcha toujours de se marier, sans l'entraîner à une dissipation ruineuse. Sa fortune était modique, mais lui semblait suffisante ; et il ne chercha point à l'augmenter.

« Rodrigue Francia est un homme de taille moyenne. Ses traits sont réguliers ; ses yeux, noirs et beaux, expriment la pénétration et la méfiance. Quoique âgé actuellement (1836) de soixante-dix-neuf ans, on le dirait plus jeune de vingt ans au moins ; il monte encore à cheval, commande l'exercice, travaille et étudie comme par le passé, et paraît jouir d'une santé parfaite, à l'exception des accès d'hypocondrie auxquels il est sujet chaque fois que le vent humide et chaud du nord-est se fait sentir. Cette action de la température sur les organes du dictateur influe douloureusement sur son caractère, et les Paraguays ont pu se convaincre que le temps des accès était celui des proscriptions et des inepties les plus cruelles.

» A peine parvenu au suprême pouvoir, il prit possession de l'ancien hôtel des gouverneurs espagnols, qu'il fit embellir et isoler, en ordonnant la destruction des maisons environnantes. Là, retiré avec quatre domestiques

dont deux hommes et deux femmes, il commença une nouvelle existence par la réforme de ses mauvais penchans. La passion du jeu et celle des femmes furent subitement comprimées par une volonté puissante. Il régla l'emploi de ses journées, assignait à chaque heure une destination dont il s'est rarement départi. Ses manières sont empreintes d'un cachet d'originalité que l'on peut expliquer par l'impossibilité où il s'est trouvé d'adopter les usages de la bonne société dans un pays aussi peu civilisé que le sien. Il affecte d'abord un air hautain et dur, cherchant à intimider son interlocuteur ; mais quand celui-ci lui tient tête avec fermeté, quoique sans impertinence, il se radoucit, cause même familièrement, et montre une instruction aussi variée que solide. Avant la révolution, les seuls livres que le despotisme religieux laissât pénétrer dans le Paraguay étaient des ouvrages de piété, la plupart d'une simplicité désespérante. Le dictateur a probablement la seule véritable bibliothèque qui existe dans toute la contrée soumise à sa domination... Il parle assez correctement le français, et lit un peu l'anglais. L'histoire, les mathématiques et la géographie forment l'objet de ses études favorites. Les Paraguays le voyant étudier sur des cartes et des globes avec des instrumens de mathématiques, puis consulter dans le ciel les planètes et les constellations, se figurèrent qu'il y avait de la magie dans ces pratiques, et il ne nous est pas démontré que le dictateur ait rien fait pour détruire cette croyance dans l'esprit de ses compatriotes. Le sentiment de sa supériorité, autant que celui de sa dignité, lui a inspiré un orgueil puéril bien difficile à concilier avec la simplicité patriarcale de son intérieur ; malheur à l'imprudent qui, soit par écrit, soit verbalement, omettrait de le qualifier d'excellentissime seigneur et de dictateur perpétuel ! Malheur à celui qui n'observerait pas rigoureusement, en sa présence, l'étiquette d'usage, c'est-à-dire qui s'avancerait trop près ou ne tiendrait pas ses mains en évidence pour montrer qu'il ne cherche pas à se servir d'une arme cachée ! Il encourrait, pour la plus légère infraction, la disgrâce du dictateur, et la chose est assez sérieuse pour mériter la plus grande attention. Depuis la découverte d'un complot qui s'était formé contre lui dans les premiers temps de sa dictature, il ne voit partout que trahison, poignard et assassinat. Quand il sort, il se fait accompagner par des hussards et des agens de police toujours prêts à frapper les curieux les plus inoffensifs qui oseraient l'attendre au passage. Un jour, une paysanne qui voulait lui remettre une pétition, ayant cru trouver un excellent moyen de lui parler, s'approcha de la croisée auprès de laquelle il travaillait.

Francia, qui connaît l'histoire de la révolution française, vit d'abord dans cette femme une seconde Charlotte Corday ; mais la colère ayant succédé bientôt à la terreur, il ordonna qu'on jetât cette malheureuse dans un cachot. Non content de cela, il réprimanda sévèrement la sentinelle qui avait manqué à son devoir en laissant approcher cette femme, lui enjoignit de faire feu dorénavant sur quiconque oserait seulement regarder sa maison. Cette consigne, donnée dans un moment d'irritation, fut prise au sérieux par les officiers de la garde. Peu de jours après cet événement, un Indien Guyana passe fortuitement devant l'hôtel du dictateur, et, trouvant sans doute l'aspect de cette maison digne de quelque attention, il s'arrête un instant pour l'examiner plus à son aise. Aussitôt une balle siffle à ses oreilles, et une détonation dont la cause n'est pas douteuse vient l'avertir d'avoir à regagner bien vite ses forêts. Cependant on accourt au bruit ; le dictateur lui-même vient en personne s'informer de l'accident survenu, et paraît surpris d'en apprendre le motif. Ce jour-là il révoqua la consigne.

« Nous ne dirons pas que les amis du docteur Francia ne peuvent se départir de l'étiquette imposée aux étrangers : car cet homme bizarre n'eut jamais d'amis ; mais nous pourrions appliquer cette observation à ses parens et à ses protégés. Plus sévère encore à leur égard qu'à celui des personnes qui sembleraient avoir moins de droit à sa bienveillance, il a maintes fois agi envers eux avec une dureté inouïe. De légères fautes ont valu à ses neveux plusieurs années de prison, et sa propre sœur, dame respectable, pour laquelle jusque-là il avait montré de l'attachement, a été inexorablement renvoyée de chez lui pour une action si futile qu'elle échappe même au souvenir.

« Assemblage bizarre de bonnes et de mauvaises qualités, le docteur Francia a apporté au pouvoir le même désintéressement qu'il avait montré dans sa précédente carrière. Large et généreux pour tout ce qui le concerne personnellement, il n'est avare que des deniers publics. Le congrès, en le nommant dictateur, lui avait assigné un traitement de neuf mille piastres ; il ne voulut en accepter que trois mille ; il s'est fait une règle invariable de ne recevoir aucun présent ; il paie tout ce qu'on lui donne ou le renvoie, et c'est bien de lui qu'on pourrait dire, sans imposture, qu'entré pauvre aux affaires, il en sortira pauvre. L'intolérance ombrageuse dont il a donné des preuves si répétées et si déplorables, ne s'étend toutefois qu'aux personnes auxquelles il suppose l'intention de se mêler des affaires de son

gouvernement ; mais, quant aux autres, il leur laisse une entière liberté de culte, d'action et de langage.

« Dans ses discours, le dictateur se plaît à nommer le pays soumis à son despotisme, la république de Paraguay ; il ne parle de l'Espagne, des moines et des Jésuites qu'avec un profond mépris, et affecte un vif enthousiasme pour l'indépendance de l'Amérique espagnole. Ses idées sur la manière de gouverner les peuples nouvellement émancipés donnent l'explication de sa conduite politique.

« Napoléon est, aux yeux du dictateur, le grand homme par excellence ; il le prend pour modèle, le cite à tout propos, le vénère même dans ses faiblesses, et voudrait lui ressembler encore par le costume. Malheureusement pour lui, les ressources de son pays sont tellement bornées, ou les notions qu'on a pu s'y procurer sur les mœurs privées de son héros sont si inexactes, que Francia s'est laissé affubler d'un costume des plus grotesques, qu'il croit sérieusement être celui du vainqueur d'Austerlitz : habit bleu galonné en or, épaulettes de brigadier espagnol, gilet et culotte blancs, bas de soie, souliers à grandes boucles d'or et un immense chapeau à claque. Il ne sort jamais d'ailleurs sans être armé d'un grand sabre et d'une paire de pistolets à deux coups. Chez lui, il a soin de tenir constamment des armes à sa portée ; il en tapisse les murs de sa chambre à coucher. Chaque soir, il fait venir le chef de la garde montante, lui donne le mot d'ordre, ferme lui-même les portes de son hôtel et en emporte les clefs, qu'il met sous son oreiller. Quand il donne ses audiences ordinaires, son costume habituel consiste en une vaste robe de chambre d'indienne, sous laquelle il cache un pistolet à double canon. Et comme il n'est si petit prince qui n'ait ses flatteurs, les officiers de la garde ont adopté la robe de chambre d'indienne, qu'ils portent même à cheval quand ils ne sont pas de service. »

Le docteur Francia donna ses premiers soins à l'organisation de l'armée. Il se composa une garde de grenadiers d'élite dont le dévouement lui était acquis, et qui devinrent par la suite de véritables gendarmes qui remplissaient en même temps l'office d'espions.

« Ce fut alors qu'il mit à exécution le grand projet qui, depuis longtemps, germait dans sa pensée. Il avait senti que le Paraguay, pressé d'un côté par les nouveaux états indépendans de l'Amérique espagnole, et, de l'autre, par le vaste empire du Brésil, ne pourrait long-temps conserver son indépendance nationale. Les peuples voisins étaient plus avancés que ses

compatriotes dans les arts agricoles et manufacturiers, comme dans les sciences et les idées libérales ; mais leur fréquentation ne pouvait apporter aux ignorans Paraguays que des élémens de discorde et de troubles. Toutes les ressources territoriales allaient être exploitées par l'industrie des étrangers au détriment des naturels, qui, de guerre lasse, finiraient par abandonner le pays. Il était certain, d'ailleurs, que la présence d'autres étrangers appartenant pour la plupart à des nations européennes placées en première ligne dans la civilisation, apporterait de graves obstacles à la réalisation des projets qu'il avait conçus. Leur censure, les observations qu'ils se permettraient, tout, jusqu'à leurs idées progressives de bien-être et de liberté, inspireraient aux Paraguays l'esprit d'insubordination, la manie de la critique et le penchant à la rébellion. Il fallait donc isoler le pays, le retrancher derrière ses fleuves et ses forêts ; repousser les invasions pacifiques des spéculateurs étrangers comme les agressions hostiles des Espagnols eux-mêmes ; empêcher l'émigration des naturels, afin de conserver leurs bras à la culture des terres ; multiplier ainsi les richesses territoriales et limiter enfin le commerce d'échange à une ou deux places seulement, pour quelques articles surabondans contre les objets de nécessité première. Le désir de se concilier l'amitié du Brésil, dont il avait plus à craindre et plus à espérer que des provinces buénos-ayriennes, porta le dictateur à autoriser les Brésiliens seuls à commercer avec les Paraguays. Les échanges dès-lors ne purent s'effectuer que sur deux points seulement : au sud, à Ytapua sur la rive droite du Parana ; au nord, sur le Paraguay, en face de Noya-Coimbra.

« Francia, ayant arrêté son plan sur des bases définitives, se mit à l'œuvre avec ardeur et y persévéra avec courage. Les étrangers suspects furent repoussés de la frontière ou retenus prisonniers ; un embargo fut mis sur les navires qui stationnaient à l'Assomption, et des chaloupes canonnières furent envoyées à l'embouchure du fleuve avec l'ordre d'arrêter tout ce qui tenterait de franchir sans autorisation la première limite du dictatorial, soit pour y entrer, soit pour en sortir. Une série de forts détachés fut établie sur toute la ligne des frontières du Paraguay. Les soldats enrégimentés occupèrent les points les plus importants, tandis que les autres furent confiés à une garde civique dont les postes pouvaient communiquer entre eux avec célérité. Les Indiens du Grand-Chaco et les Guaranis furent ainsi contenus en dehors des limites du pays, et il fut défendu à tout habitant, naturel ou

étranger, de sortir du dictatorial sans une permission spéciale, sous peine de mort.

« Le réformateur porta aussi son attention sur l'agriculture. Il s'arrogea le droit de prescrire aux propriétaires le mode de culture qu'ils devaient adopter, année par année. Ses prévisions à ce sujet furent couronnées d'un plein succès. Puis il monta des manufactures, fit confectionner des métiers, prodiguant tour à tour l'argent et la menace pour animer les ouvriers à la perfection qu'il désirait en obtenir : un jour il condamnait aux travaux forcés un forgeron maladroit ; une autre fois, il faisait dresser une potence, et laissait à un malheureux ouvrier l'alternative d'être bien payé, après avoir réussi dans la tâche qui lui était imposée, ou d'être pendu après avoir échoué.

« Ce mouvement imprimé à l'industrie révéla aux Paraguays le secret de la puissance humaine qu'ils avaient ignoré jusque-là. Ils admiraient, tout en la maudissant, la main puissante qui les guidait dans cette voie d'heureuses innovations.

« Le docteur Francia s'occupa également de l'embellissement de sa capitale et des routes publiques ; il supprima les quatre couvens qui existaient dans la contrée soumise à leur domination, fit séculariser tous les religieux, confisqua leurs biens au profit de l'Etat, et convertit en casernes ou en dépôts d'artillerie les bâtimens qu'ils occupaient. L'évêque de l'Assomption ayant été frappé d'aliénation mentale, il saisit cette occasion pour concentrer dans ses mains le pouvoir spirituel, et se constituer chef de l'Eglise, laissant le soin des détails du culte à un vicaire-général, sa créature.

« Comme il n'était pas sans reproche, Francia n'était pas sans crainte. Quelques caricatures qu'on osa diriger contre sa personne, la révélation d'un complot et d'autres circonstances éveillèrent en lui des sentimens de cruauté que son élévation avait un instant assoupis. Les Espagnols furent ses premières victimes, mesure d'autant plus injuste, que les hommes de cette nation qui habitaient le Paraguay y étaient venus depuis longues années, pauvres et sans influence, s'étaient mariés dans le pays même, y avaient acquis un droit de nationalité consacré par le temps, et, sur toutes choses, étaient demeurés étrangers aux actes par lesquels la domination espagnole avait provoqué la révolte de ses colonies. Au mois de mars 1814, Francia, n'étant encore que premier consul, rendit un décret qui frappait les Espagnols de mort civile, et leur interdisait d'épouser des femmes blanches.

Mais comme il est dans toute nature de désirer toujours, par-dessus toutes choses, les biens qui ne sont pas à notre portée, il arriva que les mariages clandestins entre les Espagnols et les femmes blanches ne furent jamais plus fréquents. Ces dernières surtout se montrèrent d'autant plus ardentes et plus courageuses que le danger était plus grand. La richesse, la beauté, le rang et la noblesse n'étaient rien à leurs yeux quand il s'agissait d'un créole ; mais un Espagnol se présentait-il, toutes les difficultés étaient aplanies, tous les dangers disparaissaient. Sous le règne dictatorial, la persécution s'accrut encore. Au mois de juin 1821, Francia fit fusiller un maçon de cette nation, qui, selon lui, s'acquittait mal, par pure malice, de l'ouvrage qu'on lui avait confié. Quelques jours après, il fit ordonner à tous les Espagnols qui habitaient la capitale ou ses environs, d'avoir à se rendre immédiatement sur la place publique, sous peine de mort en cas de refus. Ces malheureux furent immédiatement chargés de fers sous le plus frivole prétexte et jetés dans des cachots affreux, où plusieurs trouvèrent la mort ; les autres en furent tirés après une détention de plus d'une année, sous la condition de payer une contribution de 15,000 piastres, et de se retirer à plusieurs lieues de l'Assomption. Les naturels n'étaient guère mieux traités que les Espagnols : plus d'une fois une parole imprudente manifestant une opinion politique attira sur celui qui l'avait proférée un châtiment terrible. Jeté dans une prison fétide et malsaine, on l'y laissait gémir des années entières. Des négocians étrangers devenus suspects au despote reçurent l'ordre de partir dans les vingt-quatre heures et de sortir du Paraguay. Obligés d'abandonner subitement leurs affaires et leurs propriétés, les proscrits étaient encore arrêtés à la frontière par les gardes de la douane, qui les dépouillaient de tout l'argent monnayé qu'ils avaient pu rassembler, l'exportation de cet article étant sévèrement prohibée. Après leur départ, le dictateur faisait saisir leurs propriétés et les confisquait au profit de l'État. Un Espagnol ayant eu le malheur de dire, en présence d'un espion, que si les Franciscains étaient partis, le dictateur aurait bientôt son tour, celui-ci le fit fusiller sans procès, et confisqua ses biens, quoique le malheureux fût père de famille.

« Ces exécutions se faisaient toujours sous ses croisées et en sa présence ; et comme il avait prescrit d'épargner les munitions de guerre, il arrivait ordinairement qu'il fallait achever à coups de baïonnette les malheureux qu'il avait envoyés à la mort.

« La peur des complots et le besoin de les prévenir le portèrent à mettre la toiture en usage. Tous les liens de famille commencèrent dès-lors à se

relâcher. Succombant à l'excès de la souffrance, on vit des fils dénoncer leurs pères. Les frères et les plus intimes amis se fuyaient par prudence, pour n'être pas soupçonnés de connaître les secrets les uns des autres. Plus de réunion de famille, plus de joies domestiques ; chacun fermait sa porte au coucher du soleil ; la tristesse et le morne silence s'asseyaient au banquet du soir. Insensible en apparence aux malheurs de ses voisins, c'est à peine si le craintif Paraguay osait en gémir avec lui-même dans le fond de son cœur.

« Sachant par expérience que les Paraguays rapportaient ordinairement de leurs voyages en pays étrangers des idées libérales qu'il jugeait incompatibles avec la stabilité de son gouvernement, Francia prit subitement la détermination de fermer ses états et de n'en plus laisser sortir personne. Il avait, en outre, à redouter que les naturels, et, en particulier, les habitants des campagnes, qui connaissaient parfaitement les localités, ne donnassent aux puissances voisines des informations dont celles-ci pourraient faire usage en cas de guerre. Il craignait même que ces voyageurs ne servissent de guide aux ennemis si l'invasion s'effectuait. Et quant aux étrangers, sa politique était de les faire servir d'ôlage, au besoin, pour sa sûreté personnelle : tels sont les motifs des prohibitions qui plongèrent tant de familles dans le deuil. »

Nous parlerons tout à l'heure des infortunes de quelques-uns des prisonniers du docteur Francia, notamment de notre illustre Bonpland.

« A près le dictateur, son barbier est le personnage le plus important du Paraguay. C'est à lui que s'adresse d'abord la tourbe des solliciteurs ; c'est lui qu'elle adule, qu'elle comble de prévenances et de cadeaux, car ce favori a dans ses mains la vie et la mort de plusieurs milliers d'hommes. On ne peut pas dire qu'il soit l'espion du dictateur, car il est trop en évidence pour jouer ce rôle ; mais il est son premier directeur de police, son confident, son conseiller. La peur, il est permis de le croire, n'est pas étrangère à cette intimité du maître et du serviteur : le premier, tyran détesté, se voit obligé de mettre sa vie à la disposition du second, et le plus sûr moyen pour lui de prévenir l'infidélité de cet homme est de le combler de tant de faveurs que celui-ci fixait plus qu'à perdre à un changement. Francia n'a rien de caché pour son barbier ; il le consulte sur les mesures les plus importantes, et quelquefois même, quand la circonstance l'exige, il fait appeler sa servante ; alors ce redoutable trio juge en dernier ressort des affaires d'état, déclare la guerre ou accorde la paix, fait grâce aux criminels ou les envoie à la mort.

« Tels sont les traits les plus caractéristiques du gouvernement de Rodrigue Francia. Il ne manque à cet homme extraordinaire que la superstition religieuse pour en faire le Louis XI de l'Amérique : simple, probe, économe dans son intérieur ; astucieux, cruel, soupçonneux au-dehors ; fier et implacable à l'égard des riches et des grands ; doux et familier avec son domestique et son barbier ; habile administrateur, homme d'état inflexible ; ami de son pays, tyran de ses sujets, il sacrifie le présent pour assurer l'avenir. Uniquement occupé du bien public, la pitié n'a jamais pesé dans la balance de sa politique. Quand il mourra, la malédiction de ses contemporains ne fera que glisser sur le marbre de sa tombe ; à la postérité seule appartient le droit de le juger. »

LA PLANTE-SERPENT.

Des journaux italiens rapportent qu'on a trouvé dans l'intérieur de l'Afrique un être organisé qui semble former le passage du règne végétal au règne animal. Cet être singulier a la forme d'un serpent tacheté. Il se traîne sur le sol, et, à la place d'une tête, on lui voit une fleur en forme de clochette, au fond de laquelle se trouve une liqueur visqueuse. Les mouches et autres insectes, attirés par la saveur de ce miel, entrent dans la fleur, qui se ferme, et reste ainsi jusqu'au moment où les prisonniers sont broyés et transformés en chyle. Les portions indigestes, telles que la tête et les ailes, sont rejetées par deux ouvertures inférieures contournées en spirale. Cette plante-serpent a une peau qui ressemble à des feuilles, une chair blanche et molle, et, au lieu de squelette, une charpente cartilagineuse remplie d'une moelle jaune. Les habitans du pays la mangent comme un mets exquis.

Je rapporte cette merveille comme je la trouve : mais je dois avertir mes jeunes lecteurs que, quoique les ouvrages de la nature soient variés à l'infini, et qu'une trop grande partie nous soient encore inconnues, il est sage de douter de l'existence de celui qu'on nous annonce, jusqu'à ce que quelques-uns de nos savans naturalistes l'aient vu et bien observé.

ORIGINE DU MOT BUDGET.

Vous avez souvent entendu votre papa, après avoir lu le journal et en conversant avec ses amis, prononcer le mot budget. Si vous avez écouté un peu la conversation, vous avez sûrement deviné que ce mot budget, s'applique aux finances de l'État, et qu'il signifie le tableau de ses recettes et de ses dépenses de l'année. La Chambre des Députés discute le budget, c'est-à-dire qu'elle examine les dépenses que le Gouvernement aura à faire, et qu'elle décide quelle sera la somme que nous aurons à payer pour subvenir à ces dépenses. Le résultat de ce travail est le budget.

Mais d'où vient ce mot budget ? Il ne paraît pas français d'origine, et il ne vient ni du latin ni du grec ; d'où vient-il donc ? nous l'avons emprunté aux Anglais. Mais ce qui vous paraîtra étonnant, c'est que les Anglais nous l'avaient emprunté bien auparavant. Ils nous ont emprunté bien d'autres mots. Quand les Normands s'emparèrent de l'Angleterre, et que leur chef monta sur le trône, ces grossiers vainqueurs dédaignèrent en quelque sorte la langue de leurs nouveaux sujets : ils continuèrent quelque temps, du moins à la cour, à parler leur langue, le Français de celle époque, et vous pourrez remarquer que presque tous les mots employés, encore aujourd'hui, par l'autorité, sont d'origine française. A la vérité, messieurs les Anglais ont singulièrement changé ces mots, et nous avons bien de la peine à les reconnaître. Croiriez-vous que budget vient de poche ? Voyons la route qu'il a suivie pour s'éloigner si bizarrement de son origine.

Le mot poche a fait le diminutif pochette ; et, par la facilité qu'a le p de se modifier en b, ainsi que le ch de s'adoucir en g, pochette s'est insensiblement changée en bogette, bougette, vieux mets, dont le dernier a été conservé par l'Académie avec son augmentatif bouge, qui garde encore son acception primitive dans cette locution : bien remplir ses bouges, c'est-à-dire bien garnir ses poches ou faire un gros gain, et qui partout ailleurs signifie un petit endroit propre à resserrer divers objets dans une maison, comme la poche dans un habit.

A présent, on doit trouver assez facile le passage de bogette en budget, surtout chez les Anglais, qui donnent à l'u le son de l'o ; et il faut remarquer

encore que les Languedociens, dans leur patois, ont toujours dit lou budget, pour désigner une espèce de réduit qui sert d'armoire.

L'AIGLE A TÊTE CHAUVÉ D'AMÉRIQUE.

« L'aigle est né sublime. Il flotte sur les bannières, il est le symbole du courage et de la grandeur. Il est le blason de la liberté de l'Amérique ; il servait de type à Rome dans ses conquêtes, à Napoléon dans ses entreprises. La puissance de son élan, la hauteur et la rapidité de son essor, sa vigueur, son audace, la froideur de son courage, justifient ce choix, que l'assentiment de tous les peuples consacre. C'est un héros et un tyran. Sa férocité égale sa bravoure. Il aime à plonger ses serres dans le sang ; le carnage fait ses délices, alors même qu'il n'a pas besoin d'une proie à dévorer.

« En automne, au moment où des milliers d'oiseaux fuient le nord et se rapprochent du soleil, laissez votre barque effleurer l'eau du Mississipi. Quand vous verrez deux arbres dont la cime dépasse toutes les autres cimes s'élever en face l'un de l'autre sur les deux bords du fleuve, levez les yeux. L'aigle est là perché sur le faite de l'un des deux arbres. Son œil étincelle dans son orbite, et paraît brûler comme la flamme. Il contemple attentivement toute l'étendue des eaux ; souvent son regard s'arrête sur le sol : il observe, il attend ; tous les bruits qui se font entendre, il les écoute, il les recueille ; le daim qui effleure à peine les feuillages ne lui échappe pas. Sur l'arbre opposé, l'aigle femelle reste en sentinelle. De moment en moment son cri semble exhorter le mâle à la patience. Il y répond par un battement d'ailes, par une inclination de tout son corps, et par un glapisement dont la discordance et l'éclat ressemblent au rire d'un maniaque. Puis il se redresse ; à son immobilité , à son silence, vous diriez une statue. Les canards de toute espèce, les poules d'eau, les outardes, fuient par bataillons serrés, que le cours de l'eau emporte ; proies que l'aigle dédaigne, et que ce mépris sauve de la mort. Un son, que le vent fait voler sur le courant, arrive enfin jusqu'à l'ouïe des deux aigles ; ce bruit a le retentissement et la raucité d'un instrument de cuivre : c'est le chant du cygne. La femelle avertit le mâle par un appel composé de deux notes ; tout le corps de l'aigle frémit ; deux ou trois coups de bec dont il frappe rapidement son plumage le préparent à son expédition. Il va partir.

« Le cygne vient comme un vaisseau flottant dans l'air ; son cou, d'une blancheur de neige, étendu en avant, l'œil étincelant d'inquiétude. Le mouvement précipité de ses deux ailes suffit à peine à soutenir la masse de son corps ; et ses pattes, qui se reploient sous sa queue, disparaissent à l'œil. Il approche lentement, victime dévouée. Un cri de guerre se fait entendre. L'aigle part avec la rapidité de l'étoile qui file ou de l'éclair qui resplendit. Le cygne voit son bourreau, abaisse son cou, décrit un demi-cercle, et manœuvre dans l'agonie de la crainte, pour échapper à la mort. Une seule chance de succès lui reste, c'est de plonger dans le courant ; mais l'aigle prévoit la ruse ; il force sa proie à rester dans l'air, en se tenant sans relâche au-dessous d'elle, et en menaçant de la frapper au ventre et sous les ailes. Cette profondeur de combinaison, quel homme envierait à l'oiseau, ne manque jamais d'atteindre son but. Le cygne s'affaiblit, se lasse et perd tout espoir de salut. Mais alors son ennemi craint encore qu'il n'aille tomber dans l'eau du fleuve. Un coup de serres de l'aigle frappe la victime sous l'aile et la précipite obliquement sur le rivage.

« Tant de puissance, d'adresse, d'activité, de prudence, a achevé la conquête. Vous ne verriez pas sans effroi le triomphe de l'aigle. Il danse sur le cadavre ; il enfonce profondément ses armes d'airain dans le cœur du cygne mourant ; il bat des ailes, il hurle de joie, les dernières convulsions de l'oiseau l'enivrent. Il lève sa tête chauve vers le ciel, et ses yeux enflammés d'orgueil se colorent comme le sang. Sa femelle vient le rejoindre. Tous deux ils retournent le cygne, percent sa poitrine de leurs becs, et se gorgent du sang encore chaud qui en jaillit. »

Cette magnifique description de l'aigle à tête chauve que je viens de transcrire est d'un savant américain encore peu connu. La beauté de son style et la vérité animée de ses tableaux le feront bientôt connaître : il paraît avoir toute la noblesse de notre Buffon et la grâce de notre Bernardin de Saint-Pierre. Il a passé sa vie dans les forêts profondes de l'Amérique à observer les oiseaux, à étudier leurs mœurs et à les dessiner. Cette étude a été une passion de toute sa vie. Il est maintenant en Angleterre, où il fait graver ses dessins et imprimer ses écrits. Il se nomme Audubon. Il est né en Amérique, mais il est d'origine française ; ses ancêtres se sont exilés dans le Nouveau-Monde pour y suivre en liberté leur religion. Nous reviendrons sur cet aimable écrivain, et nous rapporterons de sa vie quelques traits qui, sûrement, plairont-à nos jeunes lecteurs.

AUDUBON,

NATURALISTE AMÉRICAIN.

Le magnifique portrait de l'aigle d'Amérique et son combat avec le cygne, que nous venons de mettre sous les yeux de nos jeunes lecteurs, leur auront peut-être inspiré le désir de connaître l'auteur de cet admirable fragment. Par sa vie singulière, et surtout par son rare talent, il mérite bien que l'on s'occupe de lui. Jusqu'ici il est peu connu en France ; il le sera bientôt, car la France, ce pays de gloire et d'esprit, n'a ni indifférence ni jalousie ; elle accueille avec enthousiasme les talents étrangers, et se plaît à les faire briller de tout leur éclat. Je commencerai par donner une esquisse de son portrait tracée par un écrivain de ses amis. Ce portrait est remarquable par son originalité.

« Si vous avez visité les salons d'Édimbourg, il y a trois ou quatre ans, dit l'écrivain anglais, vous aurez remarqué au milieu de cette foule philosophique, parlant en langage obscur, un homme bien différent de ceux qui l'entouraient. Le costume européen, si mesquin et si ridicule, ne pouvait déguiser entièrement cette dignité simple et presque sauvage dont le génie prend le caractère au sein de la solitude qui le nourrit. Pendant que les gens de lettres, race vaniteuse et parlière, entraient dans cette arène de la conversation, l'homme dont je veux parler restait debout, le front haut, l'œil libre et fier, silencieux, modeste, écoutant quelquefois d'un air dédaigneux, mais non caustique, les prouesses académiques dont le tumulte semblait l'étonner. S'il prenait quelquefois la parole, c'était dans un intervalle de repos ; il relevait d'un mot une erreur ; il ramenait la discussion à son principe et à son but. Je ne sais quel bon sens sauvage et naïf animait ses discours rares et pleins de justesse, de modération et de feu. De longs cheveux noirs et ondulés se partageaient naturellement sur des tempes lisses et blanches, sur un os frontal disposé pour contenir et protéger la flamme d'une vaste pensée. Il y avait dans sa parure une propreté exquise, mais singulière ; vous auriez dit que l'eau d'un ruisseau, traversant la forêt vierge et baignant les racines des chênes vieux comme le monde, lui avait servi de miroir. A sa longue chevelure, à son cou découvert, à l'indépendance de ses

manières, à la mâle élégance qui le caractérisait, vous n'eussiez pas manqué de dire : Cet homme n'a pas vécu long-temps dans la vieille Europe ; notre civilisation, mère de la politesse affectée, ne l'a pas marqué de son empreinte vulgaire ; il ne s'est pas affaissé sous le faix de l'usage ; il a encore sa valeur et son poids ; l'alliage de la société, le mensonge, n'entrent pour rien dans son caractère et ses mœurs.

« Ajoutez à ces traits que nous indiquons, une physionomie, franche et calme, une coupe de visage hardie, un œil vif, ardent, pénétrant et fixe comme l'œil d'un faucon ; un accent étranger, des expressions insolites, brièvement pittoresques, fortement colorées et spirituelles sans le paraître, vous aurez le portrait à peu près exact de l'historien des oiseaux de l'Amérique, Audubon.

« Il a quitté son nom ; il se nomme lui-même l'Homme des bois d'Amérique ; et c'est le seul titre qui lui convienne. Ces solitudes ont été son cabinet de travail. Ces grands déserts, peuplés d'animaux sauvages, il les a parcourus dans tous les sens. C'est là qu'il a respiré avec l'air frais, chargé des exhalaisons de la végétation sauvage, ce respect de la dignité, cette conscience de l'énergie humaine, qui ne l'ont jamais quitté. »

C'est ainsi que le peint un de ses amis et admirateurs ; voyons maintenant comment il rend compte de ses sentimens, et dépeint lui-même sa singulière existence.

« J'ai reçu, dit-il, la vie dans le Nouveau-Monde. Mes aïeux étaient Français et protes-tans. Avant d'avoir des amis, les objets de la nature matérielle frappèrent mon attention et émurent mon cœur. On me montra une fleur, un arbre, le gazon ; et non-seulement je m'en amusais comme font les autres enfans, mais je m'attachais à eux. Ce n'étaient pas mes jouets, c'étaient mes camarades. Dans mon ignorance, je leur prêtais une vie supérieure à la mienne ; et mon respect, mon amour pour ces choses inanimées, datent d'une époque que je puis à peine me rappeler. C'est une singularité trop curieuse pour être tue ; elle a influé sur toutes mes idées, sur tous mes sentimens. Je répétais à peine les premiers mots qu'un enfant bégaye, et qui causent tant de joie à une mère ; je pouvais à peine me soutenir, quand le plaisir que me donnèrent les teintes différentes du feuillage et la nuance profonde du ciel azuré me pénétrait d'une joie enfantine. Mon intimité commençait à se former avec celle nature que j'ai tant aimée, et qui m'a payé mon culte par tant de vives jouissances ;

intimité qui ne s'est jamais interrompue ni affaiblie, et qui ne cessera que devant mon tombeau.

« Je grandis, et ce besoin de converser, pour ainsi dire, avec la nature, ne cessa point de se développer en moi. Quand je ne voyais ni forêt, ni lac, ni mer aux vastes rivages, j'étais triste et je ne jouissais de rien. Je cherchais à me rappeler mes promenades favorites en peuplant ma chambre d'oiseaux ; puis, dès qu'un moment de liberté me rendait à moi-même, je me hâtais d'aller chercher les roches creuses, les grottes couvertes de mousse, bizarres retraites des mouettes et des cormorans aux ailes noires. Je préférais ces abris solitaires aux plafonds dorés, aux alcoves élégantes. Mon père, dont j'étais l'unique enfant, servait complaisamment mes goûts ; il aimait à me procurer des œufs, des fleurs, des oiseaux. C'était un homme doué du sentiment religieux et poétique. Ses descriptions éveillaient en moi l'instinct qui l'animait lui-même....

« Aussi une joie pure et vive, une sorte de volupté paisible embellirent-elles les années de ma jeunesse, remplies de ces observations qui préludaient à de plus pénibles travaux, et qui me ravissaient. Pendant des heures entières, mon attention charmée se fixait sur les œufs brillants et lustrés des oiseaux, sur le lit de mousse molle qui renfermait et protégeait leurs perles chatoyantes, sur les rameaux qui les soutenaient balancés et suspendus, sur les roches nues et battues des vents qui les présentaient aux ardeurs du soleil. Je veillais avec une sorte d'extase secrète sur le développement qui suivait le moment de leur naissance : les uns étaient éclos les yeux ouverts, les autres ne les ouvraient qu'après avoir brisé leur enveloppe. J'attachais mon esprit et mon âme à ces phénomènes, dont la variété me surprenait. J'aimais à observer le progrès lent de quelques oiseaux vers la perfection de leur être, et à voir certaines espèces, à peine écloses, fuir à tire d'aile, et secouer en volant les débris de leur coque transparente.

« J'avais dix ans, et cette passion d'histoire naturelle augmentait à mesure que je grandissais : »

Le jeune naturaliste peint ses premiers essais pour conserver, après leur mort, ses oiseaux chéris ; mais quelque soin qu'il prit dans la manière de les empailler, bientôt leurs plumes perdaient leur vivacité et même leur couleur : « La mort était plus forte que moi, » dit-il. Pour le consoler de ce désagrément, son père lui donna un volume de figures coloriées, et qui représentaient, avec assez d'exactitude, les mêmes oiseaux qui avaient fait

ses délices, et dont les momies décoraient son petit appartement. Ce volume de figures lui inspira le désir de devenir dessinateur. Il pensait que le moyen de s'approprier la nature, c'était de la copier. Le voilà donc, dessinateur inexpérimenté, copiant tout ce qui se présente à ses yeux, et le copiant mal. Pendant des années, il fit et refit des oiseaux ; il ne se lassait point, et devint dessinateur habile. Son père crut découvrir, dans ce penchant si vif, une aptitude naturelle pour les arts du dessin. Il l'envoya, à quinze ans, à Paris, où il étudia les principes de l'art dans l'atelier du célèbre David. Mais Audubon n'aimait que ses oiseaux, et ne voulait savoir peindre que pour les reproduire ; il s'ennuya des statues et des tableaux, et retourna à ses forêts natales. A peine arrivé en Amérique, il se livra de nouveau, avec ardeur et avec plus de succès, aux études qui avaient tant de charmes pour lui. Son père lui fit présent d'une plantation magnifique située en Pensylvanie. Il se maria dans ce séjour qui lui plaisait beaucoup. Dieu bénit son union ; il eut deux enfans. Les soins du ménage, la tendresse qu'il avait pour sa femme, semblaient devoir diminuer sa passion pour l'étude des oiseaux ; Cette passion fut toujours la même ; c'était sa vie. Ses amis le désapprouvaient hautement, et lui-même avoue que ses études occasionnaient des dépenses assez considérables que rien ne compensait. Des revers de fortune vinrent l'assaillir, son enthousiasme le soutint toujours dans la même voie. « Vingt années d'investigations et d'observations, dit-il, augmentèrent encore cette flamme secrète qui m'animait.

« C'était, ajoute-t-il, vers les bois antiques du continent américain qu'un invincible attrait me précipitait, malgré les conseils de tous ceux qui me connaissaient, ils ne pouvaient s'associer à mes pensées, jouir de mon bonheur, ni savoir quelle volupté c'était pour moi d'observer de mes propres yeux les scènes vivantes de la nature. Pour eux j'étais un monomane, inaccessible à toute autre idée qu'à une idée dominante ; un fou, négligeant ses devoirs, et sacrifiant ses intérêts à la folie qui le possède. J'entreprenais, seul, de longs et périlleux voyages ; je battais les bois, je m'égarais dans les solitudes séculaires ; les rives de nos lacs immenses, nos vastes prairies et les plages de l'Atlantique, me voyaient sans cesse errant dans leurs plus secrets asiles. Des années s'écoulèrent ainsi loin de ma famille.

« Lecteur ! ce n'était pas un désir de gloire qui me conduisait dans cet exil. Je voulais seulement jouir de la nature. Jamais alors, je dois l'avouer, je ne conçus l'espérance de devenir utile à mes semblables. Je ne cherchais

que mon amusement et mon plaisir. Le prince de Musignano (Lucien Bonaparte), que je rencontrai à Philadelphie, m'engagea vivement à publier mes essais, et changea le cours de mes idées ; c'était le premier encouragement que l'on me donnait. D'ailleurs, Philadelphie et New-York, où je reçus un excellent accueil, ne m'offrirent aucun moyen pécuniaire de continuer mon entreprise. Je remontai le large courant de l'Hudson ; ma barque glissa de nouveau sur ces lacs qui semblent des océans ; je m'enfonçai encore dans mes solitudes chéries.

« Le nombre de mes dessins augmentait ; ma collection se complétait ; je commençais à rêver la gloire ; le burin d'un graveur européen ne pouvait-il pas éterniser l'œuvre de ma jeunesse, le résultat de ce labeur continu, de ce zèle persévérant ? Ces chimères caressèrent mon imagination, et je sentis mon courage redoubler, mon avenir s'agrandir.

« Après avoir habité pendant plusieurs années le village d'Henderson, dans le Kentucky, sur les rives de l'Ohio, je partis pour Philadelphie. Mes dessins, mon trésor, mon espoir, étaient soigneusement emballés dans une malle, que je fermai et que je confiai à l'un de mes parens, non sans le prier de veiller avec le plus grand soin sur ce dépôt si précieux pour moi. Mon absence dura six semaines. Aussitôt arrivé, je demandai ce qu'était devenue ma malle. On me l'apporta ; je l'ouvris. Jugez de mon désespoir ! Il ne s'y trouvait plus que des lambeaux de papiers déchirés, morcelés, presque en poussière, lit commode et doux sur lequel reposait toute une couvée de rats de Norwège ! Un couple de ces animaux avait rongé le bois, s'était introduit dans la boîte, et y avait installé sa famille.

« Voilà tout ce qui me restait de mes travaux ; près de deux mille habitans de l'air, dessinés et coloriés de ma main, étaient anéantis ! Une ardeur brûlante traversa mon cerveau comme une flèche de feu ; tous mes nerfs ébranlés frémirent ; j'eus la fièvre pendant plusieurs semaines. Enfin la force physique et la force morale se réveillèrent en moi. Je repris mon fusil, mon album, ma gibecière, mes crayons, et je me replongeai dans mes forêts, comme si rien ne fût arrivé. Me voilà recommençant tous mes dessins, et charmé de voir qu'ils réussissaient mieux que la première fois. Il me fallut trois années pour réparer le dommage causé par les rats de Norwège.

« Plus mon catalogue grossissait, plus les lacunes qui s'y trouvaient encore me causaient de regret et de chagrin ; je désirais vivement d'être en état de le compléter. Seul et sans secours, comment mettre fin à une si vaste entreprise ! Je me promis bien de ne rien négliger de ce que ma bourse, mon

temps et mes peines pourraient accomplir. De jour en jour je m'éloignai davantage des lieux habités par les hommes ; dix huit mois s'écoulèrent encore. Enfin ma tâche fut remplie ; j'avais exploré toutes les retraites de nos forêts. J'allai visiter ma famille, qui habitait alors la Louisiane ; et, emportant avec moi tous les oiseaux du nouveau continent, je fis voile pour le vieux monde.

« Une heureuse traversée me conduisit en Angleterre. A l'aspect de ces côtes blanchissantes, en face de cette ville opulente dont le patronage pouvait me payer de tant de peines, dont l'indifférence pouvait aussi me laisser languir dans l'indigence et l'oubli, je ne pus m'empêcher de ressentir une terreur, une anxiété profonde. Je songeai à ma situation précaire, à mon isolement dans un pays où je n'avais pas un seul ami, à ce désert peuplé d'hommes inconnus, peut-être hostiles. Je regrettai mes bois, la dépense de ce long voyage ; et mon entreprise, qui m'avait paru aventureuse jusqu'à l'héroïsme, me sembla folle jusqu'à la démence... ! ! ! »

Telle était la situation du pauvre Audubon en mettant le pied sur le rivage de l'Angleterre. Mais ces craintes ne durèrent pas long-temps : des hommes qui purent apprécier son rare talent et ses utiles et pénibles travaux s'empressèrent de l'accueillir et de le faire connaître au monde savant de l'Europe. Des seigneurs anglais et des hommes qui font un honorable usage de leurs richesses offrirent les fonds nécessaires pour faire graver et imprimer le plus bel ouvrage que l'on ait encore publié sur celle partie de l'histoire naturelle que l'on nomme ornithologie, et qui traite des oiseaux.

LES RÊVES D'UN ENFANT,

PAR M. VICTOR HUGO

Dans l'alcove sombre,
Près d'un humble autel,
L'enfant dort à l'ombre
Du lit maternel.
Tandis qu'il repose,
Sa paupière rose,
Pour la terre close,
S'ouvre pour le ciel.

Il fait bien des rêves.
Il voit par momens
Les sables des grèves
Pleins de diamans,
Des soleils de flammes,
Et de belles dames
Qui portent des âmes
Dans leurs bras charmans.

Songe qui l'enchanté !
Il voit des ruisseaux.
Une voix qui chante
Sort du fond des eaux.
Ses sœurs sont plus belles ;
Son père est près d'elles ;
Sa mère a des ailes
Comme les oiseaux.

Il voit mille choses
Plus belles encor ;
Des lis et des roses
Plein le corridor ;
Des lacs de délice,
Où le poisson glisse,
Où l'onde se plisse
A des roseaux d'or !

Enfant, rêve encore !
Dors, ô mes amours !
Ta jeune âme ignore
Où s'en vont tes jours.
Comme une algue morte
Tu vas, que t'importe !
Le courant t'emporte,
Mais tu dors toujours.

Sans soins, sans étude,
Tu dors en chemin,
Et l'inquiétude
A la froide main,
De son ongle aride,
Sur son front candide
Qui n'a point de ride
N'écrit point : Demain !

Il dort, innocence !
Les anges sereins
Qui savent d'avance
Le sort des humains,
Le voyant sans armes,
Sans peur, sans alarmes,
Baisent avec larmes
Ses petites mains.

Leurs lèvres effleurent
Ses lèvres de miel.
L'enfant voit qu'ils pleurent,
Et dit : Gabriel !
Mais l'ange le touche,
Et berçant sa couche,
Un doigt sur la bouche,
Lève l'autre au ciel.

Cependant sa mère,
Prompte à le bercer,
Croit qu'une chimère
Le vient opprimer ;
Fière, elle l'admire.
L'entend qui soupire,
Et le fait sourire
Avec un baiser.

LE PAIN DE POMMES DE TERRE.

DÉCOUVERTE NOUVELLE.

Je vais vous parler de pommes de terre. Ce sujet, j'en suis sûr, ne vous sourit guère. Les pommes de terre ! quoi de plus commun ? Mes enfans, raisonnons mieux, et jugeons des choses par leur utilité. Le blé aussi est bien commun ; vous le regardez sans doute avec beaucoup d'indifférence : rien cependant n'est plus nécessaire ; vous savez très-bien que nous ne pourrions même nous en passer. Eh bien ! les pommes de terre sont, je ne crains pas de le dire, ce que nous connaissons de plus précieux après le blé ; elles pourraient même le suppléer en cas de disette. Sans doute nous vivrions fort mal, mais elles nous empêcheraient de mourir de faim, et c'est beaucoup. Il y a des provinces où elles font une grande partie de la nourriture des gens de la campagne ; et vous savez qu'elles entrent pour quelque chose dans les mets que l'on sert sur la table des personnes à leur aise, et même sur celle des gens riches.

La pomme de terre est une des plus précieuses richesses qui nous sont venues de l'Amérique, et elle nous est certainement plus utile que l'or que nous avons tiré de ces mêmes contrées. Mais croiriez-vous, vous qui n'êtes, pour ainsi dire, nés que d'hier, que, il y a quarante ans, cette nourriture, aujourd'hui si répandue, n'était presque pas connue. Nos voisins, les Anglais et les Allemands, plus sages que nous, en faisaient déjà quelque usage ; nous, nous la dédaignions ; les paysans même ne la cultivaient que pour en nourrir leurs cochons. Si, par hasard, ils la faisaient rôtir sous la cendre, c'était par une espèce d'amusement, un hors-d'œuvre ; cela ne comptait pour rien dans leurs repas ordinaires, quelque maigres qu'ils fussent d'ailleurs. Enfin un homme ami de ses semblables, un savant, nommé Parmentier, entreprit d'ouvrir les yeux des Français sur cette nouvelle source de richesse alimentaire qu'ils négligeaient ; il avait surtout en vue la classe pauvre, qui devait y trouver une amélioration considérable dans son existence : mais il connaissait la France, où la mode a souvent plus d'empire que la raison ; il crut devoir d'abord gagner et convaincre les gens riches, afin qu'ils donnassent ensuite l'exemple. Il rechercha donc tous les

moyens d'employer utilement et même agréablement la pomme de terre ; tous les gens de bien l'encouragèrent dans son entreprise ; le bon Louis XVI lui-même, qui desirait sincèrement le bien-être de ses peuples favorisa ses recherches, et le mit à même de leur donner la plus grande publicité ; Il y eut, aux frais de l'État, un grand repas où assistèrent la plupart des hommes marquans de cette époque. Quarante mets différens parurent sur la table, où la pomme de terre entraît comme accessoire, ou dont elle faisait la partie essentielle ; il y eut même des pâtisseries de différentes sortes. C'était là une grande nouveauté, et une nouveauté qui devait faire impression sur tous les esprits. Depuis ce jour, la pomme de terre a été admise sur toutes les tables ; elle est devenue un aliment usuel et nécessaire ; elle nous a même été d'un grand secours pendant les tristes époques de notre révolution, dans ces temps où un morceau de pain était si rare qu'on l'attendait des nuits entières à la porte des boulangers, et qu'on le portait soigneusement dans sa poche quand on allait dîner en ville. La reconnaissance essaya de conserver le nom de Parmentier en l'attachant au précieux tubercule dont il nous avait appris l'usage ; quelques personnes appelèrent parmentière la pomme de terre, mais le plus grand nombre ne connut point ce nom, et ceux qui l'avaient trouvé l'oublièrent. Les hommes sont naturellement ingrats.

Depuis Parmentier, on a trouvé de nouveaux moyens d'utiliser la pomme de terre ; on a même imaginé d'en tirer de l'eau-de-vie. On a long-temps cherché à en faire du pain, c'était là l'essentiel ; mais les tentatives n'ont eu que peu de succès : la pâte ne pouvait lever et ne donnait qu'un aliment lourd et désagréable. On y mêla de la farine de froment ; le pain n'en fut pas moins mat et de mauvaise qualité. On y renonça.

Enfin voici qu'un citoyen de Strasbourg, M. Lefèvre, nous annonce qu'il a trouvé le moyen de faire lever la pâte de pommes de terre, et qu'il confectionnera un pain aussi bon et aussi léger que celui de farine de blé. Sûr de son fait et de réaliser les promesses qu'il nous a faites, il a déjà formé un grand établissement, acheté et fait construire les instrumens nécessaires à son opération. Nous devons souhaiter qu'il réussisse, car un pareil succès serait un bienfait pour le genre humain. Mais quand même il ne réussirait pas, nous devons encore lui savoir gré de ses essais : ils ont un motif d'utilité générale, et l'homme qui cherche à être utile à ses semblables est digne de nos encouragemens et de nos respects. Au surplus, nous ne tarderons pas sans doute à savoir ce que nous devons penser de son entreprise.

STEPHEN GIRARD.

C'est un événement que la mort d'un homme énormément riche. Tant de gens tiennent à lui par leurs intérêts, qu'il ne peut disparaître du monde sans qu'ils en soient plus ou moins froissés ; et d'ailleurs nous sommes d'une telle nature, qu'une grande fortune, surtout une de ces fortunes qui sortent des bornes ordinaires, nous semble une puissance, presque une majesté, devant laquelle nous nous prosternons sans qu'on nous y convie, et même sans espoir de notre part. C'est ce qu'on put vérifier à Philadelphie il y a quelques années ; le 27 décembre 1831. mourut dans son sein le particulier peut-être le plus riche de la terre : il a laissé en mourant 19 millions de dollars, presque 100 millions de notre monnaie.

Cet homme, que ses qualités particulières, indépendamment de son argent, faisaient respecter, ne devait ses immenses richesses qu'à lui-même, à son travail, à son industrie : c'est un des exemples frappants de ce que peuvent produire ces deux excellentes qualités, l'industrie et le travail, réunies à une économie soutenue.

Étienne Girard, qui, devenu Américain, s'appela Stephen Girard, était né en France de pauvres parens. Peut-être serait-il resté dans sa patrie si les traitemens trop durs qu'il éprouvait dans la maison paternelle ne l'eussent décidé à fuir au loin ; il quitta Périgueux, sa ville natale, se rendit à Bordeaux, et s'embarqua comme mousse à bord d'un bâtiment qui allait mettre à la voile, et qui le transporta à New-York, où il resta.

Jeune enfant, jeté dans une contrée éloignée dont il n'entendait pas même la langue, et où il n'avait aucune aide à espérer, c'est là même qu'il commença cette carrière de succès qui devait étonner les deux Mondes. Petit marchand ambulant, il vendit de la menue mercerie, et ne négligea aucun bénéfice ; sa rigoureuse économie lui permit de donner plus d'extension à son industrie, et sa sagacité lui fit presque toujours éviter les mauvaises affaires. Il eut une boutique, puis un comptoir, puis une banque, et le monde entier fut ouvert à ses spéculations. Ses énormes entreprises ne lui faisaient pas négliger les petits avantages : il aimait le jardinage, et cultivait lui-même ses fleurs ; il élevait des animaux, prenait même plaisir à les nourrir de sa main ; mais il envoyait au marché ses bestiaux, sa volaille,

ses légumes, même ses fleurs, et avait soin de se faire rendre compte de l'argent que tout cela avait produit : il n'était pas cependant précisément avare, mais il était impossible de dire qu'il fût prodigue. La vie lui fut aussi favorable que la fortune : il vécut jusqu'à sa quatre-vingt-cinquième année, et mourut, comme nous l'avons dit, le 27 décembre 1831 à Philadelphie, qu'il habitait depuis cinquante ans.

Il avait fait son testament. Deux millions de dollars ou dix millions de francs sont destinés à l'établissement d'un grand collège pour l'état de Pensylvanie, à la condition qu'un prêtre, quelque religion qu'il professe, ne pourra jamais en être le directeur. Trois cent mille dollars serviront à récompenser les découvertes utiles faites dans le même état de Pensylvanie. Un million et demi de francs sont donnés à la ville de New-York, comme étant le premier lieu qu'il eût abordé aux États-Unis. Il fit encore des legs à quelques personnes de sa nouvelle famille, à quelques amis, environ pour une somme de deux millions de francs. Le reste de cette énorme fortune, c'est-à-dire environ quatre-vingts millions, fut laissé à la ville de Philadelphie. Il n'eut pas un seul souvenir pour ses parens et sa patrie.

Son caractère était bizarre et peu bienveillant. C'était un homme tout à ses affaires, ou, pour mieux dire, ses affaires étaient toute sa vie. Ses amis intimes cependant le regrettent et en parlent avec plaisir ; du reste, il a laissé la réputation d'un homme de bien et de probité, et c'est un éloge beaucoup plus grand qu'on ne le croit, quand il s'agit d'un homme qui de rien est arrivé à une si grande fortune. Il faisait vivre à Philadelphie plus de trois mille personnes.

C'est à son habileté et à ses immenses et faciles relations que Joseph Bonaparte, après son arrivée aux États-Unis, a dû l'avantage de réaliser la plus grande partie des biens qu'il possédait dans l'ancien monde. Par une sorte de fierté républicaine, ou peut-être par suite de ce grossier sans-gêne naturel à presque tous les hommes d'argent, il recevait le frère de Napoléon, le roi qui avait eu deux couronnes, dans son fauteuil et sans se découvrir. « C'étaient, dit celui qui transmet ce récit, les débris et les illusions de la grandeur qui baissaient pavillon devant les réalités positives de la fortune et de l'argent. »

LA VALLÉE EMPOISONNÉE.

Vers la fin du dix-huitième siècle, les voyageurs parlèrent d'un arbre fort extraordinaire, unique en son espèce, dont la sève était un poison terrible : on le nommait bohon-upas, arbre-poison. On en donna la description ; on dit comment les criminels condamnés à mort étaient seuls chargés de recueillir son suc mortifère ; on en dit beaucoup de choses que l'on crut vraies ; et il se trouva, après plus ample examen, que l'arbre merveilleux n'existait pas. A beau mentir qui vient de loin, dit le proverbe ; les voyageurs se sont souvent moqués de nous ; il faut se mener d'eux quand ils nous racontent des merveilles. Doutez donc un peu de toute la vérité de la petite histoire que je vais vous rapporter. Cependant le nom du voyageur donne quelque confiance, et ce qu'il rapporte n'a rien de contraire à ce que les sciences physiques nous ont appris jusqu'à ce jour. Voici le fait.

La Société royale de géographie de Londres a fait connaître, dans ces derniers temps, une lettre de M. Alexandre London, sur la visite par lui faite d'une petite vallée située dans l'île de Java, et remarquable par la propriété mortifère qu'exerce son atmosphère sur tous les êtres vivans. Ce singulier site, appelé en langue du pays Guepo-upas (vallée empoisonnée), est situé à trois milles de Bathur. Ce fut le 4 juillet dernier que M. London se mit en marche pour le visiter. Une voie pratiquée dans la montagne qui l'avoisine permet, en s'arrêtant à des arbres qui en bordent le penchant, d'approcher sans danger à un demi-quart de mille. De cet-endroit, et munis de cigarres qu'ils tenaient constamment allumés à leurs bouches, nos visiteurs découvrirent le fond de la vallée, dont la circonférence est d'un demi-mille, de forme ovale, et d'une profondeur de 35 à 40 pieds. Le sol est uni, parsemé de pierres et privé de toute végétation ; on aperçoit çà et là quelques squelettes humains : ce sont probablement ceux des rebelles qui, dans les dernières guerres, mis en fuite par les troupes, s'étaient dirigés vers la vallée, ignorant le sort qui les y attendait ; des cadavres de tigres, de daims, d'ours et d'animaux de toute sorte, gisaient en grand nombre sur le sol. Nos voyageurs s'étant pourvus de deux chiens et de deux poules pour faire leurs expériences, commencèrent par lancer un des chiens, attaché au bout d'une canne de bambou. Au bout de 14 secondes, l'animal ne put plus

se tenir sur ses jambes ; il tomba raide ; il ne vécut en tout que 18 minutes. Le second chien suivit son compagnon ; arrivé près du cadavre, il resta immobile ; deux secondes après il s'abattit, et au bout de 7 minutes, il expira sans convulsions et sans avoir fait aucun mouvement.

Les effets de ce phénomène sont semblables à ceux qu'on observe à la grotte du Chien, à Naples ; mais il est à remarquer qu'à la vallée de Guepopas il existe un courant d'air, tandis qu'à la grotte du Chien on peut se tenir debout sans danger, l'air méphitique étant si pesant qu'il ne remonte que de deux ou trois pouces au-dessus de la surface du sol.

VISITE AUX PYRAMIDES.

Le Caire, 23 mars 1831.

... Je suis au Caire depuis dix à douze jours. Il est impossible d'être plus aimable que ne l'est notre consul, M. Mimaut. Je fais chaque jour des courses dans la ville et dans les environs ; je te dirai, dans d'autres lettres, tout ce que j'ai vu, tout ce que j'ai senti ; car je veux aussi que tu sois du voyage : je parlerai aujourd'hui des pyramides.

Nous partîmes avant-hier du Caire, et nous descendîmes à Gizéh ; les pyramides étaient devant nous, et nous semblions les toucher, quoiqu'elles fussent séparées de deux lieues. Elles sont séparées du Nil par une belle plaine, traversée de canaux, très-bien cultivée, au milieu de laquelle on aperçoit plusieurs villages bâtis de terre et de boue. A mesure que nous approchions, un grand nombre d'Arabes accouraient à notre rencontre ; ils se sont faits les concierges des pyramides, et vivent des merveilles des Pharaons : il y a dix ans qu'ils pillaient les voyageurs ; maintenant ils se mettent au service des curieux, et ils n'y ont rien perdu.

On éprouve un sentiment religieux à l'aspect des pyramides ; nos regards ne pouvaient s'en détacher ; c'est comme si nous avions vu les siècles défiler devant nous. L'homme s'étonne toujours que le temps ait respecté ses œuvres, et s'applaudit de ce spectacle comme d'une victoire due à son génie. Lorsqu'on est arrivé à la première de ces merveilles gigantesques, elle ne paraît pas plus haute qu'elle ne paraissait à une grande distance. J'avoue même que la surprise diminue, comme à l'approche de beaucoup de choses humaines qu'on admire de loin. On a tant parlé des pyramides, qu'on ne peut plus parler que des impressions qu'on en a reçues. Il paraît que, dans l'antiquité, elles n'ont pas attiré autant d'attention qu'aujourd'hui, et voilà pourquoi il est si difficile d'expliquer leur destination et leur origine. Il n'en est question ni dans la Bible ni dans les chroniques du moyen âge. Que de saints personnages, que de croisés, que de pèlerins, ont passé à côté de ces monumens sans les regarder ! Ce que ces hommes pieux allaient chercher a perdu, à son tour, de son prix aux yeux des hommes. Les pyramides sont maintenant la seule chose qui occupe les voyageurs ; et les

grottes saintes, les pierres miraculeuses du désert, les traces religieuses des anciens temps, sont à peine aperçues. Quelques-uns de nous sont montés sur la pyramide la plus élevée, et sont descendus dans ses voûtes souterraines. Tout annonce que ces monumens étaient des sépulcres ; on a creusé la terre tout à l'entour, les catacombes taillées dans le roc ont été ouvertes ; plusieurs des sarcophages qu'on y a trouvés sont encore étendus sur le sable, où ils attendent des acheteurs. Le respect pour les morts est un sentiment universel, mais ce respect ne dure qu'un temps ; et, lorsque ce temps est écoulé, ce qui reste de l'homme n'est plus qu'une poussière semblable à celle des chemins.

Quand la nuit est venue, nous n'avions point de tentes pour nous mettre à l'abri ; nous nous sommes retirés dans une chambre sépulcrale qui nous a offert un logement commode : chacun de nous a pris la place d'un sarcophage, et nous avons dormi sous la garde des Arabes Bédouins qui étaient venus au-devant de nous. Lorsque nous nous sommes réveillés, le beau soleil d'Égypte avait pénétré dans notre demeure funèbre ; une foule d'habitans des villages voisins étaient accourus pour nous voir. Tandis que nous portions un regard curieux sur les pyramides, nous étions nous-mêmes un objet de curiosité pour les Bédouins.

En nous avançant à travers les sables, nous sommes arrivés aux catacombes des ibis : ce sont des chambres sépulcrales qui sont remplies de momies d'oiseaux enfermées dans des vases de terre. Il y en a une si grande quantité qu'on en trouve toujours, quoique les catacombes aient été ouvertes depuis long-temps ; plusieurs de ces momies sont très-bien conservées ; la toile qui les couvre paraît encore neuve. On reconnaît jusqu'au plumage des ibis. Le ver du tombeau n'est jamais venu jusqu'ici, et les sables ont conservé tout ce qu'ils ont touché. Ces déserts ont des catacombes pour d'autres oiseaux, pour des quadrupèdes, comme le bœuf, le sanglier, le tigre ; pour les serpens, même pour des crocodiles ; tout ce qui avait été appelé à la vie trouvait sa place aux tombeaux de Sacara, et plusieurs générations d'animaux dormaient à côté des mânes de Sésostris.

M. MICHAUD,
de l'Académie française.

LES CHEVAUX SAUVAGES

DE L'AMÉRIQUE.

L'Amérique, lorsque les Européens la découvrirent, n'avait presque point d'animaux quadrupèdes, surtout point d'autres animaux domestiques que le llama et le guanaco, espèces qui ont quelques rapports avec le mouton et la chèvre. Depuis la conquête, les chevaux et les bœufs, que les Espagnols ont laissés errer dans ces immenses prairies naturelles nommées llanos et savanes, ont tellement multiplié, qu'en aucun autre endroit de la terre on n'en trouverait des troupes aussi nombreuses. Depuis la Californie jusqu'à la Patagonie, c'est-à-dire dans toute l'étendue de l'Amérique du Sud, ces beaux et nobles animaux se sont emparés des plaines désertes, et y vivent dans toute la liberté de l'état sauvage. Un militaire français qui était allé offrir son bras aux patriotes de l'Amérique méridionale, qui a fait presque toutes les campagnes de Bolivar, et qui n'est revenu en Europe qu'en 1829, donne une description assez curieuse de ces bandes considérables de chevaux qu'il rencontra dans les llanos de Vénézuéla.

« Ils étaient si nombreux dans quelques endroits, dit-il, qu'un détachement de cavalerie était obligé de précéder l'armée en marche pour faire jour à l'infanterie et à l'artillerie. Ces hordes de chevaux offrent un beau spectacle quand l'arrivée d'une armée vient répandre l'alarme dans leurs déserts. Au lieu de fuir, comme les cerfs et les animaux timides, ils galopent autour des étrangers sur une masse compacte de plusieurs milliers à la fois, comme pour les reconnaître, et s'avancent hardiment à quelques pas de la ligne, où ils s'arrêtent à examiner les troupes, soufflant avec bruit à travers leurs naseaux, et montrant leur étonnement et leur déplaisir, surtout à la vue de la cavalerie. Ces immenses troupes sont toujours conduits par quelques chefs, vieux et robustes, dont les crinières flottantes et les longues queues indiquent assez qu'ils n'ont jamais été soumis à l'homme ; les jumens et les poulains se tiennent sur le dernier rang. Il y a aussi des troupes d'ânes, de cochons et de chiens sauvages. Ces derniers sont devenus si nombreux en certains endroits, qu'ils inspirent des craintes

aux voyageurs isolés ; ils sont de l'espèce chien-tigre de Cumana, si renommé pour défendre les troupeaux contre les panthères et les jaguars.

« Quand les Llaneros (habitans des llanos) veulent se procurer des chevaux, ils poussent ensemble une horde de chucaros, chevaux sauvages, et chaque homme désigne celui qu'il préfère, et le prend avec son lazo. Deux hommes tiennent fortement cette lanière jusqu'à ce que le cheval tombe presque étranglé par ce licou, qu'il resserre de plus en plus à mesure que ses efforts pour s'échapper sont plus grands ; alors on lui assène sur la tête quelques vigoureux coups de bâton qui achèvent de l'étourdir. Dès qu'il est insensible, on lui attache les jambes, on lui met un bâillon avec un bandeau qui couvre ses yeux, et on le selle tout de suite. On se sert d'abord d'une corde très-mince pour licou, le cheval ne pouvant souffrir un mors dans la bouche sans se cabrer et se renverser sur son cavalier. Puis on lui délie les jambes, on dénoue la corde qui lui serrait le cou, et bientôt il revient à lui, se lève, mais reste immobile et tremblant, jusqu'à ce que ses yeux soient découverts. Quand le cavalier est monté et bien en selle, il enlève le bandeau, et alors commence la lutte entre la force et l'activité de l'animal sauvage épouvanté, combattant pour sa liberté, et le talent d'équitation sans égal du Llanero. Le cheval paraît d'abord si étonné et si confus, qu'il n'ose se mouvoir ; mais bientôt les cris et les coups des compagnons de son cavalier le réveillent. Alors les efforts qu'il fait pour se débarrasser de son fardeau sont extraordinaires et dangereux pour celui qui le monte. Les chevaux de l'Amérique du Sud cependant sont rarement vicieux ; ils ne se roulent ni ne se frottent contre les arbres, moyen qu'emploient quelques chevaux pour se débarrasser de leur cavalier. Les Llaneros ont un mot technique pour exprimer la première lutte du cheval sauvage, corcovear, et représentent par cette image la manière dont l'animal courbe son dos, et fait un certain nombre de bonds devant lui, frappant la terre avec ses quatre pieds à la fois. Il semble se gonfler exprès aussi pour ne donner aucune élasticité à ses mouvemens, et faire sentir au cavalier la violence de chaque coup. Souvent l'épine du dos et les reins se ressentent fortement de ces secousses, et, pour y obvier, les Llaneros serrent leur couverture autour de leur taille. Tant que le cheval continue à faire ses sauts, le cavalier fait un usage fréquent du bâton sur la tête, et bientôt toute la vivacité de l'animal cède à la violence du remède. Au bout de deux jours il commence à trotter lentement et de mauvaise grâce ; c'est alors un symptôme certain de sa domesticité.

EXPÉRIENCES SUR LA CHALEUR.

On a remarqué que les animaux peuvent supporter une température de 42 à 45° centigrades, pendant une heure et demie, mais pas davantage.

L'homme résiste bien mieux à la grande chaleur ; il peut supporter pendant une heure et demie une température de 55 à 65° centigrades.

On cite même quelques faits plus extraordinaires en ce genre. On a vu un jeune homme rester vingt minutes dans une étuve portée à 98°, l'eau bouillante étant à 100°. Un expérimentateur, M. Berger, est resté sept minutes exposé à une chaleur de 109° ; et enfin Blayden a passé douze minutes dans une étuve marquant 115 à 127°.

Il est à remarquer qu'après de telles expériences. un repos de quelques jours est nécessaire pour rétablir l'équilibre dans l'économie animale.

Dans notre siècle éminemment industriel, où l'on fait jouer un rôle si important au feu et à la chaleur, il n'est pas sans intérêt de noter les résultats de ces expériences. Bien plus, l'humanité le commande impérieusement ; sans cela, pourrait-on connaître quelles limites de chaleur et pendant quelle durée de temps de malheureux ouvriers peuvent travailler dans des usines sans compromettre leur existence ?

VOYAGE

A LA CAVERNE SAINT-PIERRE.

Il y a auprès de Maëstricht une caverne renommée, et que les étrangers curieux qui parcourent la Belgique ont grand soin de visiter. Son étendue, le labyrinthe de ses noires allées où se sont perdus tant de visiteurs imprudens, son antiquité qui remonte jusqu'au séjour des Romains dans ces contrées, et peut-être bien au-delà de cette époque, ses phénomènes géologiques, tout la signale à l'attention du voyageur et surtout à celle du naturaliste, M. John Murray, éditeur distingué de Londres a donné dans son Voyage en Hollande et en Belgique une description très-détaillée de cette caverne et de toutes les curiosités qu'elle renferme ; c'est à son livre que nous empruntons le récit suivant :

« Après avoir franchi les nombreux ouvrages fortifiés qui défendent Maëstricht, et suivi pendant une demi-heure le cours pittoresque de la Meuse, nous arrivâmes, dit-il, au pied de la colline sur laquelle est construit le nouveau fort qui défend de ce côté les approches de la ville. Il nous restait encore à traverser un petit bocage pour nous trouver en face de l'ouverture de la caverne Saint Pierre, lorsque la rencontre d'un grand nombre de curieux faillit nous faire rétrograder ; car nous pensions bien que leur présence nous empêcherait de nous livrer aux observations que nous nous proposons de faire : cependant, sur l'invitation de nos guides, nous allumâmes nos torches et nous nous élançâmes avec eux dans les entrailles de la terre.

« La fraîcheur de la température nous surprit d'abord, mais ne nous étonna pas, car la transition était un peu brusque. Notre thermomètre, au soleil, indiquait 23° Réaumur, et il tomba tout-à-coup à 11° dans l'intérieur de la caverne. Après avoir accoutumé nos yeux à l'obscurité que les feux vacillans de nos torches dissipaient à peine, nous remarquâmes une grotte de 52 pieds de large sur 44 d'élévation. De là nous suivîmes un sentier taillé horizontalement dans le roc, et qui avait tantôt vingt pieds, tantôt six de hauteur. A droite et à gauche, nous distinguions des galeries semblables, dont les murs sont contigus et sans ouvertures latérales. Le fond de ces

excavations présente un vide ténébreux et horrible, qui tantôt donne à la voix un son aigu ou rauque, et tantôt la projette en un sifflement aigu, suivant les inégalités des surfaces répercutives. Après une demi-heure de marche nous aperçûmes de longues voies plus ou moins larges, mais dont la voûte avait de vingt à trente pieds d'élévation. Ces espèces de rues souterraines creusées par la main des hommes depuis deux mille ans, et qui deviennent continuellement plus nombreuses, s'étendent sur un rayon de six lieues de long et de deux de large ; leurs lignes se coupent et se croisent en sens si divers, que l'homme le plus hardi est saisi de frayeur en présence de ce labyrinthe affreux. Les ouvriers qui travaillent dans ces carrières s'y perdraient eux-mêmes, et ne pourraient jamais retrouver leur chemin sans l'instinct de leurs chiens et de leurs chevaux. Aussi nous ne nous hasardâmes pas à en parcourir toute l'étendue. L'obscurité et le silence qui règnent dans ces lieux sont si profonds, si absolus, qu'on se croirait au-delà des bornes de l'univers : c'est le néant, c'est un immense tombeau ; toute une nation pourrait s'y loger si elle avait des vivres et de la lumière. On assure que pendant les guerres sanglantes qui ont désolé les Pays-Bas, les habitants de Maëstricht et des environs vinrent plusieurs fois s'y réfugier.

« A mesure que nous avançons, nous faisons nos remarques sur la nature des parois des galeries : les unes offraient des surfaces raboteuses et irrégulières ; les autres, au contraire, lisses et brillantes, semblaient taillées avec art. Souvent nous rencontrions des cavités où, à travers le sable des pierres extraites par les mineurs, nous découvrions des incrustations de coquillages, de plantes et de poissons fossiles, débris d'un ancien monde, qui nous apprenaient que la mer avait autrefois recouvert ces lieux. La configuration particulière de la plupart de ces objets nous révélait aussi une haute antiquité, et la destruction probable d'anciennes races d'animaux, d'anciennes espèces de coquillages et de plantes. Il nous eût fallu un temps considérable pour analyser et classer cette multitude de testacés, de mollusques, de poissons, de madrépores, de polypes, etc. ; nous nous contentâmes d'en prendre plusieurs échantillons. Les restes d'une espèce de saurien gigantesque arrêtaient seuls notre attention ; nous en prîmes le dessin, et, d'après les diverses parties que nous en pûmes réunir, nous pensons que cet amphibie devait avoir au moins de 35 à 40 pieds de long.

« Nos guides nous firent arrêter en un lieu appelé la fontaine ; nous nous assîmes au bord d'un assez grand bassin, taillé par la nature dans un banc de mica, où venait s'épancher un léger filet d'eau qui s'échappait du pied d'un

arbre fossile comprimé par deux rochers énormes. Cette image du chaos, le silence que nous gardions, les feux de nos torches reflétés par les eaux mobiles du bassin, donnaient à cette scène quelque chose de magique plus facile à sentir qu'à décrire. Les pierres dont se compose l'intérieur de cette caverne sont formées d'un sable quartzéux à petits grains faiblement liés par un ciment calcaire. Cette pierre réduite en poudre est l'objet d'un grand commerce : on l'envoie en Hollande et en Allemagne, où elle est employée à marnier les terres et à une foule d'autres usages. Après quelques instans de repos nous entrâmes dans une galerie dont les parois revêtues de brillantes stalactites semblaient devoir nous fournir de nombreux sujets d'observation ; mais la rencontre que nous fîmes ne nous permit pas de donner un plus long cours à nos explorations géologiques.

« Nous cheminions tout en discourant, lorsque la lueur de nos torches nous fit apercevoir au milieu de la galerie un objet que nous prîmes d'abord pour un rocher tombé de la voûte ; notre guide, qui ne connaissait pas cette galerie, quoique depuis vingt ans il servit de cicerone à tous les visiteurs, s'avance hardiment ; mais à peine distingue-t-il l'objet, qu'il s'écrie, en reculant d'effroi : C'est un homme ! Nous nous approchâmes aussitôt pour lui apporter quelque secours ; mais nous ne trouvâmes qu'un squelette, une véritable momie desséchée, que l'air sec. de la caverne et l'absence de toute espèce d'insectes avaient parfaitement conservé ; ses vêtemens étaient intacts ; un chapeau à trois cornes était auprès de lui, et à la main droite il tenait un chapelet fortement serré. La contraction de ses membres nous a fait supposer que ce malheureux, après s'être égaré dans ce dédale épouvantable, avait succombé aux angoisses de la faim. Autant que la forme de son habit nous permit d'en juger, nous pensons que l'époque de sa mort doit être placée vers le milieu du dix-huitième siècle. Malgré les assurances de notre guide, nous nous empressâmes de retourner sur nos pas, dans la crainte d'éprouver un sort semblable.

« Absorbés par les réflexions que nous suggérait cette fâcheuse rencontre, nous ne songâmes pas à reprendre le cours de nos études ; nous nous retirions lentement et silencieux, lorsque l'interpellation de notre guide nous arracha de notre rêverie : Voyez, nous dit-il en brandissant sa torche ; c'est ici que chaque visiteur inscrit son nom. Jetez les yeux sur cette longue nomenclature, et vous y verrez au milieu d'une foule de noms inconnus les signatures autographes des célébrités de tous les âges. En effet, nous parcourûmes ces tables immenses, véritables annales de la caverne Saint-

Pierre, qui nous fournirent encore de nouveaux sujets d'observation, et auxquels nous étions loin de nous attendre.

« Cette multitude d'inscriptions, accompagnées de dates qui embrassent une période de plus de dix siècles ; cette variété de caractères, cet accouplement bizarre de noms appartenant à des personnes et à des époques si dissemblables ; le moyen âge rehaussé par ces lettres imposantes et magiques S. P. Q. R. ; les sentences du philosophe, les vers du prétentieux poète, la phrase ampoulée du prosateur, la strophe mystique de l'Allemand, l'épigramme railleuse et fanfaronne du Français, tout ce griffonnage, tout ce pêle-mêle de noms et de choses, d'abstractions et de réalités, offrait à nos esprits une image complète de la société moderne et de ses mœurs. Au milieu de cette confusion de noms propres, nous cherchions vainement celui de Napoléon : notre guide nous apprit, en nous indiquant la place, qu'en 1815 une main ennemie l'avait effacé. Les hommes et le temps ont cependant respecté les noms du duc de Parme, ce destructeur de la population de Maëstricht, ainsi que celui du duc d'Albe, ancien fléau des Pays-Bas. Eux-mêmes les ont tracés sur ces parois, et à leur suite on distingue encore des milliers de noms d'officiers espagnols des armées de ces deux princes. On croirait les voir en personne, à la tête de leur soldatesque sanguinaire ; ce lieu ténébreux était assurément le seul susceptible de conserver d'une manière digne d'eux leur infernale mémoire.

« Nous augmentâmes la liste des visiteurs, de nos deux noms ignorés, et nous nous empressâmes de sortir de ce lieu vraiment étonnant, où nous avions passé près de quatre heures, emportant avec nous une riche collection géologique, dont nous publierons plus tard le catalogue. »

Aventure d'un autre voyageur dans la caverne Saint-Pierre.

Nous allons rapporter ici l'aventure d'un autre voyageur dans la caverne Saint-Pierre. Ce petit événement eut lieu il y a environ trois ans, et le récit que nous en donnons complètera la connaissance de ce souterrain remarquable.

Deux jeunes Français, dont était celui qui fait la relation du voyage, un marchand de Bruxelles, un petit bossu assez drôle, un jeune homme de seize à dix-sept ans, et sa sœur qui pouvait en avoir dix-huit à dix-neuf, telles étaient les personnes réunies pour visiter la caverne. Ils avaient pris

pour guide un cordonnier qui se donnait pour le premier et plus habile connaisseur de la montagne ; malheureusement cet habile homme relevait d'une longue maladie et n'était encore guère ferme sur ses jambes. Il rencontra bien un autre guide qui conduisait aussi quelques personnes, ils auraient pu marcher de conserve ; mais notre connaisseur, craignant d'apprendre quelque roue nouvelle à son confrère, le quitta bientôt et tourna d'un autre côté. Il fut sur le point d'être puni bien cruellement de cette pauvre jalousie.

La société avait déjà fait un grand nombre de tours et de détours dans les allées souterraines ; elle avait vu l'homme desséché au chapeau à trois cornes ; elle avait inscrit ses noms à côté de ceux de toutes les célébrités qui avaient visité ces lieux ; elle revenait, lorsque tout-à-coup le guide se heurte contre une pierre, et tombe dans une espèce de ravin. « Nous courons à son secours, dit le narrateur, nous le relevons ; il ne fait aucun mouvement, et retombe sur nous de tout son poids. Il s'est trouvé mal. La demoiselle qui est avec nous a une eau spiritueuse assez forte dans son sac ; nous la lui plaçons sous le nez, il n'en éprouve aucune sensation ; il a les yeux fermés, et son pouls ne bat plus ; sa tête tombe, ses membres sont dans un état d'affaiblissement qui caractérise ceux d'un cadavre, le sang lui remonte en abondance à la figure ; il n'a plus de respiration. Vient-il d'être attaqué de quelque apoplexie foudroyante ? Nous lui mettons la main sur le cœur ; il ne bat plus. Est-il donc mort ? quel affreux événement ! qu'allons-nous devenir ? nous allons nous-mêmes être dans le cas de ces infortunés dont la déplorable histoire nous faisait frissonner quelques minutes auparavant. Comment ferons-nous pour sortir de cet inextricable labyrinthe ?

« On peut juger de notre situation. Nous nous emportons contre l'imprudence du guide ; nous nous consultons sur ce que nous avons à faire, et le résultat de nos inutiles discours était l'abattement et le désespoir. La jeune demoiselle montra plus de courage que les hommes qui l'entouraient ; elle nous rendit l'espérance par les sages raisons qu'elle mit sous nos yeux. « La peur nous aveugle, dit-elle, et nous empêche de voir nos ressources et de songer à une chose bien simple : la femme de ce malheureux, qui paraît mort en ce moment, ne le voyant pas revenir, ne manquera pas d'envoyer à sa recherche. Nos parents, à mon frère et à moi, ne vont-ils pas aussi avoir des inquiétudes sur notre longue absence ? Mon père est général, et commande les troupes qui sont dans Maëstricht ; il ira trouver le gouverneur, et fera marcher tous les guides et une partie de la

garnison s'il le faut. Ne perdons donc pas courage. Nous n'avons besoin que de patience. »

« Ce discours nous ranima en effet ; nous n'eûmes plus d'autres craintes, en cherchant à sortir de notre prison, que celle de nous y engager encore plus fortement ; nous pouvions aller en sens contraire de l'issue où la liberté nous attendait, et alors nous étions perdus. Le frère de notre courageuse demoiselle, par une prévoyance qu'il ne croyait pas devoir être mise à l'épreuve, avait apporté une boussole. Cet instrument devint très-précieux dans une pareille conjoncture. La grotte par où nous sommes entrés doit être au nord-est, prenons donc cette direction pour y revenir. Mais le guide, qu'allons-nous en faire ? Si par hasard la vie n'est que suspendue dans son corps, par l'interruption de la circulation, produite par l'action de la grande fraîcheur de la caverne ? Le marchand et moi, nous le prenons l'un par les pieds, l'autre par la tête ; heureusement qu'il est petit et maigre, il ne sera pas lourd. Nous nous mettons en marche. Après avoir suivi une galerie qui a bien un quart de lieue de long au nord, sans interrompre par le moindre mot le silence de mort qui règne dans ces catacombes de la nature primitive, nous tournons dans une autre galerie à l'est, où, à deux cents pas environ, nous trouvons une salle carrée d'environ trente pieds dans toutes ses dimensions. La lueur de la torche nous fait découvrir sur les murs une multitude de figures noires, et, en regardant de plus près, un immense dessin au charbon : c'est le jugement dernier...

« Après avoir examiné cette grande composition, qui, quoique assez pauvrement exécutée, devait, dans la circonstance, produire sur nous un effet assez désagréable, nous reprîmes notre route. Deux heures, trois heures, quatre heures s'écoulaient dans cette promenade lugubre et désolante ; nous avons beau tourner tantôt au nord, tantôt à l'est ; nous ne trouvons point de sortie ; nous revoyons sans cesse des murs chargés de noms, mais les embranchemens sont interminables. Malgré les encouragemens de notre jeune héroïne, nous tombons dans une consternation inexprimable ; la faim même commence à se faire sentir. Nous prêtons l'oreille, aucun bruit. Le guide, que nous sommes las de porter chacun à notre tour, paraît décidément mort....

« ... Pour comble de maux, la torche va finir. Comment la remplacer ! Ce sera bien pis quand nous serons tout-à-fait dans les ténèbres : nous serons enterrés tout vifs... Nous faisons de nouveaux flambeaux avec les papiers que nous avons sur nous ; un quart d'heure, et cette faible ressource est

épuisée. Nous prenons nos cravates ; encore une demi-heure ; tout est brûlé. La demoiselle, toujours ferme, quoique triste, ôte sa robe ; avec des précautions, en voilà pour une demi-heure de plus. Encore personne ! Le désespoir fait plus que nous gagner ; il nous serre, il nous étreint comme un boa dont les replis font craquer les os du corps de la victime qu'il enlace. Dans notre détresse, le marchand offre sa chemise ; le bossu en fait autant : autre demi heure de grâce, après laquelle le néant et le silence des tombeaux nous envelopperont entièrement. Nous sommes tourmentés par une faim dévorante, et affaissés par la douleur. Mon ami donne sa chemise à son tour ; elle nous éclaire, et nous marchons sans rien apercevoir. Enfin, je vais donner la mienne. Nous avons ainsi brûlé tout ce qui pouvait l'être utilement pour nous dans nos vêtements... Huit heures se sont écoulées, suivant nos montres, dans ces épouvantables cachots. Quelle situation ! Faut-il que les espérances les plus probables ne se réalisent point ! La jeune personne est abattue et languissante elle-même ; elle verse des larmes, et son frère et elle se tiennent embrassés. »

Dans leur désespoir, quelques-uns des voyageurs veulent se donner la mort pour prévenir l'agonie effroyable qui les attend. Celui qui fait le récit de cette déplorable aventure avoue qu'il était prêt à se brûler la cervelle avec son pistolet, lorsque la demoiselle s'opposa à grands cris à cette funeste résolution. Elle a elle-même à la hâte, au milieu du trouble et de cette crise de désespoir, et sans que personne y eût pris garde, retiré la partie la plus secrète de son vêtement, pour en faire une dernière torche. On marche encore.

« Quoi ! pas une issue ! s'écrie le narrateur ; des embranchemens, des galeries sans fin ! Nous avons fait des lieues, toujours des inscriptions de noms ; cependant nous ne devons pas être éloignés de la terre des vivans. Notre dernier flambeau arrive à sa fin ; nous ne le regardons qu'avec des craintes inexprimables. Je m'aperçois qu'il me reste un gilet blanc qui peut brûler ; je m'empresse de l'ôter. Enfin, en ce moment, nous entendons une détonation lointaine. Nous sommes saisis de joie. J'y réponds aussitôt en tirant un de mes pistolets. On riposte, on nous a aperçus. Bientôt des torches paraissent au loin. Je tire mon second coup de pistolet. Des torches en quantité arrivent. Nous jetons des cris autant que nos poitrines exténuées nous le permettent. On nous entend, et nous voyons accourir vingt personnes : grâces au Ciel, nous sommes sauvés ! On nous prend par les bras, on nous traîne, nous ne pouvions plus nous soutenir. Et pourtant, il ne

fallait plus que dix minutes et un détour à gauche, et nous arrivions à l'entrée de la grotte qui débouche sous les ruines du fort de César ! C'eût été mourir bien près de notre salut.

« Il faisait encore jour ; on nous conduit chez le traiteur qui occupe le sommet de la colline ; là on nous fait prendre des consommés, des potages qui rappellent nos forces, plus épuisées par la terreur et les angoisses encore que par la faim. Nous avons été onze heures dans ces souterrains. Nous devons notre salut au général, père de la jeune demoiselle et de son frère, qui avait effectivement obtenu du commandant de la place une compagnie de mineurs du génie, des cordes, des pétards, etc. ; rien ne fut oublié. Il y avait déjà deux heures qu'on nous cherchait ; on nous dit que, sans la boussole, nous aurions été absolument perdus ; car nous nous fussions sans doute dirigés dans les embranchemens si fréquens qui s'étendent, dit-on, jusqu'à Liège, ou jusqu'à Tongres ; et alors toute une armée, munie de cordes et de torches, n'eût pas pu nous retrouver en trois jours. »

Le guide, qui n'avait pas été abandonné, frappé par l'air extérieur, reprit peu à peu ses sens : il n'était que tombé en léthargie. Les voyageurs consacrèrent leur soirée à se réjouir d'avoir échappé à un aussi grand danger.

PAPIER FABRIQUÉ AVEC DU BOIS.

L'industrie est sans cesse en activité et cherche à tout utiliser. Voici une nouvelle découverte qu'elle vient de faire. Jusqu'ici on n'avait recueilli les copeaux de bois que pour les jeter dans nos foyers et se procurer un feu agréable et rapide : on vient maintenant de découvrir que le meilleur papier pour enveloppe et pour l'impression peut s'obtenir de ces copeaux bouillis dans un alcali minéral ou végétal. Cent livres de bois et douze livres d'alcali donnent une rame de papier.

TABLEAU

D'UN OURAGAN DANS L'AMÉRIQUE DU NORD.

« Sur le continent américain, dit le voyageur Audubon, que nous avons déjà cité, l'ouragan ne passe point sans laisser de traces. Pour moi, qui fus témoin d'un de ces terribles phénomènes, j'en ai gardé un si vif souvenir, que l'on me soupçonnerait peut-être d'exagération si je retraçais la sensation pénible que j'éprouve encore lorsque j'essaie de m'en rappeler les détails.

« Je voyageais à cheval. Je me trouvais entre Shawaney et la crique du Canot ; le temps était beau, l'air était doux ; je chevauchais lentement. A peine fus-je entré dans la gorge ou vallée qui sépare la crique du Canot de celle d'Highland, le ciel s'obscurcit ; un brouillard dense simula la nuit la plus obscure. Je m'arrêtai plein d'étonnement ; je sentais une ardente soif que j'étanchai dans le ruisseau voisin. Bientôt un long murmure se fit entendre. Une tache ovale et livide se dessina sur le fond ténébreux du ciel. Les branches supérieures des arbres tressaillirent ; puis ce mouvement se communiqua aux branches inférieures. Je vis bientôt les troncs voler en éclats, se déraciner, s'enlever, fuir devant le souffle du vent, et toute la forêt passer devant moi comme un torrent de gigantesques et effrayans fantômes. Ces troncs se heurtaient, se broyaient dans leur route. Au centre du courant tempétueux, les têtes des plus gros arbres se trouvaient forcées de prendre une direction oblique et de fléchir ; au-dessus et au-dessous d'eux une masse épaisse de branchages, de rameaux brisés et de poussière soulevée fuyait sous la même impulsion. L'espace occupé naguère par tous ces arbres n'était plus qu'une arène vide, semée de racines et de débris ; vous eussiez dit le lit du Meschacébé mis à nu. Les cataractes du Niagara ne hurlent pas avec plus de violence ; l'impétuosité de leur chute n'est pas plus terrible.

« Quand la première violence de l'ouragan fut épuisée et comme assouvie, des millions de rameaux fracassés volaient encore dans l'air, et la marche de la colonne dense qui signalait le passage de la tempête dura encore quelques heures, comme déterminée par une force d'attraction.

« Le ciel s'était couvert d'un voile verdâtre et lugubre ; une odeur de soufre très-désagréable imprégnait l'atmosphère. J'attendis en silence et dans la stupeur que la nature bouleversée eût repris, sinon sa forme première, du moins son aspect accoutumé. Mes affaires m'appelaient à Margantown. J'osai traverser le lit du torrent aérien, conduisant par la bride mon cheval, qu'effrayaient tous ces cadavres d'arbres dépouillés et renversés. Les ruines de la forêt détruite étaient entassées sur le sol, où elles formaient un si épais rempart, que souvent obligé de me frayer un sentier dans ce labyrinthe, et tantôt de me glisser sous les branches enlacées, tantôt de le franchir d'un élan, j'éprouvai pendant le temps que je consacrai à ce travail une mortelle fatigue.

« Cette bouffée de vent, dont la colonne occupait environ un quart de mille, emporta des maisons, souleva des toitures, força des troupeaux entiers d'émigrer violemment à travers les airs. On trouva une pauvre vache morte sur la cime d'un sapin où l'avait portée l'aile de l'ouragan. La vallée est encore aujourd'hui un lieu désolé, couvert de mousses et de ronces, inaccessible aux hommes ; les bêtes de proie l'ont choisie pour leur asile. »

MON PÈRE.

Les vers que nous rapportons ici sont de M. Ernest Legouvé, fils de Legouvé, poète célèbre sous la République et une partie de l'Empire. On lit toujours avec le même plaisir son poème intitulé : Le Mérite des Femmes. Il a donné plusieurs tragédies ; la Mort d'Abel est la plus remarquable. Écoutons son fils, qui s'annonce comme devoir être son digne successeur. Il se plaint avec une douleur toute poétique de n'avoir point connu son père ; il dit :

Je n'avais pas cinq ans lorsque je le perdis !
On m'habilla de noir... La mère de ma mère
Me couvrit, en pleurant, de ces sombres habits ;
Et, sans l'interroger, moi, je la laissai faire,
Tout heureux d'étaler de nouveaux vêtements ;
Et mon corps seul porta le deuil sacré d'un père...
Je n'avais pas cinq ans.

Mais parfois, au milieu des plaisirs de mon âge,
Je demandais : Où donc est mon père ? en quel lieu ?
Et l'on me répondait : Votre père ?... il voyage ;
Ou bien encor : Ton père est avec le bon Dieu.
Et satisfait alors, sans vouloir davantage,
Je retournais au jeu.

Cependant une nuit, dans un rêve prospère,
Un homme jeune, avec un sourire d'ami,
Se pencha tendrement sur mon front endormi,
M'embrassa, prit ma main, et dit : Je suis ton père !
Nous causâmes long-temps, et lorsque le matin
M'éveilla de ce songe et si triste et si tendre,
J'étais trempé de pleurs... je venais de comprendre
L'affreux nom d'orphelin.

Orphelin !... Qu'un seul mot peut cacher de tristesse !
Ah ! lorsque j'aperçois, en parcourant Paris,
Deux hommes, dont l'un jeune et l'autre en cheveux gris.
L'un sur l'autre appuyés, souriant d'allégresse,
Et se parlant tous deux de cet air de tendresse
Qui dit à tous les yeux : C'est un père et son fils...
Des pleurs viennent troubler ma paupière obscurcie ;
Je les suis, les regarde... et je connais l'envie !

O fleur de l'âme ! amour, tu brillas dans mon sein,
Tu parfumas le ciel de mes belles années,
Et je sais ce que c'est que vivre des journées
Avec un serrement de main !
Je connais l'amitié, je connais tous les charmes
De répandre son cœur dans un doux entretien,
Et nul entre ses bras, avec plus douces larmes,
Ne presse un ami qui revient.

J'eus, quand j'étais enfant, ma bonne vieille aïeule,
Dont le cœur pour m'aimer n'avait que dix-huit ans,
Et qui ne souriait qu'à ma tendresse seule,
Quand je baisais ses cheveux blancs.
J'ai des parens bien chers, une sœur bien-aimée ;
Mon enfance a trouvé des amis protecteurs,
Qui m'ont toujours ôté l'épine envenimée
Pour ne me laisser que les fleurs.

Mais ni l'attachement, ni la reconnaissance,
Ni l'amour pur et vrai, ce grand consolateur,
Ni l'amitié, n'ont pu combler ce vide immense...
Il reste une place en mon cœur !
Et jamais sur mon âme heureuse ou malheureuse
Le bonheur ne fleurit ou le deuil n'éclata,
Sans qu'une sourde voix, plaintive et douloureuse,
Me dît : Ton père n'est pas là !

Mon Dieu ! je l'aurais tant aimé, mon pauvre père !
Je sens si bien aux pleurs qui coulent de mes yeux,
Que c'était mon destin, et que sur cette terre
Son fils l'eût rendu bien heureux !
Je sens si bien, hélas ! que mon âme tronquée
Est veuve de son âme, empreinte en ses écrits ;
Qu'il eût été mon dieu ; que ma vie est manquée ;
Que j'étais né pour être fils !

Et pas un souvenir de lui qui me console !
Je me souviens pourtant de plus loin que cinq ans,
Et pour plus d'un objet, ridicule ou frivole,
J'ai mille souvenirs présents :
Je me rappelle bien mon jouet éphémère,
Le berceau de ma sœur, le berceau de satin,
Et le grand rideau jaune, et le lit de ma mère,
Où je montais chaque matin.

Je me rappelle bien qu'après notre prière
Ma mère me disait : Vas embrasser ton père ;
Que j'y courais tout faible encor ;
Qu'alors il me pressait vingt fois sur sa poitrine,
Puis m'ouvrait, en riant de ma voix enfantine,
Un livre qui me semblait d'or.

Je me rappelle aussi sa voix grave et sonore... [plore.
Mais son front, mais ses yeux, mais ses traits que j'im-
Mais lui !... lui, mon rêve éternel ;
Rien !... toujours rien ! le ciel m'a ravi son image ;
Ah ! n'était-ce donc pas aussi mon héritage
Que le souvenir paternel ?

C'est peu d'un tel regret... ceux que je vois, que j'aime.
Parlent toujours de lui ; l'indifférent lui-même
S'attendrit en le dépeignant.
Dans leurs yeux trop heureux son souvenir abonde ;

Tout le monde l'a vu, le connaît... tout le monde.
Hélas ! excepté son enfant.

Aussi de quelle ardeur, avec quel feu de fièvres
Mon âme et mes regards se suspendent aux lèvres
Qui parlent de sa vie... ou même de sa mort !
Comme j'appelle, accueille, embrasse avec transport
Un mot qui me le peint, un trait qui le révèle,
Et comme avec délice, en mon âme fidèle,
J'enfouis mon trésor !

C'est surtout dans les cœurs, sur les bouches de femme
Que j'aime à retrouver son nom !
Leur âme comprend mieux mes regrets et son âme ;
Leur deuil est son plus beau renom.
Et lorsque j'aperçois, en racontant sa vie,
Une d'elles trembler et pâlir de douleur,
Je me trouble et je sens une secrète envie
De lui tendre une main, en lui disant : Ma sœur !

C'est ainsi que toujours je vais avec courage
Quêtant un souvenir ou brûlant, ou glacé,
Pour me nourrir le cœur, me refaire un passé
Et recomposer son image ;
Et puis, lorsque mon âme est pleine jusqu'au bord,
Que je la sens gonflée et riche de ces quêtes
Qui me semblent, à moi, comme autant de conquêtes
Que je fais sur la mort,
Je vole au monument qui me garde ses restes !...
L'œil morne, le front nu, j'arrive aux lieux funestes,
J'ouvre la grille noire, et sur le banc grossier,
A droite de la tombe, en face du rosier,
Triste, je m'assieds en silence,
Et là, je rêve, écris, pleure, médite et pense.

On m'a dit quelquefois que je lui ressemblais ;...
Eh bien, je me vieillis, je ride mon visage,

Et du temps, sur mon front, j'accélère l'outrage,
Pour lui ressembler mieux et me rendre ses traits.
Et puis pour réveiller sous ce froid mausolée
Et réjouir son ombre un instant consolée,
L'esprit plein de ses vers touchans,
Je me prends à redire, à côté de sa cendre,
Les douloureux accords où son cœur triste et tendre
Se répandit en plus doux chants.

Et telle qu'au matin, l'abeille avec délice,
Cherche rosée et miel de calice en calice,
Mon cœur volant de vers en vers,
Y marche, y pompe, y boit son âme déposée,
Et se refait un père avec cette rosée
De mille souvenirs divers.
Mais bientôt le soir vient et m'arrache à mon rêve !
Mon fantôme si doux s'envole... je me lève,
Je pars comme on part pour l'exil ;
Puis, quand j'ai fait dix pas, un moment je m'arrête,
Regarde encor sa tombe, et lui dis de la tête :
Adieu, père !... Hélas m'entend-il ?

DÉTAILS SUR LA CAPTIVITÉ

DE MM. BONPLAND ET ESCOFFIER AU PARAGUAY.

Le lecteur a vu précédemment de quelle manière le docteur Francia se conduisait à l'égard des étrangers. On cite principalement parmi les nombreuses victimes de son despotisme notre célèbre Bonpland, paisible ami de la science, de qui les travaux n'étaient guère de nature à inquiéter la police même la plus ombrageuse, voici comment les faits se trouvent racontés dans l'ouvrage déjà cité.

« Bonpland, ce courageux compagnon de Humboldt, était demeuré dans les missions détruites d'Entre-Rios, à plusieurs lieues de la rive gauche de Parana, et par conséquent hors du territoire du dictatorial ; il y avait formé un établissement pour la préparation du maté (thé du Paraguay), avec une troupe d'Indiens Guaranis. Il paraît qu'ayant cherché à établir des relations avec le dictateur, il lui avait fait passer plusieurs lettres au nom du chef de ces Indiens. Cette conduite de la part d'un Français aussi distingué que M. Bonpland inspira de violens soupçons au docteur Francia : il se demanda si ce ne serait pas là un émissaire qui, sous le prétexte de travailler dans l'intérêt de la science, venait explorer le Paraguay, y établir des relations hostiles, et préparer les voies à une invasion. Il n'en fallut pas davantage : le soupçon chez un tyran équivaut à un arrêt.

« Au commencement de décembre 1821, quatre cents soldats du dictateur traversent le Parana, tombent à l'improviste sur le nouvel établissement d'Entre-Rios, massacrent une partie des Indiens, emmènent les autres prisonniers, pillent les effets de M. Bonpland, le blessent lui-même à la tête d'un coup de sabre, quoiqu'il n'opposât aucune résistance, et le conduisent les fers aux pieds jusqu'au chef-lieu des Missions, sur la rive gauche du fleuve. Quand il fut au pouvoir du dictateur, celui-ci lui fit rendre ceux de ses effets qui n'avaient pas été volés par ses émissaires, donna ordre de lui ôter ses fers, et lui assigna pour résidence le village de Santa-Maria-da-Fé, à 25 lieues d'Ytapan. C'est là que notre savant compatriote a passé douze années d'exil, privé de sa liberté, ne pouvant même correspondre avec sa famille ni avec ses amis, exerçant, pour vivre, la médecine et la chimie.

Respecté et chéri d'ailleurs de tous ceux qui l'approchaient, cet homme intéressant n'a trouvé quelque adoucissement à ses maux qu'en s'occupant des intérêts de l'humanité. En vain d'illustres protecteurs cherchèrent à obtenir son élargissement : les résidents anglais de Buénos-Ayres et de Rio de Janeiro, le comte de Gabriac, ambassadeur de France au Brésil, le ministre des affaires étrangères de France, l'empereur dom Pedro lui-même, échouèrent dans leurs tentatives à cet égard. Bien plus, leur patronage ne servit qu'à resserrer les liens du prisonnier, en le faisant paraître un personnage de grande importance. Le rôle de la France, il faut en convenir, était, en cette circonstance, des plus embarrassants. Il n'entraînait pas alors dans sa politique de reconnaître l'indépendance des États américains ; l'intérêt d'un citoyen français dont, au surplus, les jours n'étaient pas menacés, ne paraissait pas suffisant pour changer cette détermination du cabinet des Tuileries ; on ne pouvait donc s'adresser officiellement au dictateur, dont on ne reconnaissait pas le gouvernement, et on pouvait encore moins le menacer, ce qui eût été une ridicule forfanterie, attendu la situation méditerranée du Paraguay. Cependant le baron de Damas, ministre des affaires étrangères, accorda à madame Bonpland, sur la demande qui lui en fut faite par cette dame, une lettre particulière de recommandation pour être remise au docteur Francia. Cette démarche n'eut aucun résultat, et ce n'est qu'en 1833 que M. Bonpland a été rendu à ses amis et à la science, qui le reclamaient depuis si long-temps.

« Quelques autres prisonniers sont parvenus à s'échapper, mais ces exemples sont bien rares, tant les périls de l'entreprise sont multipliés et redoutables. Du côté de l'est et du sud toute tentative d'évasion est impossible ; les eaux rapides et bourbeuses du Parana, les marécages, les haies impénétrables, les nombreux postes militaires, tout contribue à éloigner la probabilité d'une réussite. Vers le nord, la difficulté serait encore plus grande par la nécessité où se trouverait le fugitif de traverser seul, sans guides, sans moyens de subsistance, un désert de près de deux cents lieues avant que d'arriver à une habitation humaine. Il ne reste donc que la partie de l'ouest, c'est-à-dire celle qui est baignée par le Rio-Paraguay. C'est par là seulement que quelques transfuges ont pu trouver une issue.

« Vers le milieu de 1833, un étranger, (M. Escoffier) fatigué de sa longue captivité, forma le projet de s'évader. Quatre nègres libres et une négresse voulurent potager sa destinée. Les six fugitifs se dirigèrent vers le fleuve Paraguay, qu'il passèrent à la nuit close. Ils avaient avec eux des vivres, une

hache et des couteaux, mais aucune arme de chasse. Après avoir échappé à plus d'un naufrage, ils abordèrent dans le grand Chaco, ayant devant eux un désert de quatre-vingt-dix lieues qu'il fallait traverser en côtoyant la rive droite du fleuve à une certaine distance, pour n'être pas aperçu par les gardes. Ceux-ci cependant, n'étaient pas les seuls ennemis à redouter dans cette immense plaine : les Indiens Imbayas, les jaguars et les serpens en disputent la possession à quiconque y pose un pied téméraire ; de vastes et impénétrables forêts s'y rencontrent fréquemment ; le fleuve y couvre la terre de ses inondations ; et enfin la foudre ou les sauvages allumant souvent de grands incendies dans les hautes graminées des prairies. Après trois jours de marche, de périls et de fatigues, ils furent poursuivis par un embrasement auquel ils ne purent échapper qu'en employant l'ingénieux moyen si bien décrit par Fenimore Cooper dans l'une de ses plus ingénieuses productions (la Prairie) : ils mirent eux-mêmes le feu aux herbes sèches afin d'avoir le champ libre sous le vent. Pendant plusieurs semaines ils errèrent dans ces immenses solitudes, soutenus par l'espérance d'en sortir bientôt. Un des nègres tomba malade et mourut au bout de quelques jours, pendant lesquels la caravane fugitive s'était arrêtée par égard pour lui. Peu après ils aperçurent des Indiens, et eurent à peine le temps de se cacher, et de se dérober ensuite par une prompte fuite. Cet accident fut cause qu'ils s'égarèrent dans un bois, véritable labyrinthe, où ils furent retenus pendant quinze jours sans pouvoir trouver une issue ; enfin ils en sortirent ; mais un second nègre succomba à l'excès des fatigues, et un troisième, mordu par un serpent, fut enseveli dans le désert à côté de son camarade. Les trois survivans de cette troupe infortunée parvinrent enfin au Rio-Vermejo qu'ils passèrent sur un radeau. Il ne leur restait plus que vingt lieues à faire pour arriver à la hauteur de Corrientes, où, à l'aide de quelques feux, signal bien connu des habitans, ils auraient reçu immédiatement les secours dont ils avaient un besoin si urgent ; mais les malheureux n'avaient pas mangé depuis plusieurs jours ; ils étaient exténués et réduits au désespoir. Dans cet état, ils eurent encore la force de se transporter sur la rive gauche du Parana, où leur intention était de se procurer quelques vivres, pour repasser ensuite le fleuve et continuer leur route ; mais à peine débarqués, un sergent de milice les aperçut et les arrêta. Ramenés à l'Assomption, ces malheureux furent jetés dans une prison, les fers aux pieds. A quelque temps de là le prisonnier européen fut envoyé à

Ilcembuen, où il eut la permission d'établir une tannerie, mais avec l'obligation de porter constamment une chaîne comme un galérien. »

LA COURSE AU CLOCHER

DE MAUBEUGE.

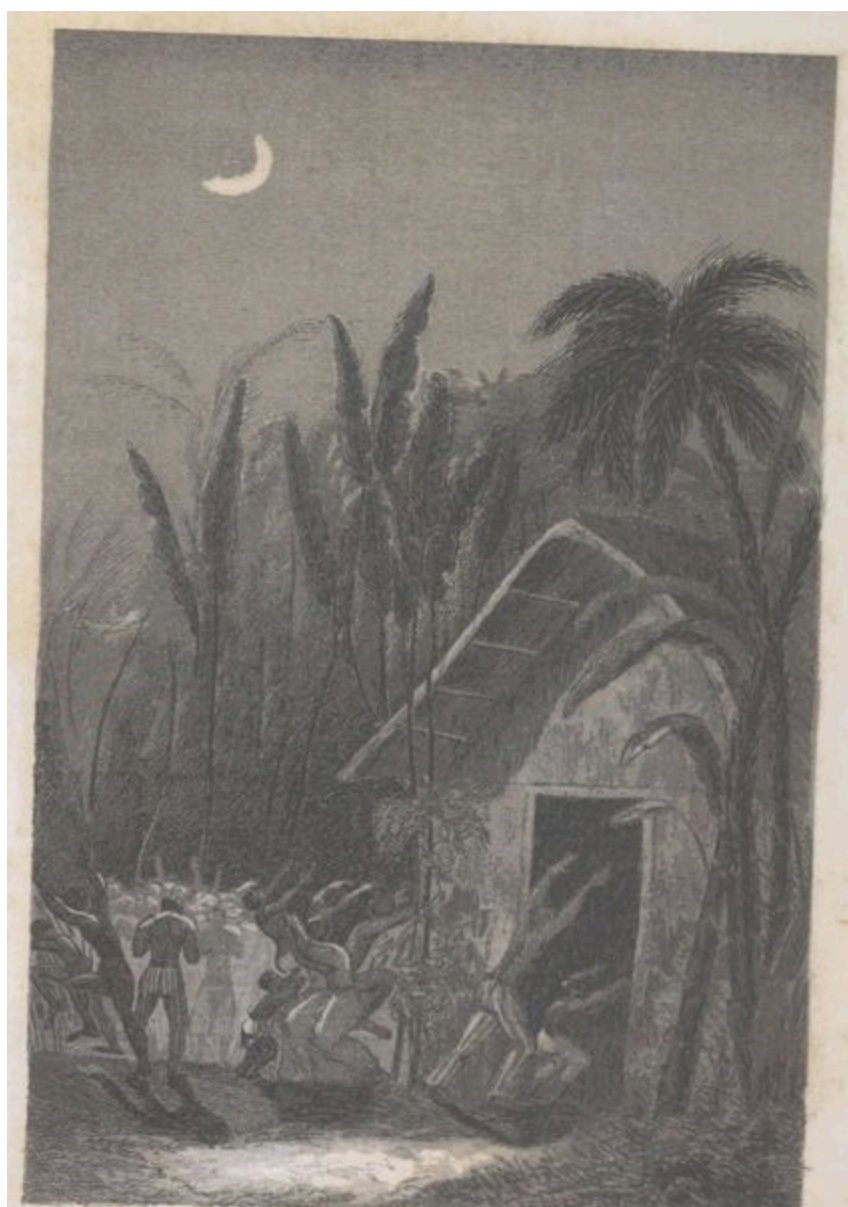
Les Anglais aiment beaucoup les chevaux et prennent grand plaisir à leurs courses. Ils ont imaginé ce qu'ils appellent la course au clocher. Il s'agit de partir d'un point de la campagne et de se rendre directement et au galop à un clocher, qui est le but ; il faut tout surmonter, franchir les haies, les fossés, les rochers, les marais : à quelque prix que ce soit, il faut suivre la ligne droite. Si de pareils jeux n'exigeaient pas le courage, qui excite toujours l'admiration, je dirais que ce sont les plus grandes folies du monde ; on y laisse quelquefois la vie, et on court autant de dangers que si l'on fuyait à travers mille obstacles devant une troupe d'ennemis. Ces jeux terribles ont passé d'Angleterre en France.

Une course au clocher fut résolue à Maubeuge au mois de novembre dernier, entre les officiers composant l'état-major du maréchal Gérard, et plusieurs officiers de cavalerie de l'armée du Nord. Le but désigné était distant de deux lieues, à vol d'oiseau, du point de départ, et les concurrens, n'ayant aucune connaissance du terrain à traverser, devaient monter leurs chevaux soit en selle anglaise, soit à poil : un seul accepta cette dernière et dangereuse condition.

Au signal donné, les coureurs s'élancèrent ; ils eurent d'abord à vaincre les difficultés d'une pente extrêmement rapide, coupée de fossés profonds, glissans et remplis d'eau stagnante, puis des haies vives ou mortes, mais très hautes, et derrière ou devant lesquelles se trouvaient encore des fossés où la chute violente des cavaliers et de leurs montures semblait devoir être certaine. Chaque portion du sol était aussi défendue par des retranchemens de cette sorte ; en outre, quantité d'arbustes s'opposaient au passage et le hérissaient d'entraves. Des terres, sur plusieurs points mouvantes, pâteuses, retenaient les pieds des chevaux dans les momens où leur ardeur excitée s'apprêtait à surmonter un autre obstacle. Deux cavaliers s'embourbèrent et ne se tirèrent d'embarras que par des efforts inouïs ; à tout instant de nouveaux périls venaient s'offrir, et l'on concevra leur gravité en réfléchissant que des chevaux lancés de toute leur vitesse ne sauraient avoir

pour franchir, soit en hauteur, soit en largeur, la facilité que leur donne un galop plus sage. Le cheval d'un officier des hussards d'Orléans s'abattit en voulant d'un seul temps franchir deux fossés bordant un chemin étroit ; son cavalier fut jeté contre terre d'une telle raideur, qu'on le crut tué ; l'alarme ne dura qu'un moment ; plein d'une audace nouvelle, il se releva, reprit selle, et ne revint que plus ardent à la lutte ; mais cet accident lui avait fait perdre l'avantage qu'il disputait au meilleur coureur, qui arriva bientôt au but. Quelques autres cavaliers avaient aussi été jetés par terre ou embourbés.

Eclipse de Lune vue par des Sauvages africains.



Je le répète, ces jeux dangereux ne méritent quelque attention qu'en faveur du courage qu'il faut y déployer, et quand ceux qui s'y livrent sont de braves militaires qui ont besoin de se familiariser avec les périls et de s'habituer aux exercices violents. On ne doit que de la pitié au simple particulier qui tue son cheval et risque de se casser le cou par pure fanfaronnade.

LE SARDOC,

OU SERPENT SACRÉ DE L'ABYSSINIE.

Malgré les voyages de Bruce et de Salt, l'Abyssinie ne nous est pas encore très-bien connue. Nathanael Pearce, marin anglais, qui demeura long-temps dans ce pays, qui en embrassa la religion, et s'y maria, a publié d'assez grands détails sur les mœurs des Abyssins ; nous emprunterons à sa relation un trait assez curieux, et qui montre jusqu'à quel point la superstition dégrade l'homme. Pearce accompagnait à Chélicut le ras ou roi, qui devait y remplir les obligations d'un long jeûne institué en l'honneur de la sainte Vierge. De là le souverain se rendit à Muculla pour fêter la nouvelle année. Il y demeura jusqu'au 11 janvier, pour y recevoir les hommages des chefs de ce district, qui l'accompagnèrent à l'église. « Ce onzième jour, dit Pearce, est encore en grande vénération à cause d'un moine nommé Abba Annernier, qui combattit il y a trois cents ans le Galla, et fut tué à l'endroit où l'on rend maintenant hommage à sa mémoire. Les prêtres prétendent qu'il y fut changé en serpent, et qu'il s'y montre encore de temps à autre.

« Ce lieu consacré est situé à un mille de Muculla dans la plaine de Gambela. On n'y a point élevé de chapelle ; mais on y voit une source d'eau appelée Motrollah (eau sainte), où l'on se rend en foule pour la guérison de toute espèce de maladies ; j'ai souvent vu les habitans d'Adowa et de Gondar qui venaient chercher un peu de terre auprès de la merveilleuse source pour s'en servir comme d'amulette. De grandes pierres plates, rangées en piles les unes à côté des autres, forment une muraille autour de la fontaine, qui est ombragée par deux beaux arbres, les seuls que l'on voie à plusieurs milles à la ronde. Comme ma curiosité était vivement excitée par toutes les légendes superstitieuses qui s'attachent à ce lieu, je me levai un jour avant le soleil, sous le prétexte d'aller me baigner. Je défendis à mes domestiques de me suivre, afin de ne pas risquer de blesser leur superstition, et je m'acheminai vers la source merveilleuse ; j'y arrivai au moment où le soleil se montrait. Je soulevai quelques-unes des pierres qui l'entouraient, et je découvris au-dessous cinq à six serpens gros et

courts qui se glissèrent sous les autres pierres. Satisfait de ce que j'avais vu, je remis les pierres dans la même position où les prêtres les avaient placées, afin que ces reptiles pussent venir boire à la source, et je fus rejoindre mes domestiques.

« Quoique j'eusse d'abord l'intention de me taire sur le secret que j'avais surpris, de fortes raisons m'obligèrent à rompre le silence, comme on va le voir tout à l'heure.

« Le 11 janvier, le ras se rendit à la source sacrée, où l'on avait construit un dass, un abri avec des branches d'arbre. Nous ne trouvâmes point les prêtres occupés à chanter, comme c'était leur usage ; mais un peu après nous les vîmes arriver traînant de force un pauvre homme d'une autre contrée, qu'ils semblaient vouloir mettre en pièces. On le conduisit devant le ras ; il était accusé d'avoir tué le Sardoc, c'est-à-dire le saint du lieu. Il paraît que le pauvre homme, se rendant d'Ambara à Axum, avait vu un des serpens tandis qu'il se baignait dans l'eau sacrée, et qu'il n'avait eu rien de plus pressé que de lui écrasser la tête d'un coup de pierre ; après quoi il avait appelé les gens qui travaillaient auprès de là, pour leur montrer ce bel exploit, lorsqu'à son grand étonnement on l'avait saisi et lié. Ses accusateurs insistaient pour qu'il fût mis à mort sur-le-champ ; mais le bon ras, qui n'aimait pas les exécutions, leur représenta que peut-être ce malheureux était privé de sa raison. Nous allons, ajouta-t-il, le faire enchaîner, et nous découvrirons bientôt s'il a perdu l'esprit. Cette décision mit les prêtres de fort mauvaise humeur ; ils déclarèrent qu'ils voulaient que son sang fût répandu goutte à goutte sur le lieu même où le sacrilège avait été commis. Je ne pus garder le silence plus long-temps, et m'avançant au milieu du groupe : — Écoutez-moi, m'écriai-je. Un silence profond régna dans l'assemblée pendant mon récit. Je dis comment j'étais venu me laver à la fontaine, pour me guérir d'une douleur à la cuisse, comment j'avais vu cinq à six serpens, ajoutant, dans l'intention d'affaiblir le prétendu crime du prisonnier, que j'en avais remarqué un beaucoup plus grand que celui qui avait été tué, et que je pensais que ce dernier était venu d'un endroit éloigné pour boire à la source. Lorsque j'eus terminé mon récit, le ras ordonna que l'on ôtât les pierres formant l'enceinte de la fontaine. Dès la première que l'on déplaça, on vit un de ces reptiles se glisser entre les intervalles des autres, tout près de l'endroit où l'on offrait de l'eau au serpent sacré. A cette vue des cris de joie se firent entendre de tous côtés, et le prisonnier en fut

quitte pour un sévère réprimande et quelques coups de fouet que lui administra l'un des soldats du ras.

« Des traditions disent qu'autrefois un serpent de très grande taille régna sur ce pays. Les prêtres prétendent que les péchés des hommes sont cause qu'il les a abandonnés, mais qu'il s'est retiré dans une montagne près d'Axum, où il vit encore. »

LES GITANOS,

OU BOHÉMIENS, OU ÉGYPTIENS.

Les Bohémiens ont été autrefois fort célèbres. C'étaient des espèces de hordes nomades répandues parmi les peuples de l'Europe, changeant de place suivant le besoin ou le caprice, disant la bonne aventure, mendiant ou volant sans autre inquiétude que d'échapper à la justice. Ces races errantes, qui paraissaient originaires de l'Asie, avaient une langue que seules elles entendaient, et une religion que l'on ignorait hors de leur cercle, et à laquelle, d'ailleurs, elles tenaient fort peu. Par la figure les Bohémiens n'avaient aucun rapport avec les peuples de l'Europe ; ils étaient d'une couleur brune très-foncée, maigres, très-lestes, et avaient l'œil fripon et la physionomie très-expressive en ruse et en malice. La civilisation a fait disparaître ces singuliers et incommodes mendiants ; quelques débris seuls ont échappé dans le Midi : l'ignorance et les superstitions de l'Espagne sont comme un fumier qui peut encore nourrir cette vermine. Nous trouvons dans le Journal de Maine-et-Loire quelques pages fort agréables sur ce sujet ; nous les transcrivons. Puisque les Bohémiens ou Gitanos, qu'en Italie on nomme Zingari, ont existé et même existent encore il faut les connaître ; c'est aussi de l'histoire.

« Il n'est pas de ville en France moins française que Perpignan, dit l'écrivain à qui nous empruntons cet article ; mœurs, langage, costume, figure, tout y est espagnol. Calais est moins anglais, Strasbourg moins allemand ; peut-être en arrivant on est tenté de demander l'alcade, et l'on ne serait pas étonné de se voir saisi par quelque familier de l'inquisition. La raison de ce phénomène est très-simple : Perpignan n'est réuni à la France que depuis 1642, et deux cents ans ne suffisent pas pour changer la nationalité d'un pays. Ces rues sales, étroites et tortueuses ; ces vieilles maisons à balcons, peintes sur la façade, et dont les rares fenêtres sont armées de grilles ; ces églises tapissées de madones, de reliques et d'ex-voto, où de jeunes femmes en mantilles noires prient agenouillées sur le pavé ; ces pèlerins maigres, pâles et crasseux, qui, la chape sur l'épaule et le bourdon en main, vous demandent la charité au nom de Notre-Dame de

Lérída ; ces hommes du peuple aux formes athlétiques, au teint basané, à l'œil ardent, aux manières rudes et maussades, qui dorment à l'ombre, la tête coiffée d'un long bonnet rouge, les reins serrés par une large ceinture rouge, et le pied chaussé de l'espardigre, espèce de soulier de corde, vieux reste du cothurne romain ; ces paysannes en jupon court qui amènent leurs denrées au marché, montées sur de petits mulets ornés de grelots ; ce patois catalan qui bourdonne à vos oreilles, ces bosquets d'orangers et de grenadiers, ce ciel si bleu et constamment pur : tout vous annonce le doux pays d'Espagne, à la fois si beau, si affreux, si admirable, si dégoûtant ; terre à jamais classique de la poésie, du despotisme, de la dévotion, de l'amour et de la misère.

« Je faisais ces réflexions le 15 mai 1831, assis sur le parapet du pont du Tet, petite rivière qui défend Perpignan du côté de la France. Il était midi, c'est l'heure où, suivant le vieux proverbe espagnol, on ne voit hors des maisons que des Français ou des chiens. Pour moi, soit dit en passant, je maintiens que les Français et les chiens ont raison : car c'est au milieu du jour, pendant l'été, que les pays méridionaux brillent dans toute la plénitude de leur magnificence... Il était donc midi. Le thermomètre marquait 26 degrés ; il faisait une de ces chaleurs pures, sèches et fermes, inconnues dans nos climats septentrionaux, où la chaleur ne s'élève jamais aussi haut sans apporter une pesanteur étouffante et malade qui énerve à la fois l'esprit et le corps. Tout se taisait autour de moi : la ville et la campagne semblaient plongées dans les douceurs de la sieste. Je contemplais, au milieu du silence et de la solitude, le beau spectacle que j'avais sous les yeux : à gauche s'étendait le riche vignoble où se récoltent les vins de Rancio et de Rivesaltes, bien connus de nos gourmets ; à ma droite se dressait le Canigou, ce géant des Pyrénées, premier anneau de la grande chaîne du côté de l'orient, et dont le pic, haut de 8500 pieds et isolé de toutes parts, se découpait admirablement sur l'azur du ciel. Les innombrables flaques de neige dont il était tacheté sautillaient au soleil comme des paillettes d'argent... J'admirais depuis une demi-heure ce majestueux colosse, quand un bruit singulier, qui se fit à mes côtés, détourna mon attention. Un enfant de sept ou huit ans dansait autour de moi, avec des gestes et des poses bizarres. Il accompagnait ses gambades d'une musique plus bizarre encore, et qui consistait à faire claquer ses mâchoires l'une contre l'autre, en se frappant le menton avec le poing. Il était entièrement nu, à l'exception d'une chemise bleue qui lui descendait

jusqu'aux genoux. Ses traits étaient réguliers, sa peau d'un brun foncé, ses cheveux légèrement crépus, ses dents d'une blancheur éclatante ; ses yeux larges, noirs et perçans indiquaient qu'il appartenait à une race étrangère. Je lui jetai une pièce de monnaie. — Qui es-tu pauvre enfant ? — Un Gitano. — Où sont tes parens ? — Là-dessous ; et il montra le pont. Je fis un geste de surprise. — Là-dessous, reprit-il avec mauvaise humeur. — Veux-tu me conduire vers eux ? Il se mit à courir devant moi.

« Sur le bord de la rivière, dans une prairie basse et ombragée par des saules, campaient une trentaine d'individus environ. Ils étaient divisés par groupes de cinq à six personnes ; chaque groupe représentait une famille et était établi à part ; ici, au pied d'un saule, là, à l'ombre d'un buisson, plus loin, derrière un pan de mur ruiné ; deux ou trois s'étoient logés sous une arche du pont abandonnée par le courant. L'aspect de ce petit clan était animé et pittoresque : hommes, femmes, enfans, vieillards, animaux, tout y était pêle-mêle ; les uns faisaient la cuisine, les autres soignaient les bêtes de somme, ceux-ci dormaient étendus sur l'herbe, ceux-là se battaient ou se caressaient, les mères allaitaient leurs enfans. Je m'approchai d'un des ménages, et, introduit par mon jeune guide, fils de la maison, je m'assis sans façon au milieu de la famille. Le père, Gitano âgé de trente ans, portait un large pantalon blanc, un gilet rouge, une ceinture rouge, les bras nus, une queue tressée, un mouchoir blanc noué autour de la tête, et par-dessus le bonnet rouge catalan. Sa taille était moyenne, son teint fortement basané, ses membres secs et nerveux. Sa femme avait un jupon rouge, un corset rouge, une chemise à longues manches, des amulettes au cou, et la tête nue ; ses longs cheveux noirs, dont une partie était tressée et garnie de médailles de cuivre, flottaient sur ses épaules. Elle berçait contre son sein deux petits enfans tout nus. Près d'elle une pauvre fiévreuse grelottait sur l'herbe, enveloppée d'une méchante couverture ; c'était sa mère. Elle me demanda si je ne connaissais pas quelque remède pour la guérir ; je lui donnai de l'argent, faute de mieux.

« Les Gitanos ou Bohémiens sont très-rares aujourd'hui dans cette France qu'ils infestaient au quinzième siècle. On ne les retrouve guère qu'à Perpignan, Montpellier et quelques autres villes du littoral de la Méditerranée. Quelle est leur origine ? Les savans ont beaucoup disputé là-dessus, et, comme d'ordinaire, ils ont puissamment embrouillé la question. Walter Scott pense qu'ils descendent de ces tribus d'Israel emmenées en captivité au-delà du grand fleuve de l'Euphrate. Les érudits de Perpignan

soutiennent que les Bohémiens sont les restes de ces Maures si illustres et si puissans, possesseurs de tant de pays, chassés de France par Charles Martel, et d'Espagne par Ferdinand-le-Catholique. D'autres les font venir directement du plateau de l'Asie centrale, cette grande manufacture de barbares, à l'usage de nos savans, au moyen de laquelle ils fabriquent une origine aux peuples qui n'en ont pas : tout cela n'est pas très-clair.

« Quoi qu'il en soit, les Bohémiens sont restés tels qu'ils étaient il y a quatre cents ans. Si le Zingaro Hayraddin de Walter Scott revenait au monde, il retrouverait ses frères dans l'état où il les a laissés. Eux seuls sont restés stationnaires au milieu des progrès de la civilisation. et ont promené tranquillement au travers de nos révolutions leur vie insouciant, libre et vagabonde. Ils n'ont point de Dieu, point de patrie, point de maître. Ils ne connaissent pas l'usage des maisons ; il naissent, se marient et meurent en plein air. Ils parlent trois langues : le français, le catalan, puis leur langue à eux, leur langue bohémienne, étrange et mystérieuse, dont j'eus beaucoup de peine à leur arracher quelques mots. Ils vont alternativement de France en Espagne, et d'Espagne en France, flânant, mendiant, gueusant. Leur principal métier est la contrebande. Pour se mettre à l'abri de la police, ils disent qu'ils font le commerce des ânes. A cet effet ils ont toujours deux ou trois ânes avec eux. Ils ne disent plus la bonne aventure, comme jadis ; il paraît que le métier de sorcier est devenu très-mauvais en France ; il se soutient peut-être encore quelque peu en Espagne. Pendant leur séjour dans les villes, ils envoient leurs enfans courir les rues et les promenades pour attraper quelques sous en faisant des tours de force, et en exécutant avec leurs mâchoires la singulière musique que j'ai décrite plus haut. Quant aux pères et mères, far niente italien dans toute sa plénitude : ils passent leur temps à causer au soleil ou à dormir à l'ombre. Ils sont tous d'une saleté repoussante. Le Gitano près duquel j'étais assis tua un pou en causant avec moi ; il-mit dans celle action toute l'aisance et la bonhomie d'un chef de bureau qui prend sa prise de tabac. Ils ramassent sur les fumiers et dans les ruisseaux les légumes jetés et la viande gâtée, pour en faire leur nourriture.

« Les Gitanos ne se marient qu'entre eux ; ceci explique comment, au milieu d'une société où tout s'efface, ils ont conservé leur physionomie primitive et originale. Objets jadis de la terreur et de la haine populaires, ils n'excitent plus guère aujourd'hui que la curiosité et le dégoût. Encore quelques années, et ils disparaîtront eux-mêmes dans ce tourbillon du siècle qui nivelle et décolore toutes choses. On m'a assuré que quelques-uns

d'entre eux s'étaient déjà mariés en ville et faisaient d'excellens citoyens, payant exactement l'impôt, lisant le Constitutionnel, votant pour le ministère, et ne manquant jamais au service de la garde nationale. C'est affligeant pour la poésie, mais consolant pour l'humanité.

« Comme je me levais pour partir, mon Gitano me demanda si je voulais partager son repas de famille ; j'esquivai de mon mieux cette invitation patriarcale, et je pris congé de mes amis les Bohémiens en leur promettant une seconde visite que je n'ai point faite. »

COURSE DANS LES ALPES,

PAR M. VICTOR HUGO.

..... Nous quittons Servoz, où l'on prend quelque rafraîchissement et qui marque le milieu du trajet de Sallenches à Chamouny. Voici que le chemin fait comme vient de faire mon esprit ; nous passons d'une montagne écroulée à un château ruiné. Depuis un quart d'heure nous côtoyons de très-près l'Arve, qui coule presque de niveau avec la route. Tout-à-coup le muletier nous montre à droite, sur une espèce de haut promontoire que la montagne voisine pousse au milieu de la rivière, quelques pans de murailles démantelées, avec un débris de tour et d'étroites ogives, façonnées par la main des hommes, et de larges crevasses faites par le temps ; c'est le manoir de Saint-Michel, vieille forteresse des comtes de Genève, célèbre dans la contrée comme le Nant-Noir, par les démons qui l'habitent et les trésors qu'il recèle.

Le redoutable palais, l'ancienne citadelle d'Aymon et de Gérold, est là, solitaire et lugubre comme le corbeau qui croasse joyeusement sur sa ruine. Les remparts noirâtres, inégalement rompus par les ans, s'élèvent à peine au-dessus des touffes de houx, de genêts, de ronces, qui obstruent le fossé et l'avenue ; des rideaux de lierre usurpent la place des ponts-levis et des herses de fer. Au-dessus monte à perte de vue une forêt de mélèzes et de sapins ; au-dessous bouillonne l'Arve, tout embarrasse d'éclats de granit tombés d rocher qui porte le château de Saint-Michel. L'un de ces rocs, arrondis par la lutte des eaux, arrête plus long-temps et domine de plus haut que tous les autres le cours du torrent. De temps en temps l'Arve l'investit de vagues furieuses, les presse, les roule, les gonfle, les amoncelle, surmonte enfin le rocher, qui reste quelque temps inondé de tous ces flots dorés comme d'une chevelure blonde ; puis tout retombe, et pendant que l'Arve grondant recommence un nouve assaut, le front du roc reparait chauve et nu.

Un pont se présente ; nous reprenons la rive gauche de l'Arve, et tandis que nos chars-à-bancs nous suivent péniblement, nous commençons à gravir à pied les montées. C'est un chemin étroit et rapide, laborieusement tracé le long d'un escarpement effrayant, auquel rien ne peut se comparer, si

ce n'est la pente de la montagne qui borde l'Arve de l'autre côté. Ce passage, tantôt creusé dans le roc vif, tantôt suspendu en saillie sur un abîme, communique de la vallée de Servoz à la vallée de Chamouny, On y glisse à chaque instant sur de larges dalles de granit qui font étinceler le fer des mulets. A droite, on voit pendre sur sa tête la racine des grands mélèzes déchaussés par les pluies ; à gauche, on peut pousser du pied leur tête effilée comme l'aiguille d'un clocher. Une vieille femme, idiote et infirme, assise dans une sorte de niche roulante, est à l'entrée de cette route hasardeuse, et sollicite la pitié des passans. Il me semble voir une de ces fées mendiante des contes bleus, qui attendaient un aventurier au bord du chemin, et décidaient sur un refus ou son malheur, ou son bonheur sur une aumône.

A peine a-t-on quitté la mendicante, qu'on rencontre une croix dressée au bord du gouffre. Il faut passer vite devant cette croix ; elle signale un malheur et un danger.

Un peu plus loin on s'arrête : il y a là un écho extraordinaire. Autrefois, avant que le docteur Pocock eût de nouveau découvert les merveilles de cette vallée de Chamouny, concédée dans le onzième siècle à Dieu et à saint Michel archange, avant que l'homme eût laissé aucun sentier sur la croupe de cette montagne, si quelquefois le chasseur de chamois, entraîné par l'ardeur de sa poursuite jusque dans cette gorge formidable, arrivait au point même où nous sommes, il embouchait avec un tremblement d'horreur la corne à bouquin suspendue à sa ceinture, et faisait entendre trois fois l'appel magique : hi ! ha ! ho ! Trois fois une voix lui rapportait distinctement, des profondeurs de l'horizon, la triple adjuration hi ! ha ! ho ! Alors il s'enfuyait plein d'épouvante, et allait conter dans les vallées qu'un chamois fée l'avait attiré par-delà le château de Saint-Michel, et qu'il avait entendu la voix de l'esprit des montagnes maudites.

Aujourd'hui, dans ce même lieu, des voyageurs élégans, des femmes parées, descendent de leurs chars-à-bancs sur une route assez bien nivelée ; de petits garçons déguenillés accourent avec un long porte-voix. Ils en tirent des sons aigus qui ressemblent encore à l'ancienne adjuration du chasseur. Une voix des montagnes les répète encore distinctement sur un ton plus faible et plus lointain. Et puis, si vous demandez à ces enfans : Qu'est cela ? ils vous répondent : C'est l'écho ; et tendent la main. — Où est la poésie ?

Nous laissons derrière nous les jeunes mendiants, le porte-voix, le foyer de l'écho, et nous nous enfonçons dans la gorge de plus en plus étroite et

sauvage. Depuis quelques instans, un brouillard gris et terne nous cache le ciel. Nous Montons, il descend. Nous le voyons remplir successivement tous les intervalles des crêtes opposées ; ses bords, qui se dilatent et s'effilent en quelque sorte, ressemblent à la frange d'un réseau. De blanchâtres lambeaux des vapeurs de l'Arve s'élèvent lentement et le rejoignent ; il touche à la haute lisière des sapins, la baigne, gagne d'arbre en arbre, et tout-à-coup il se ferme sur nous, et nous voile les montagnes du fond comme une toile qui s'abaisse sur une décoration de théâtre.

Nous étions à l'endroit le plus horrible et le plus beau du chemin, au point le plus élevé de ces montées. On distinguait encore à travers la brume l'escarpement opposé, tout hérissé de sapins presque couchés sur le sol, tant la pente est perpendiculaire ! Les rangs de la forêt sont quelquefois éclaircis par de grands arbres morts qui pourriront où ils sont tombés, et qui n'ont pu être touchés que par la foudre du ciel ou par l'avalanche, cette foudre des montagnes. Devant nous, au fond du noir précipice, on voyait blanchir l'Arve à une profondeur si prodigieuse, que son mugissement terrible ne nous arrivait plus que comme un murmure. En ce moment le nuage se déchira au-dessus de nous, et cette crevasse nous découvrit. au lieu du ciel, un chalet, un pré vert et quelques chèvres imperceptibles qui paissaient plus haut que les nuées. Je n'ai jamais éprouvé rien d'aussi singulier. A nos pieds, on eût dit un fleuve de l'enfer ; sur nos têtes, une île du paradis. Il est inutile de peindre celte impression à ceux qui ne l'ont pas sentie ; elle tenait à la fois du rêve et du vertige...

La vallée de Chamouny (ou Chamonix) se présente dans sa longueur à l'œil du voyageur qui arrive de Sallanches. L'Arve tortueuse la traverse de part en part ; les trois paroisses qui s'en partagent le territoire, les Ouches, Chamouny, Argentière, montrent de loin à loin, dans l'étroite plaine, leurs clochers d'ardoises luisantes. A gauche, au-dessus d'un amphithéâtre bariolé de jardins, de chalets, de champs cultivés, le Bréven élève presque à pic sa forêt de sapins et ses pitons, autour desquels le vent roule et déroule les nuées comme le fil sur un fuseau. A droite, c'est le mont Blanc, dont le sommet fait vivement briller l'arête de ses contours sur le bleu foncé du ciel, au-dessus du haut glacier de Taconay et de l'Aiguille du Midi, qui se dresse avec ses mille pointes, ainsi qu'une hydre à plusieurs têtes. Plus bas, à l'extrémité d'un immense manteau bleuâtre que le mont Blanc laisse traîner jusque dans la verdure de Chamouny, se dessine le profil découpé du glacier des Bassons (buissons), dont la merveilleuse structure semble

d'abord offrir au regard je ne sais quoi d'incroyable et d'impossible. C'est quelque chose de plus riche, sans contredit, et peut-être même de plus singulier, que cet étrange monument celtique de Carnac, dont les trois mille pierres, bizarrement rangées dans la plaine, ne sont plus simplement des pierres et ne sont pas des édifices. Qu'on se figure d'énormes prismes de glace, blancs, verts, violets, azurés, selon le rayon du soleil qui les frappe, étroitement liés les uns aux autres, affectant une foule d'attitudes variées, ceux-là inclinés, ceux-ci debout, et détachant leurs cônes éblouissants sur un fond de sombres mélèzes. On dirait une ville d'obélisques, de cippes, de colonnes et de pyramides, une cité de temples et de sépulcres, un palais bâti par des fées pour des âmes et des esprits ; et je ne m'étonne pas que les primitifs habitants de ces contrées aient souvent cru voir des êtres surnaturels voltiger entre les flèches de ce glacier, à l'heure où le jour vient rendre son éclat à l'albâtre de leurs frontons, et ses couleurs à la nacre de leurs pilastres.

Au-delà du glacier des Bossons, vis-à-vis du prieuré de Chamoun y, s'arrondit la croupe boisée du Montanvert ; et plus haut, sur le même plan, apparaissent les deux pics des Pélerins et des Charmez, qui ont l'aspect de ces magnifiques cathédrales du moyen âge, toutes chargées de tours et de tourelles, de lanternes, d'aiguilles, de flèches, de clochers et de clochetons, et entre lesquels le glacier des Pélerins répand ses ondulations, pareilles à des boucles de cheveux blancs sur la tête grise du mont.

Le fond du tableau complète dignement ce magnifique ensemble. L'œil, qui ne peut se lasser de se promener sur tous les étages du vaste édifice de ces montagnes, rencontre partout des objets d'admiration. C'est d'abord une forêt de gigantesques mélèzes qui tapisse le bout opposé de la vallée ; au-dessus de cette forêt, l'extrémité de la Mer de Glace, dépassant le Montanvert comme un bras qui se recourbe, penche et précipite ses blocs marmorés, ses lames énormes, ses tours de cristal, ses dolmens d'acier, ses collines de diamans, dresse à pic ses murailles d'argent, et ouvre dans la plaine cette bouche effrayante, d'où l'Arveyron naît comme un fleuve pour mourir un peu plus loin comme un torrent.

Derrière la Mer de Glace, dominant tout ce qui l'environne, s'élève le Dru, pyramide de granit, d'un seul bloc, de quinze cents toises de hauteur. L'horizon, dans lequel on distingue à peine le col de Balme et les rochers de la Tête-Noire, est couronné par une dentelure de sommets couverts de neige, sur la blancheur desquels ressort, isolé et grisâtre, cet obélisque

prodigieux du Dru. Quand le ciel est pur, à sa forme effilée, à sa couleur sombre, on le prendrait pour le clocher solitaire de quelque église écroulée ; et l'on dirait que les avalanches qui se détachent de temps en temps de ses parois sont des colombes qui viennent s'abattre sur ses frises désertes. Un jour de pluie, lorsqu'on l'aperçoit confusément à travers le brouillard, on pense voir le cyclope de Virgile assis dans la montagne, et les blanches vagues de la Mer de Glace sont les troupes qu'il compte pendant qu'ils paissent à ses pieds.

Ajoutez, à l'ensemble de ce paysage de merveilles, l'éternelle présence du mont Blanc, l'une des trois plus hautes montagnes du globe, et ce caractère de grandeur que toute grande chose imprime à ce qui l'environne ; méditez sur ce sommet, qui est bien véritablement, pour me servir de la fabuleuse expression des poètes, une des extrémités de la terre ; songez à cette frappante accumulation dans un cercle si restreint de tant d'objets uniques à voir, et vous croirez, en pénétrant dans la vallée de Chamouny, entrer, si je puis me permettre une expression triviale qui rend un peu mon idée, dans le cabinet de curiosités de la nature, dans une sorte de laboratoire divin où la Providence tient en réserve un échantillon de tous les phénomènes de la création, ou plutôt dans un mystérieux sanctuaire où reposent les élémens du monde visible.

Le jour où nous arrivâmes, c'était le 15 août (1825), fête de l'Assomption ; Nous descendions rapidement le revers de la montagne, les yeux fixés comme magiquement sur le magnifique tableau de cette vallée, enfin ouverte à nos regards. Tout-à-coup un détour du chemin nous fit voir un autre spectacle. A nos pieds, dans la verte plaine, sur la pente de la colline qui élève l'église des Ouchesau-dessus de son village, se développaient en serpentant deux files de villageois les mains jointes, de jeunes filles-voilées , et des enfans, précédés de quelques prêtres et d'une croix. C'était une procession qui revenait du prieuré aux Ouches en répétant les litanies de sainte Marie, mère de Dieu. Le vent nous apportait de temps à autre un écho entrecoupé de leur chant. Je ne saurais dire quelle impression profonde vint sceller en quelque sorte les impressions qui m'accablaient, et les rendre ineffaçables.. J'aurai ce souvenir présent toute ma vie.

En ce moment-là tous les bruits des Alpes se déployaient dans la vallée ; l'Arve bouillonnait sur sa couche de rochers, les torrens grondaient, les cascades pluviales frémissaient en se brisant au fond des précipices,

l'ouragan tourmentait les nuages dans un angle du Bréven, l'avalanche tonnait du haut des solitudes du mont Blanc ; mais, pour mon âme, aucune de ces formidables voix des montagnes ne parlait aussi haut que la voix de ces pauvres pâtres implorant le nom d'une vierge.

Quelle puissance que celle qui fait sortir le même jour, à la même heure, le pape et l'éclatante légion des cardinaux des portes dorées de Saint-Pierre de Rome, le cortège royal du riche portail de Notre-Dame-de Paris, et de leur indigent presbytère, oublié dans sa vallée, l'humble procession des montagnards de Chamouny ! Quelle intelligence que celle qui peut au même instant donner la même pensée à tout un monde !

Les vallées des Alpes ont cela de remarquable, qu'elles sont en quelque sorte complètes. Chacune d'elle présente, souvent dans l'espace le plus borné, une espèce d'univers à part. Elles ont toutes leur aspect, leur forme, leur lumière, leurs bruits particuliers. On pourrait presque toujours résumer d'un mot l'effet général de leur physionomie : la vallée de Sallanches est un théâtre ; la vallée de Servoz est un tombeau ; la vallée de Chamouny est un temple.

NOTICE

SUR CHAMPOLLION JEUNE,

SAVANT FRANÇAIS.

L'Égypte est une des contrées les plus anciennement civilisées ; toute l'antiquité a vanté sa mystérieuse sagesse. Mais il ne reste plus, depuis bien des siècles, de cette civilisation et de cette sagesse, que des ruines qui ont bravé le temps et une multitude innombrable d'hiéroglyphes gravés sur ces ruines. Les ruines attestent la grandeur du peuple qui n'est plus, mais les hiéroglyphes ne nous apprennent rien des sciences et des doctrines de ce peuple ; ils ont jusqu'à ce jour été muets pour nous. Enfin était venu un homme qui, conduit par une heureuse analogie, avait commencé à déchiffrer ces lettres si long-temps inintelligibles, et nous faisait espérer de connaître ces secrets qui couvrent les pierres de la vieille Thèbes ; la mort vient de le frapper au milieu de ses intéressans travaux, et lorsqu'au retour d'un voyage d'Égypte, il allait publier une grammaire de l'ancienne langue égyptienne. Cet homme, ce savant, dont la France peut être glorieuse, était Champollion jeune.

Jean François Champollion était né à Figeac, en 1790, d'un père qui exerçait la profession de libraire. Il fit ses études à Grenoble auprès de son frère aîné. En 1807, il vint à Paris pour y faire un cours d'arabe sous M. de Sacy. La vue de quelques amulettes et figurines égyptiennes détermina tout-à-coup sa vocation : il se livra à l'étude des antiquités de l'Égypte. Dans l'espoir d'y trouver une aide, il apprit la langue copte, que parlent les Égyptiens actuels. Nommé , en 1810, professeur d'histoire à Grenoble, il s'occupa principalement de l'histoire égyptienne, et publia quatre ans après l'Égypte sous les Pharaons.

Au milieu de ses paisibles études, la politique vint brusquement le frapper. Napoléon était sorti de l'île d'Elbe ; Champollion, enthousiaste du vainqueur de l'Égypte, se montra un de ses plus ardens partisans. Quand les Bourbons revinrent, il fut obligé de fuir ; on se contenta de l'exiler à Figeac, où il resta sous la surveillance de la police. Plus tard, il obtint la permission

de revenir à Paris, pour y continuer ses études favorites. Il ne s'occupait point alors du projet de découvrir l'écriture et la langue égyptiennes ; il croyait comme tous les savans qu'elles étaient perdues sans retour. Quelques tentatives faites par un Anglais, M. Young, éveillèrent son idée. En travaillant aux fortifications de Rosette, les soldats français avaient trouvé une pierre sur laquelle était une double inscription grecque et égyptienne ; il était clair que l'une était la traduction de l'autre, et l'inscription grecque devait naturellement conduire à la découverte du langage hiéroglyphique. Les Anglais nous enlevèrent cette pierre et la portèrent à Londres. En étudiant cette pierre, le docteur Young, d'hypothèses en hypothèses, de conjectures en conjectures, se convainquit que les signes hiéroglyphiques n'étaient pas toujours, comme on l'avait cru jusqu'alors, des symboles, des représentations parlantes, mais quelquefois des mots et des lettres.

M. Champollion partit de ce point pour aller beaucoup plus loin ; il trouva tout l'alphabet égyptien, et parvint à traduire quelques inscriptions égyptiennes. Cette découverte, qui fit beaucoup de bruit dans le monde savant, attira sur son auteur la protection du gouvernement d'alors ; M. de Blacas, qui était tout-puissant, oublia facilement le partisan de Napoléon pour ne voir que le savant et le mettre à même de pousser plus loin ses conquêtes sur l'antiquité. C'est un beau et noble sentiment dans un ministre, et dont il faut le louer, quelque opinion que l'on ait. Par le moyen de cette protection puissante, Champollion put visiter les collections de l'Italie, fonder le Musée égyptien au Louvre, et enfin réaliser le plus cher de ses vœux, le voyage d'Égypte.

Il revint de cette terre antique avec autant de trésors qu'il put en rapporter ; mais plus ami de la science que de ce qu'il possédait, tout ce qu'il rapporta fut déposé dans son cher musée. C'était pour le public, c'était pour la France qu'il avait voyagé.

Il avait été deux ans dans son voyage ; il rentra à Paris le 6 mars 1830. Ses manuscrits, ses dessins et ceux qu'il avait fait faire, étaient nombreux ; il s'occupa de les mettre en ordre ; il travailla surtout à la composition de sa grammaire égyptienne hiéroglyphique, et déjà il venait d'en terminer, sauf un seul chapitre, une copie destinée à l'impression, quand les premières atteintes du mal qui l'a tué firent tomber la plume de ses mains. Il est mort dans sa quarante-deuxième année, et au moment même où il offrait les plus, grandes espérances à tous les savans de l'Europe.

LA JEUNE FILLE

SOURDE, MUETTE ET AVEUGLE.

Une jeune orpheline, sourde - muette de naissance et de la figure la plus intéressante, Adèle ***, née dans une de nos provinces, de parens que des événemens avaient ruinés, fut recueillie, après leur mort, par une dame compatissante, qui la laissa près d'elle jusqu'à l'âge de quinze ans dans une ignorance complète. Mais, comme si elle eût prévu le besoin qu'aurait bientôt l'orpheline d'une religion consolatrice des affligés, madame S*** ne pouvant, sans la langue des signes qu'elle ignorait, l'initier à la connaissance de cette religion, prit le parti d'envoyer Adèle à l'institution des sourds-muets de Paris. Douée d'une intelligence supérieure, cette jeune fille y acquit, en peu de temps, les connaissances essentielles. Elle y fit une autre acquisition peut être plus précieuse encore : ce fut celle d'une amie. Elle s'attacha à une de ses jeunes compagnes, comme elle privée de l'ouïe et des dons de la fortune, et douée également d'une âme sensible et d'un caractère excellent. Elle se nommait Thérèse.

Les deux jeunes amies jouissaient avec délice de leur nouvelle existence, quand madame S***, étant tombée malade, écrivit à un de ses parens, momentanément à Paris, de lui ramener Adèle, qui n'avait plus que quelque temps à y rester. Quelle douleur lui causa cette nouvelle ! et que de pleurs coulèrent quand les deux pauvres orphelines, qui semblaient pressentir leur infortune, furent obligées de se séparer !

En arrivant près de sa bienfaitrice, Adèle la trouve presque sans connaissance, se jette au pied de son lit, la couvre de ses larmes, veille jour et nuit près d'elle, et lui prodigue sans relâche et ses soins et ses forces. Enfin, succombant à la fatigue, elle est saisie d'une fièvre violente, accompagnée de délire. Une ophthalmie, dont elle était menacée, se déclare. Pendant que cet horrible malheur la frappe, sa bienfaitrice expire sans avoir fait de dispositions testamentaires. Des héritiers éloignés arrivent, et, le dirons nous ? ils n'ont aucun égard à la tendresse de leur parente pour la déplorable orpheline, et elle est transportée, dans une cécité complète, malgré son agitation, son effroi, à l'hospice d'une ville voisine.

Qu'on se figure le sort de cette infortunée. Que s'est-il passé autour d'elle ? où l'a-t-on conduite ? et pourquoi l'a-t-on déplacée ? Que de questions elle aurait à faire dans son effrayante incertitude. En vain, à l'aide de ses doigts et du talent mimique particulier aux sourds-muets, veut-elle s'adresser ce qui l'entoure ; personne pour la comprendre, car je ne parle pas de l'infirmier qui lui apporte chaque jour sa nourriture. Mais quand même on la comprendrait, comment faire parvenir jusqu'à elle une réponse ? On ne peut dire ici, avec l'abbé de l'Épée : A défaut de portes, il reste des fenêtres pour jeter quelque jour dans l'âme. Tout accès lui est interdit. Si quelque bruit du moins interrompait son monotone isolement ! mais le bruit pour elle n'a jamais existé, elle n'en a pas même l'idée. Et ce qui l'afflige et l'effraie le plus, c'est qu'aucun témoignage d'intérêt ne semble la chercher. La défiance, attachée au malheur et à sa triple infirmité, augmente encore ses craintes. Elle prend le parti de s'abstenir de tout signe, de tout geste, même quand elle peut soupçonner que quelqu'un est là. C'est ainsi que les jours, que les nuits se passent, ou plutôt qu'une nuit sans fin se prolonge pour elle ; pour elle le temps dort immobile. Et l'infortunée, au printemps de ses jours, a vu, pour la dernière fois, cette nature ravissante, dont l'imposant aspect, la céleste harmonie, naguère encore attendrissaient son âme ! Cette âme aimante, tourmentée du besoin de servir l'infortune, sera donc condamnée à une éternelle inaction, paralysée comme ses sens, enfermée dans son impénétrable prison ! Mais le comble des maux, c'est de se sentir séparée d'une amie malheureuse, de concevoir sa douleur, et de ne pouvoir l'informer de son sort...

Mais un jour plus doux, un autre ordre d'idées vont soulager votre âme. Approchons. Cette tendre et faible créature, en butte à des malheurs que nous, forts esprits, ne pourrions supporter, d'où vient qu'à travers ses souffrances, la joie, comme le rayon qui va percer la nue, a brillé sur son front ? N'en soyons pas surpris : elle va, suivant sa constante habitude, s'agenouiller devant son créateur, le remercier !... La voilà qui adresse au Ciel pour sa bienfaitrice, pour sa pauvre amie et pour ses ennemis, ses ardentes prières, dont l'expression rayonne dans tous ses traits. Et nous la croyons dans les ténèbres ! Et nous croyons, nous ! avoir tous nos sens !...

Elle était encore en prière, lorsqu'une de ces âmes généreuses dont le soin le plus doux est de découvrir le malheur, madame D***, ayant été instruite de sa position, accourt à l'hospice, et la trouve agenouillée au pied de son lit ; retenue par un respect religieux, elle s'arrête et attend qu'elle se

relève ; alors elle l'embrasse, lui presse les mains et la couvre de larmes. Adèle, étonnée, émue de ces marques de tendresse, est emmenée par madame D***. qui, maîtresse d'une fortune dont elle fait le plus noble usage, fixe tout-à-fait près d'elle l'orpheline. Elle va donc jouir de quelque sécurité ; mais, dans sa cécité incurable, que d'obstacles encore à vaincre, non pas pour développer toutes les pensées de son esprit, mais seulement pour manifester les premiers besoins de son âme. D'abord, par sa pantomime, elle demande du papier et une plume ; on les lui apporte. Elle écrit avec toutes les difficultés de sa position ; cependant on peut lire ces mots : Oh ! quelle est ma bienfaitrice ? et qui me l'a donnée ? Madame D*** ne sait comment lui répondre, et se trouve dans le plus pénible embarras. Mais tout-à-coup, comme inspirée, elle détache un petit crucifix qui est dans sa chambre, et le met entre les mains d'Adèle. Cette heureuse réponse à ses deux questions lui cause une profonde joie Elle écrit ensuite en tremblant : Qu'est devenue madame S***, ma bien-faitri e ? Si je l'ai perdue, laissez-moi cette croix. Madame D*** lui ayant serré affectueusement la main, sans lui reprendre le douloureux emblème de la résignation. Adèle comprit la perte qu'elle avait faite, et baigna de ses larmes le crucifix.

Le même jour, usant toujours des mêmes moyens, elle pria sa libératrice d'informer Thérèse de son malheur. Madame D*** écrivit elle-même à Thérèse, et en reçut une réponse qui la toucha vivement. Mais elle ne sut encore le moyen de la communiquer à celle qui devait y prendre tant d'intérêt. Mille autres choses dont elle eût voulu à chaque instant l'informer la déterminèrent à faire venir aussi Thérèse auprès d'elle.

Quel moment pour la sensible aveugle, quand elle comprit qu'enfin son amie était là pour l'entendre ! Aussitôt agitant ses doigts, au bout desquels son âme semblait avoir passé, et s'aidant aussi de ses gestes et de ce talent de suppléer à la parole et de parler aux yeux, elle put transmettre tous ses sentimens à Thérèse ; et, ce qui est plus inconcevable, en recevoir tout ce qu'on eut à lui dire. C'est assurément ici le triomphe d'un art prodigieux. Le toucher étant le seul agent qui reste à employer près de la pauvre Adèle, Thérèse lui prend la main, tait avec les doigts de son amie les signes dont celle-ci se servirait pour exprimer ses idées et lui transmet ainsi toutes les siennes. Madame D***, ravie de tout ce qu'elle voit, apprend elle-même en peu de temps (sa charité est si active !) l'alphabet manuel ; et l'heureux

emploi qu'elle en fait achève de combler l'abîme qui séparait des âmes si dignes de s'entendre.

ONÉSIME LEROY.

SUPERSTITION SINGULIÈRE.

Brinder-Abrend, ville de la province d'Agra, sur la rive droite du Djemna, est en grande vénération chez les pieux Indous, qui la considèrent comme la résidence favorite du dieu Vichnou, et s'y rendent des points les plus éloignés de l'empire. Cette ville est située au milieu de bosquets qui, d'après le récit de témoins oculaires, servent de demeures à une quantité innombrable de singes, dont le penchant naturel à la malice est encore augmenté par le respect religieux qu'on a pour eux, en l'honneur de Hounaman, dieu indien, où il est représenté sous la forme d'un singe. D'après cette dégradante superstition, il y a un nombre prodigieux de ces animaux entretenus par les contributions volontaires des pèlerins ; personne n'ose ni leur résister, ni les maltraiter : c'est pourquoi il est souvent difficile d'approcher de la ville ; car si, par hasard, un de ces singes prend en grippe un malheureux voyageur, celui-ci est sûr d'être assailli par toute la bande, qui le poursuit en l'attaquant avec tous les projectiles qu'elle trouve sous la main, et en poussant des cris affreux. On a vu, en 1808, un triste exemple du danger qu'il y a de rencontrer des ennemis de cette espèce. Deux Anglais, officiers de l'armée du Bengale, ayant passé par hasard de ce côté, furent attaqués par une troupe de singes, sur un desquels l'un de ces officiers avait fait feu par mégarde. Le bruit attira toute la bande, ainsi que les fakirs (espèces de religieux), et tous ensemble attaquèrent avec tant de fureur les deux Anglais, que ceux-ci, quoique montés sur des éléphants, furent contraints de chercher leur sûreté dans une prompte fuite ; ils essayèrent vainement de traverser le Djemna, tous deux périrent sous la multitude de leurs ennemis

GOETHE,

CÉLÈBRE POÈTE ALLEMAND.

L'Allemagne a perdu naguère un de ses hommes les plus célèbres, le patriarche de ses auteurs, Goethe, que toute l'Europe connaissait. C'était un de ces écrivains qui, doués d'une imagination heureuse et d'un cœur toujours animé de sentimens tendres ou généreux, produisent des pages que l'on ne peut jamais lire avec indifférence : ses lecteurs devenaient naturellement ses amis, et il en avait beaucoup ! Quelques-uns même lui avaient voué une espèce de culte religieux ; ils ne l'aimaient pas seulement comme on aime un homme aimable, mais comme un génie supérieur, un génie divin. Ce grand génie n'existe plus maintenant que dans ses ouvrages et les souvenirs : Goethe est mort le 22 mars 1830 dans sa quatre-vingt-unième année. Nous donnerons une notice rapide de sa vie à nos jeunes lecteurs, qui doivent faire connaissance avec les célébrités de leur temps.

Jean-Wolfgang Goethe était né à Franc-fort-sur-le-Mein, le 28 août 1749. Fils d'un jurisconsulte estimé et à son aise, il reçut l'éducation la plus favorable au développement des talens dont la nature l'avait richement doué. Il devait suivre la carrière de son père : après avoir étudié le droit à Leipsick, et reçu le bonnet de docteur à Strasbourg, il s'établit en 1771 à Wetzlar, siège de la chambre impériale. C'est là qu'il publia son premier ouvrage, celui qui commença sa grande réputation : *Les Souffrances du jeune Werther*. Ce n'est qu'un petit volume, mais il est plein de ces aperçus des sentimens fugitifs de l'âme, que l'on ne s'était presque pas encore avisé de saisir ; Sterne seul, dans son *Voyage sentimental*, avait déjà dirigé l'attention de ses lecteurs sur ces légers mouvemens intérieurs, sur cette vie de l'âme ; sous ce rapport il a évidemment été le maître de Goethe. Cela était nouveau alors ; depuis il n'y a pas d'écolier qui n'ait essayé d'imiter ces deux auteurs originaux ; et aujourd'hui notre littérature ne vit, en quelque sorte, que de ces rêveries qui sortent du cercle de l'existence réelle ; à la vérité, elles ont un attrait qui nous séduit, mais ce charme est comme celui des magiciennes, qui nous plait et trouble notre raison. Toutes ces rêveries allemandes, si vivement accueillies chez nous, ne sont propres

qu'à gâter notre bon sens naturel, à nous entraîner doucement vers les idées superstitieuses, et à nous rendre un peu fous. Un philosophe observateur, qui regardera autour de lui, pourra facilement s'en convaincre. Le livre de Goethe, pour ainsi dire imprégné de cette rêverie décevante, contenait en outre des principes qui, par le charme du genre, devenaient plus dangereux ; c'était l'éloge et la justification du suicide. On rapporte que quelques jeunes gens, sans doute déjà disposés au dégoût de la vie, s'enivrèrent de cette funeste doctrine, et imitèrent le héros du livre.

Le public ne vit que l'originalité attrayante de l'ouvrage, et le nom de l'auteur fut bientôt répété par toute l'Allemagne. Goethe se vit recherché par les hommes les plus distingués, et bientôt, au nombre de ses admirateurs, il compta un ami qui décida de sa fortune : c'était le jeune prince Charles-Auguste de Weimar. Ce prince voulut se l'attacher, et l'emmena avec lui dans ses voyages ; ils parcoururent ensemble l'Allemagne et la Suisse. Au retour de ce voyage, en 1782, Goethe fut nommé conseiller privé et président de la chambre ducale de Weimar. En 1786, il obtint la permission, qu'il avait ardemment désirée, de visiter l'Italie, et après l'avoir parcourue, et fait quelque séjour en Sicile, il s'établit à Rome, où il se livra à l'étude des antiquités ; il ne revint à Weimar qu'après trois ans d'absence.

Alors commença pour lui cette longue carrière de gloire et de bonheur qui ne finit qu'avec sa vie. Weimar, cette petite ville de huit à dix mille âmes, qu'il devait constamment habiter, était déjà célèbre dans le monde ; on la nommait déjà l'Athènes de l'Allemagne ; son souverain, noble ami des lettres et des arts, y avait attiré plusieurs hommes célèbres : Wieland, que l'on a surnommé le Voltaire du Nord ; Herder, philosophe religieux et quelquefois sublime ; Schiller, le plus grand des poètes tragiques allemands, ces hommes remarquables l'habitèrent en même temps, et Goethe fut leur ami, il vécut avec eux dans une société aussi douce qu'intime et que rien n'altéra. Ce fut lui qui resta le dernier, et il hérita, en quelque sorte, de l'affection que le public portait à ses illustres amis. « La république des lettres, dit un de ses admirateurs, compte bien peu de citoyens qui aient joui sans trouble d'une haute renommée, et obtenu de leur vivant la part entière de la gloire due à leurs travaux ; mais Goethe peut être cité parmi le petit nombre d'écrivains heureux dont la personne et les talents ont toujours été dignement appréciés par leurs contemporains. Chargé dans et d'honneurs, ses premiers comme ses derniers pas dans la longue carrière qu'il a si

honorablement fournie ont été marqués par d'éclatans succès, et les sentimens d'estime et de vénération qu'il a inspirés à ses concitoyens, sans en excepter même ses nombreux rivaux, tiennent d'une espèce de culte : sa statue a été élevée à leurs frais à Francfort, sa ville natale. » « Goethe pourrait à lui seul, dit madame de Staël, représenter la littérature allemande tout entière : non qu'il n'y ait d'autres écrivains supérieurs sous quelques rapports ; mais seul il réunit tout ce qui distingue l'esprit allemand, et nul n'est aussi remarquable par un genre d'imagination dont les Italiens, les Français et les Anglais ne peuvent réclamer aucune part. On trouve en lui une grande profondeur d'idées, la grâce qui naît de l'imagination, une sensibilité parfois fantastique, mais par cela même plus faite pour intéresser des lecteurs qui cherchent dans les livres de quoi varier leur existence monotone, et veulent que la poésie leur tienne lieu d'événemens véritables. L'influence de cet auteur est extraordinaire, et l'admiration pour Goethe est une espèce de confrérie dont les mots de ralliement servent à faire connaître les adeptes les uns des autres... Un homme, ajoute madame de Staël, ne peut exciter un tel fanatisme sans avoir de grandes facultés pour le bien et le mal ! »

Napoléon, qui se connaissait en hommes, voulut le voir : lors de son séjour à Erfurt, il eut avec lui un entretien long et arrimé, à la fin duquel il détacha de sa poitrine la croix d'honneur, et la plaça sur le sein de l'illustre écrivain. En agissant ainsi, Napoléon ajoutait une belle ligne à son histoire.

Le duc de Weimar eut toujours pour Goethe la même confiance et le même attachement ; il le fit en quelque sorte son ministre, et le chargea principalement de tout ce qui concernait les arts et les lettres ; Goethe dirigea long-temps le théâtre de Weimar et les fêtes du palais. Cette direction lui donna occasion de favoriser des artistes, qui n'avaient besoin que de quelque protection pour arriver au but qui leur était marqué.

Dans sa longue carrière, Goethe ne vécut et n'eut du génie que pour les arts. Ceux qui dans quelques siècles liront ses ouvrages auront de la peine à croire qu'il se soit trouvé au milieu de ce mouvement général qui devait changer la face du monde ; il parle à peine de ce mouvement qui sera une des plus grandes époques historiques ; il en dit quelques mots dans son petit poème d'Hermann et Dorothee, où il n'est cependant question que de gens qui sont obligés de fuir devant les armées de la république française. Quelques personnes pourront louer cette réserve comme une sage prudence ; pour moi, je n'y vois qu'un prudent égoïsme, et je dirai même

que cela rapetisse à mon sens tous les ouvrages de l'auteur ; je n'y vois plus que de petits effets, de petites combinaisons basées sur des mœurs qui n'existent plus, ou même qui n'ont jamais existé : car Goethe invente quelquefois la nature, au lieu de l'étudier et de la peindre. Ses admirateurs, faisant abnégation de toute raison, se sont extasiés devant son Faust ; à les entendre, il paraîtrait que rien de semblable n'a jamais été produit, que c'est ce que l'esprit humain a pu concevoir de plus sublime : c'est tout simplement l'histoire d'un sorcier écrite par un homme d'esprit et de génie, et qui a su en tirer autant de sottises bizarres que de traits admirables ; mais quand il serait vrai que ce fût là un chef-d'œuvre, quel profit, dites-le franchement, peut-on retirer de sa lecture ? Ne voyez-vous pas que de pareils livres ne sont propres qu'à nuire à la raison, et à entretenir parmi nous les superstitions qui ont avili et dégradé nos pères ? ne sentez-vous pas que ces scènes grossières de sabbat ont quelque chose d'ignoble et même de dégoûtant qui soulève le cœur ? Je n'aime point les chefs-d'œuvre qui blessent la raison et excitent des nausées. Je me contenterai de dire que Faust est une œuvre folle qu'un homme de génie pouvait seul exécuter : lisez-le, prenez-y plaisir, mais ne soyez point assez niais pour crier que c'est là une de ces merveilles qui font l'honneur de l'esprit humain.

Je croirai que Goethe pouvait obtenir une gloire plus pure et plus belle que celle qui restera sur son tombeau : il a toujours visé au bizarre, et il y est presque toujours arrivé. Ses compatriotes ont beaucoup loué son roman de Wilhem Meister ; ils voient dans cette composition certaine philosophie cachée, certain je ne sais quoi que je n'ai pu même entrevoir ; c'est sans doute la faute de mes grossiers organes. Certainement ce n'est pas le livre d'un homme ordinaire, mais à coup sûr c'est celui d'un homme d'esprit qui se moque de nous. On a beaucoup loué la peinture d'une jeune fille trouvée parmi des saltimbanques ; c'est en effet une conception charmante ; mais où est la nature là-dedans ?... Mais j'oublie les lecteurs que j'ai devant moi. Comme ils ne connaissent point encore Goethe, ni les ouvrages faits à l'imitation des siens, je ne pourrais que leur donner des préventions ; il doit me suffire de les mettre en garde contre cet engouement si commun de nos jours, qui nous fait prôner les bizarreries étrangères, tandis que nous avons des chefs-d'œuvre à admirer chez nous.

Goethe ne suivit pas toujours la même marche ; il fit, au contraire, divers essais ; mais ces essais, quelque hasardés qu'ils fussent, portaient toujours le caractère d'un homme supérieur, et jamais le public allemand ne manqua

d'accueillir son auteur favori. Il n'en fut pas toujours de même en France : les hardiesses que la raison et le goût ne peuvent justifier n'y étaient pas encore admises comme des beautés ; on avait accueilli avec empressement Werther, que tout le monde peut comprendre et apprécier, mais on fit d'abord peu d'attention à Wilhem Meister, et je n'ai encore guère vu de gens qui aient lu les Affinités électives, autre roman qui a un plus grand tort que celui d'être bizarre, c'est qu'il est ennuyeux.

Au surplus, quelques reproches que l'on put faire aux ouvrages de Goethe, on lui en adressa rarement en Allemagne ; il sourit dédaigneusement à ceux qui lui vinrent de l'étranger, et s'enivra doucement du concert général de louanges qu'il entendit si long-temps autour de lui. Riche, aimé, admiré, d'un caractère calme, d'un corps robuste, il eût été heureux pendant quatre-vingt deux ans, s'il n'eût eu à pleurer la mort de son fils unique parvenu à l'âge d'homme. Cette perte, la plus douloureuse que l'on puisse faire, le frappa avec force, et c'est depuis lors qu'il commença à déchoir visiblement. Il sentait bien ses forces diminuer, mais il croyait la mort encore loin de lui ; il voyait avec plaisir le printemps s'approcher, et formait des projets pour ce printemps qu'il ne devait pas voir. Enfin, le ciel le protégea jusqu'au dernier moment ; il ne pensa point à la mort, et cessa de vivre dans son fauteuil en s'entretenant avec ceux qui l'entouraient.

P. BEANCHARD.

ALINE ET LE PETIT MOINEAU.

FABLE.

La jeune Aline, un de ces jours,
Auprès de sa maman était tout occupée
A jouer avec sa poupée,
A la parer de ses atours.
Un petit cri se fait entendre :
Cuic ! cuic ! au même instant Aline s'écria :
« Maman, c'est un oiseau si l'on pouvait le prendre ?.. »
Et la petite supplia
Qu'on voulût l'attraper, mais que l'on prit bien garde
De lui faire le moindre mal.
L'oiseau fut l'enfant tient le pauvre animal,
Craint de le le baise, le regarde.
« Qu'il est soigné de toi !
« Disait l'aimable enfant. Ne crains plus la froidure ;
« Pour te donner ta nourriture.
« Va je ne veux m'en rapporter qu'à moi.
« Enfin te voilà dans la cage !
« Petit oiseau, cesse de voltiger.

« Du sucre, du biscuit, pourquoi ne pas manger ?
« Pourquoi donc être aussi sauvage ? »
Plus l'enfant parle, et plus le pauvre oiseau
S'en effarouche davantage ;
Il cherche vainement à briser le réseau
Qui le retient en esclavage.
« Mais cet oiseau, maman, a donc quelques chagrins ?
« Dit l'enfant consterné ; vois son air de souffrance.
« N'est-il donc pas heureux ? — Ma fille, je le crains.
« — Est-ce un petit ? maman. — Un petit ? je le pense.
« — Ah ! je conçois à présent son malheur :

« Il est loin d'une bonne mère !
« Et sa pauvre maman, dans sa vive douleur,
« L'appelle en vain ; elle se désespère.
« Si, loin de toi, si, ne pouvant te voir,
« Ton Aline était renfermée,
« Ah ! quel serait mon désespoir !
« J'ai tant de bonheur d'être aimée !
« De me sentir pressée entre tes bras !
« Va, je ne jouais plus, je pleurerais sans cesse,
« Je voudrais m'échapper. Si je ne pouvais pas,
« Aline mourrait de tristesse.
« Pauvre petit ! tes chagrins sont bien grands !
« Qu'il est cruel ton esclavage !
« Que tu me fais pitié ! mais si j'ouvrais la cage,
« Irait-il revoir ses parents ?
« Les consoler ?... dis, maman. — Oui, ma fille.
« — Eh bien ! tu vas aller retrouver ta famille.
« — Mais si tu regrettais ?... — Ah ! maman, ne crains rien ;
« On n'a pas de regrets lorsque l'on fait du bien. »
L'enfant auprès de la fenêtre
Pose la cage, et s'empresse à l'ouvrir.
« Pauvre petit ! ah ! tu m'en veux peut être !.
« J'ignorais te faire souffrir !
« Va retrouver ta mère désolée,
« Elle te pleure, elle t'attend ;
« Petit oiseau, vite, prends ta volée,
« Ne t'arrête pas un instant. »

L'oiseau sur le balcon se pose avec délice.
Et par des cris joyeux, par son air de gaîté,
De son bonheur et de sa liberté
Il semble rendre grâce à sa libératrice.
Puis, oubliant les maux qu'il a soufferts,
Il bat des ailes, les déploie,
Et s'élance au milieu des airs.
L'enfant pousse un soupir, mais un soupir de joie.
L'heureuse mère, sur son cœur

Pressant sa fille avec ivresse,
Trouve dans ses vertus, dans sa vive tendresse,
Sa récompense et son bonheur.

A ma fille.

Ma Cécile, c'est toi dont j'ai fait mon modèle :
J'ai peint ta sensibilité.
A la vertu reste toujours fidèle,
De ton âme toujours conserve la bonté.
Et quand j'aurai terminé ma carrière,
Quand tu seras encor brillante d'avenir
Ma fille, dans ton souvenir
Retrace quelquefois l'amour de ton vieux père.

H^y DUVAL,
Professeur de belles-lettres.

LES QUAKERS DANSEURS.

Voici quelques détails intéressans sur l'état religieux de New-York. On y trouve plus de cent temples appartenant à plusieurs sectes différentes. Parmi ces temples, il y en a deux pour les nègres et gens de couleur, servis par des pasteurs de leur nation. Une des sectes les plus singulières est celle des Shaking Quakers, quakers danseurs. Elle se trouve à Labanon, à 140 milles de New-York ; elle se compose d'environ deux cents personnes, hommes et femmes ; leur mise est d'une forme bizarre et de couleur grise ; leur profession de foi a pour base ce verset de l'Écriture où il est dit que David dansa devant l'arche du Seigneur : d'où ils estiment que le culte doit se faire en dansant ; ils ne prêchent jamais, mais chaque dimanche ils arrivent, se mettent à la file femmes d'un côté, hommes de l'autre, et commencent leur culte en dansant. C'est le spectacle le plus grotesque que l'on puisse imaginer ; aussi est-il difficile de ne pas éclater de rire ; il faut cependant y prendre garde et se contenir, parce qu'au premier indice d'un sourire de la part d'un des spectateurs, un des anciens se sépare du reste, et vous reprend d'une manière pleine de sens, en montrant au rieur l'inconvenance de rire d'un culte qu'il ne comprend pas. Cette précaution est absolument nécessaire de leur part, car sans cela ce serait tout l'été une scène de théâtre, vu le nombre d'étrangers qui constamment s'y rassemblent. Ces sectaires, ajoute l'auteur de la lettre, sont-ils de bonne foi ou ne le sont-ils pas ? c'est une question que tout le monde fait, et à laquelle personne ne répond d'une manière satisfaisante. Un fait certain, c'est que la secte tire de sa singularité un immense profit. Elle ne pourrait subsister sans la visite des étrangers qui achètent, comme souvenir, bien des objets fabriqués par elle.

AURÉOLE ÉLECTRIQUE.

PHÉNOMÈNE.

Dans une réunion de la Société médico-physique de Florence, M. Gamberai a rapporté le fait suivant :

« Au mois de juin 1830, une jeune fille d'un tempérament sain et robuste vit, quelques momens après s'être mise au lit, à quelques pieds au-dessus de sa tête, une auréole brillante d'un bleu pâle, ce qui la surprit beaucoup. Elle se lève pour aller avertir ses compagnes ; l'auréole la suit, s'avance et recule avec elle. Ses compagnes accourent à ses cris, et aperçoivent distinctement l'auréole, qui se dissipe enfin quand on ouvre la fenêtre, et en laissant une légère odeur de soufre. Les circonstances du phénomène font penser à M. Gamberai qu'il n'est pas possible de l'attribuer à la combustion du gaz hydrogène phosphoré, mais qu'il est bien plutôt le résultat d'un état électrique dans le corps de la jeune fille et dans l'atmosphère dont l'équilibre était rompu, et qui tendait à se rétablir par un courant assez intense pour devenir lumineux. C'est un phénomène analogue à celui qu'on observe d'une manière quelquefois permanente sur les points élevés des rochers, des arbres, des conducteurs électriques et des paratonnerres.

Ce phénomène pourra rappeler à nos jeunes lecteurs cette flamme légère que Tanaquil vit voltiger autour de la tête du jeune Servius Tullius endormi dans son berceau. L'ignorance et la superstition regardèrent ce petit événement comme un présage que les dieux donnaient sur l'avenir, aujourd'hui la raison, éclairée par la science, n'y voit qu'une chose toute naturelle. Nos paysans, qui, sous le rapport de l'ignorance, n'en cèdent guère aux Romains du temps des Tarquins, croient encore que ces légères flammes que l'on voit quelquefois la nuit dans les champs, et qu'ils appellent follets, sont des esprits malfaisans qui les conduisent dans des précipices ou des marais. Éclairer ces pauvres gens, c'est leur rendre service, car la crainte les rend quelquefois bien malheureux.

INAUGURATION DU MONUMENT FUNÈBRE D'ÉLISA MERCOEUR,

MODÈLE DE PIÉTÉ FILIALE.

Une jeune muse française dont les essais avaient donné les plus brillantes espérances (Élisa Mercœur) nous fut enlevée, au printemps de 1835, après avoir lutté avec courage contre une de ces maladies dévorantes que causent quelquefois le malheur et le chagrin. Cette admirable jeune fille, privée des dons de la fortune, travaillait sans relâche pour soutenir l'existence de sa mère qu'elle idolâtrait ; c'était uniquement pour lui procurer les aisances de la vie qu'elle avait brigué la gloire littéraire. Mais ses forces physiques s'étaient épuisées dans des veilles assidues et presque opiniâtres... Elle succomba avant d'avoir pu réaliser ses projets pour le bonheur de sa mère !

Le 18 mai 1836, époque anniversaire de la mort d'Élisa Mercœur, une cérémonie à la fois simple et touchante réunit dans la petite chapelle du cimetière du Père-Lachaise une société d'élite. On avait exhumé les restes d'Élisa et leur translation dans un monument modeste comme sa vie, mais digne des nobles et généreuses amitiés qui en avaient fait les frais, avait attiré un concours d'artistes de tout genre, d'hommes de lettres distingués et de femmes de tout rang. Après la célébration du service funèbre, le cercueil d'Élisa Mercœur fut déposé et scellé dans un tombeau de pierre, sur lequel sont gravés les passages les plus saillants de ses poésies, et surtout ceux qui s'adaptaient le plus naturellement aux lieux et à la circonstance.

Ce tombeau porte aussi l'épithèque suivante, au bas de laquelle on lit le nom de madame la comtesse d'Hautpoul :

Déjà de frais lauriers ombrageaient sa carrière ;
Mais ces jours si brillants devaient trop tôt finir.
Plus beau que le talent qui nous la rendait chère

Ce trait, comme ses vers, vivra dans l'avenir :
Elle adorait, servait et nourrissait sa mère !

Avant le dernier adieu, M. Ballanche, le philosophe chrétien par excellence, qui avait apprécié le talent et les vertus d'Élisa Mercœur, a prononcé sur sa tombe, d'une voix émue et souvent interrompue par des pleurs, quelques paroles simples et graves qui ont retenti dans tous les cœurs ; puis le célèbre improvisateur italien, Cicconi, a improvisé un fort beau sonnet qui a fait aussi une profonde impression. D'autres vers ont ensuite été lus par une autre personne ; il semblait que chacun eût voulu payer le touchant tribut de son hommage, de son admiration, de ses regrets aux mânes de l'intéressante et vertueuse Élisa.

Après la cérémonie, l'assemblée, dans laquelle on remarquait mesdames Waldor et Ségalas, émules d'Elisa dans la carrière des lettres, s'est dispersée dans le plus grand recueillement.

De tels honneurs rendus spontanément à la vertu malheureuse ont quelque chose de bien consolant, et contrastent, par leur libre sincérité, avec ces solennités d'apparat dans lesquelles on prodigue par ordre, aux puissans de la terre, des regrets éclatans et de fastueuses apothéoses, organisées et payées d'avance par un maître des cérémonies.

ÉCLIPSE DE LUNE

VUE PAR DES SAUVAGES AFRICAINS.

L'article que nous plaçons sous les yeux de nos jeunes lecteurs est extrait d'un Voyage en Afrique par Richard et John Llander, nouvellement publié en Angleterre et en France. C'est un nouvel exemple des maux et des terreurs qui naissent de l'ignorance.

« Vers dix heures du soir, disent ces voyageurs, nous étions couchés et profondément endormis sur nos nattes, quand un grand cri de détresse, poussé par d'innombrables voix, accompagné d'un horrible cliquetis et d'un mélange de bruits assourdissants, que le calme de la nuit rendait encore plus effroyable, nous éveilla en sursaut. Avant que nous fussions remis de notre surprise, le vieux Laskoe (nègre, ami des voyageurs), hors d'haleine, l'air épouvanté, se précipita dans la hutte et nous dit d'une voix tremblante : Le soleil entraîne la lune à travers le ciel.

« Curieux de connaître l'origine de cette étrange et ridicule histoire, nous courûmes dehors, à moitié habillés, et nous découvrîmes qu'il ne s'agissait que d'une éclipse totale de lune. Une quantité de gens étaient réunis dans notre cour, persuadés que le monde touchait à sa fin, et que ce n'était là que le commencement des douleurs. Ils nous apprirent que leurs prêtres, personnifiant le soleil et la lune, avaient dit au roi et au peuple que l'éclipse était causée par l'obstination et la désobéissance du plus petit de ces deux astres : selon eux, la lune, depuis long-temps ennuyée du sentier qu'elle avait à parcourir dans le ciel, ce qui n'était pas étonnant, vu que ledit sentier était rempli de ronces, d'épines, et obstrué de mille façons, avait épié une occasion favorable, et avait, ce soir-là même, abandonné son ancienne route pour entrer dans celle du soleil. Elle n'avait cependant pu faire beaucoup de chemin dans cette nouvelle voie sans que le soleil se fût aperçu de cette innovation aussitôt il était accouru vers elle, en sa colère l'avait masquée et enveloppée de ténèbres pour punir cette insubordination, forçant la coupable à regagner ses propres domaines, et lui interdisant de répandre sa lumière sur la terre.

« Toute fantastique que fût cette explication, elle avait été accueillie avec une foi implicite par le roi, la reine et presque tous les habitants de nousa, L'effroyable bruit que nous entendions, car il se continuait avec un redoublement d'énergie, était le résultat des efforts des naturels assemblés qui espéraient ainsi effrayer le soleil et le forcer à regagner sa propre sphère, et à laisser la lune éclairer paisiblement le monde comme autrefois. Une semblable coutume existe chez plusieurs nations sauvages.

« Tandis qu'on nous donnait ces singuliers éclaircissemens, un messager, envoyé par le roi, vint nous faire le même conte et nous inviter à nous rendre à l'instant chez lui. Ayant fini de nous habiller à la hâte, nous suivîmes l'homme dans la cour de la résidence royale, d'où partaient les cris, et nous y trouvâmes le roi et la reine terrifiés, assis tous deux à terre ; leurs sujets étaient aussi troublés et tremblans qu'eux. Sortis de leurs maisons à la première alarme, ils étaient à peine vêtus ; nous réussîmes bientôt à les calmer un peu, mais non pas à leur ôter de l'esprit que c'était là le signe des plus grandes calamités.

« Nous nous assîmes vis-à-vis du roi et de la reine, pouvant à la fois observer l'éclipsé et le peuple, et en même temps continuer la conversation. Si le royal couple frissonnait de terreur en voyant le disque de la lune obscurci, nous n'étions guère plus à l'aise : les gestes sauvages et frénétiques des naturels à quelques pas de nous, leurs cris répétés, si hauts et si perçans, finissaient par nous causer une sensation d'horreur impossible à décrire, et nous rendaient presque aussi tremblans que ceux que nous voulions rassurer. La soirée avait été douce, sereine et des plus agréables ; la lune s'était levée avec un éclat extraordinaire, d'autant plus lumineuse qu'elle était dans son plein. C'était le dernier des jours de fêtes, et la plupart des naturels savouraient la délicieuse fraîcheur d'une belle nuit, et se reposaient des violens exercices du jour ; mais quand la lune s'obscurcit peu à peu, la peur les gagna ; à mesure que l'éclipsé augmentait, ils s'effrayaient de plus en plus. Ils coururent dans leur détresse chez le roi pour lui apprendre le funeste événement dont ils ne pouvaient comprendre ni la nature ni la cause, car il n'y avait pas un seul nuage, et l'obscurité allait croissant. Le roi, aussi simple et aussi ignorant que ses sujets, ne fut pas moins épouvanté, et ne put consentir à les laisser s'éloigner, s'en fiant au nombre pour faire renaître le courage.

« En face de la maison du roi, y touchant presque, il y a de magnifiques cotonniers, autour desquels on a arraché l'herbe et aplani le terrain pour la

célébration des jeux : la foule des naturels s'était rassemblée sur ce point, munie de tout ce qu'on avait pu trouver dans la ville capable de faire du bruit. Ils avaient formé un grand et triple cercle, et couraient en tournant avec une étonnante rapidité, criant, hurlant, gémissant de toute leur puissance ; ils agitaient leurs têtes par mille contorsions, sautaient en l'air, frappaient la terre des pieds et levaient leurs mains au ciel. De petits garçons et de petites filles, restés en dehors du cercle, couraient çà et là, frappant l'une contre l'autre des calebasses vides, et pleurant amèrement ; des groupes d'hommes soufflaient dans d'énormes trompettes, qui rendaient un son rauque et discordant ; d'autres frappaient sur de vieux tambours, d'autres soufflaient dans des cornes de bœufs ; et pendant les courts intervalles de ce diabolique charivari, on entendait un bruit plus sinistre encore, provenant d'un tuyau de fer et du cliquetis des chaînes qu'on entrechoquait : tout ce qui pouvait accroître le tapage avait été mis en réquisition dans cette occasion mémorable, et il n'y eut un peu de répit qu'à minuit, lorsque la lune eut reparu.

« Nous ne nous étions jamais trouvés à pareille fête. Au moment de l'éclipse totale, on y voyait encore assez pour distinguer les différents groupes de gens s'agitant dans ces ténèbres visibles. Si un Européen, étranger aux mœurs de l'Afrique, se fût trouvé tout-à-coup transporté au milieu de ce peuple égaré par la peur, il eût pu se croire au pouvoir d'une légion de démons célébrant leur orgie par la bienvenue d'un esprit tombé : tant l'aspect de cette multitude était surnaturel, hideux, horrible à voir, et tant ses clameurs étaient infernales ! Heureusement que nous avions avec nous un almanach qui prédisait l'éclipse, et quoique nous eussions négligé de prévenir le roi de ce phénomène, nous pûmes du moins lui annoncer, ainsi qu'à son peuple, le moment précis où les choses reprendraient leur allure habituelle. Leurs craintes commencèrent alors à se calmer, car ils croyaient tout ce que nous disions, et notre infaillibilité en cette circonstance a dû nous faire parmi eux une réputation durable.

« Oh ! dit le roi, il y aura terriblement de douleurs et de cris cette nuit, de Wowon à Yaouric, car les gens ne vous auront pas là pour les consoler et leur rendre le courage. Ils s'imagineront que cette éclipse est le présage de quelque événement bien terrible, et seront en grande détresse et en grand trouble jusqu'à ce que la lune ait repris son éclat.

« Il était près d'une heure quand nous quittâmes le roi et la reine pour regagner notre hutte. Tout était redevenu calme, et nous nous couchâmes en

paix.

LES ENFANS PERDUS.

Voyez, la lune est paie, et le bols solitaire ;
Le vent sous les rameaux se glisse avec mystère,
La nuit lance son char à l'horizon lointain ;
Deux enfans égarés, parmi les halliers sombres,
S'épouvantent à voir les noirs progrès des ombres
Et les derniers adieux du crépuscule éteint.
« Ma sœur, disait l'ainé, forçant sa voix timide,
« Hâtons-nous, le jour tombe, et la nuit est humide ;
« Hâtons-nous, des oiseaux je n'entends plus le chant :
« Viens, nous retrouverons avant peu, je l'espère,
« Le chemin qui ramène auprès de notre mère ;
« Il est ici, vers le couchant.

« Que ma sécurité dissipe tes alarmes...
« Ne pleure pas ! Hélas ! pourquoi verser des larmes ?
« Que crains-tu ? Le Seigneur est si juste et si doux !
« Nous sommes deux enfans, quel mal peut-on nous faire ?
« Nous avons prié Dieu pour notre bonne mère :
« L'un et l'autre veille sur nous. »

Sa sœur lui répondait : « Hélas ! dans sa demeure,
« Notre mère, à présent, nous attend seule et pleure !
« Bientôt, s'il plaît à Dieu, ses larmes vont finir !
« Mais nous avons, mon frère, oublié sa défense ;
« Elle nous privera, pour punir notre offense,
« De ses baisers du soir qui font si bien dormir !

« Oh ! si nous revoyons cette mère chérie,
« Nous ne poursuivrons plus, par-delà la prairie,
« Les beaux papillons d'or et d'azur bigarrés ;
« Nous n'irons plus cueillir en de lointains bocages

« Des bouquets d'aubépine et de roses sauvages :
« Car ces jeux nous ont égarés. »

Ils marchaient, ils marchaient... la nuit était venue ;
Et toujours devant eux la forêt inconnue
S'étendait ténébreuse et ne finissait pas ;
Et les pauvres enfans murmurant des prières,
Traversaient en courant les halliers, les clairières,
Tremblant, l'un près de l'autre, au seul bruit de leurs pas

« Mon frère ! maintenant j'ai peur et ta main tremble.
« — Rassure-toi. — Regarde, au pied de ce vieux tremble
« Ces yeux étincelans qui sont fixés ici !
« — C'est dans son noir abri le hibou qui s'éveille...
« — Et ce bruit de soupirs qui frappe mon oreille ?
« — C'est le vent qui s'éveille aussi.

« — Mon frère, est-il donc vrai que dans des puits d'orages,
« Des troupes de veneurs parcourent les nuages ?
« Que le bruit de leur cor retentit dans les bois ?
« — Chasse de ton esprit cette Image funeste.
« — Est-il vrai que ce chœur infernal et céleste.
« L'oreille des vivans ne l'entend qu'une fois ?

« — O ma sœur ! ô ma sœur ! tais-toi, car tu m'effraies.
« — Quels cris ont retenti ? — C'est le chant des orfraies.
« — Hélas ! quand finira la forêt ou la nuit ?
a Quelle est sur le chemin cette ombre qui se penche ? »
Le frère aîné se tut. « Ah ! c'est la femme blanche !
« Fuyons vite, elle nous poursuit. »

Cependant la forêt s'obscurcit d'heure en heure ;
La brise au loin gémit comme un enfant qui pleure ;
Et sous le pâle abri des nuages tremblans,
La lune fait errer des clartés fantastiques,
Sur les mélèzes noirs, les chênes druidiques,
Et les bouquets d'érables blancs.

De cette triste nuit nul n'apprit les mystères ;
Nul ne vit s'échapper des tombeaux solitaires
Des spectres décharnés, voilés de leurs linceuls ;
On ne sait si le gnome, avec des cris funèbres,
Vint chercher une proie au milieu des ténèbres.
Et s'il flaira de loin les deux enfans tout seuls.

Ils coururent long-temps. Quand l'aube blanchissante
Épancha sur les bois sa clarté renaissante,
On trouva les enfans l'un et l'autre enlacés,
Pâles, les yeux fermés à la douce lumière.
Sans que pour les aider à clore la paupière
Leur mère les eût embrassés.

ARBRE D'UNE GRANDEUR

EXTRAORDINAIRE.

Il existe au Mexique un arbre qui a excité la surprise des voyageurs ; il est situé dans le cimetière de Santa-Maria de Testa, à deux lieues et demie d'Oaxala, et n'a pas moins de cent vingt-sept pieds anglais de circonférence ; sa hauteur est d'environ cent vingt pieds ; et, comparativement à sa masse, il a moins de feuillage que les plus petits arbres qui l'entourent ; quelques-unes de ses branches ont trente pieds de haut. Il est l'objet de la vénération des naturels, qui l'appellent Sabino, et des Indiens voisins. Cortez, dans son Histoire de la conquête d'Oaxala, en fait mention comme de la plus grande merveille qu'il ait vue, et sa petite armée d'Européens s'est reposée sous son ombrage.

LE COLON DU CANADA,

HISTOIRE RACONTÉE PAR UN ANGLAIS.

S'il est curieux de voir un sauvage, enfant inculte de la nature, introduit au sein de nos villes et de nos coutumes, y adopter peu à peu nos besoins et nos ressources pour les satisfaire, combien il sera plus intéressant encore, comme plus analogue à notre situation, de suivre l'homme civilisé dépouillé tout-à-coup du secours de la civilisation, jeté au milieu des forêts et presque réduit à la condition de l'animal, cherchant à tirer parti de la théorie qu'il peut avoir acquise dans la mécanique et les arts. Eh bien ! cette situation n'est pas sans exemple ; je l'ai connue, et ce sera plus ou moins celle de tous ceux qui quittent l'Europe pour les colonies agricoles. Qu'ils aient choisi les forêts de l'Amérique, les prairies de l'Australasie, ou la contrée montueuse du Cap, ils se trouveront abandonnés aux ressources de leur génie inventif beaucoup plus que leur éducation ne le leur laisserait supposer.

Au printemps de 1830, je quittai l'Angleterre pour Québec, dans le Canada. Un voyage à travers l'Atlantique est aujourd'hui une chose ordinaire, un événement bien moins redouté qu'un passage à Plymouth il y a quelque cent ans. Au bout de deux mois environ, nous arrivâmes à Québec, capitale du Bas-Canada. Peu de villes peuvent se vanter d'une position aussi formidable : perchée sur un rocher presque perpendiculaire, d'un côté elle voit couler à ses pieds le Saint-Laurent ; de l'autre, peu profond, mais large, le Saint-Charles. La citadelle s'élève au-dessus de tout ce qui l'entoure ; et sur la rive méridionale du fleuve, la pointe Levy, couverte de bois et parsemée des plus belles maisons de plaisance, ajoute non-seulement à la beauté du spectacle, mais encore sert à prouver que la citadelle n'est pas là un monument de vaine parade, destinée qu'elle est à protéger les richesses d'une si belle province.

Mais ce qui frappe le plus l'étranger en entrant dans le port, c'est la vue des bateaux à vapeur. Ne croyant pas qu'il puisse exister de plus beaux navires qu'en Angleterre, il est surpris d'en trouver qui les rivalisent dans un coin du monde qu'il se figurait peut-être à demi-civilisé ; mais

l'Amérique est le vrai pays des communications par eau, partout entrecoupée de beaux fleuves que la main de la nature semble y avoir à dessein distribués, au nord comme au midi, au couchant comme au levant. L'intelligence de l'homme est venue cultiver ces avantages. Ici un rapide ou une cataracte menacent-ils d'arrêter sa marche, il tourne l'obstacle par un canal ; là le fleuve est-il trop lent, les bateaux à vapeur s'y croisent sans cesse ; et grâce à ces moyens de transport, communs à tous, un Américain regarde un voyage de plus de trois cents lieues comme un léger déplacement. C'est ici le peuple voyageur par excellence, et une petite-maîtresse parle d'un voyage de Philadelphie à Québec avec la plus grande indifférence.

Cette extrême facilité de communication semble avoir affaibli chez les Américains cet attachement au sol natal qui enchaîne l'Anglais au village qui l'a vu naître. L'habitant des États-Unis regarde le continent tout entier comme son pays ; à l'Alabama, au Vermont, il est encore chez lui, et il sera toujours prêt à recommencer des trajets de six cents à mille lieues pour la moindre affaire. Par les bateaux à vapeur et les voitures qui alternent, l'émigrant qui se rend à York pour suivre le Saint-Laurent jusqu'au lac Ontario voyage avec tant de facilité, avec tant de vitesse, que trois jours au plus après avoir quitté Québec, il se repose dans York, capitale du Haut-Canada, à six ou sept cents milles de la mer. Pendant tout ce temps il a vécu fort agréablement ; les bâtimens à vapeur sont superbes et commodes, les dîners fort bons, et les voitures traînées par d'excellens chevaux. La ville elle-même est bien bâtie ; l'étranger y admire plusieurs maisons très-belles, des tavernes spacieuses, des hôtels même, et lorsqu'il voit ce qui l'entoure, il est tenté de regarder comme des fables tout ce qu'on lui a appris de la vie de privation du Canada. L'idée d'une chaumière ornée revient alors lui sourire, et il poursuit le rêve d'une vie heureuse, jusqu'au moment où il choisit son terrain et où il s'occupe, ainsi que je l'ai fait moi-même, d'y construire sa demeure.

Les terres que je devais cultiver ayant été retenues d'avance, je ne m'inquiétai que d'y arriver le plus promptement possible. Je louai un chariot, et me dirigeai à quatre heures du matin droit au nord, en suivant Yonge-Street, un des districts les plus riches du Haut-Canada. Je remarquai plusieurs maisons qui ne le cédaient en rien à celles de la vieille Angleterre ; mais à mesure que je m'éloignai de la capitale, le pays prit un aspect plus sauvage : c'étaient des maisons de briques et de plâtre presque

en ruines, des troncs d'arbres coupés, d'abord clair-semés, puis plus nombreux ; çà et là des pins dans un état affreux de dépérissement, ou de simples poteaux, bordaient la route ; bientôt je trouvai des masses de forêts qui semblaient encore vierges du contact de la hache, quoique deux ou trois maisons de bûcherons élevassent déjà leurs formes nouvelles sur la lisière. Ce fut ainsi que j'arrivai à Phelps's-Tavern ; et comme là seulement s'arrêtent les défrichemens, là aussi tombe le voile ; à deux milles plus loin se répandent les marécages de Holland-River, qui se déchargent dans le lac Simcoe : c'est là que les Indiens se rassemblent pour recevoir leurs présens ; ils vivent errans encore autour de ce beau lac, dont le sol environnant, abondant en gibier, a tant d'attraits pour l'Indien chasseur. Les Européens n'ont encore fait que peu de défrichemens sur ses bords. Là semble être fixé le terrain neutre de l'homme civilisé et de l'homme sauvage.

J'y trouvai heureusement deux voyageurs qui descendaient le lac, et je les priai de me débarquer sur mes possessions.

Après avoir ramé sur une rivière l'espace de huit milles, nous entrâmes dans le lac. Le contraste fut délicieux : une brise douce et fraîche ridait sa surface, et de temps en temps la vue d'une partie plus élevée du rivage, couronnée d'arbres et partiellement défrichée, donnait espérance et courage. Le vent et la nuit nous déterminèrent à baisser la voile, et à débarquer sur une pointe où il y avait une maison pour se mettre à couvert. Pendant que les deux Canadiens étaient occupés à tirer le bateau, et que je restais seul enveloppé dans mon ample manteau, je ne pus me défendre de quelques pensées mélancoliques ; l'ombre solennelle du soir tombant sur les arbres et la surface des eaux, le mouvement des rames, pouvaient bien avoir contribué à cette tristesse ; mais, quoi qu'il en soit, il est peu d'hommes, je pense, qui puissent prendre le parti de se retirer au fond d'un désert sans jeter un regard pénible en arrière : ces figures familières et amies, dont parle le poète, que je quittais, hélas ! peut-être pour toujours, erraient devant mes yeux, et me semblaient d'autant plus chères, d'autant plus regrettables, que je venais de les perdre ; ces chambres confortables, où j'avais demeuré si long-temps à l'abri et heureux, contrastaient assez fortement en leur faveur dans mon imagination avec le vent froid de la nuit et les arbres lugubres près desquels nous passions. La quille du bateau, en touchant le rivage, vint m'arracher à mes rêveries ; en moins d'une heure nous fûmes pelotonnés autour du feu et bientôt endormis. Au point du jour, nous reprîmes notre

voyage. Rafraîchi par le repos de la nuit, ranimé par le brillant éclat du soleil levant du Canada, je regardai la maison de mon hôte avec la ferme intention de la trouver excellente. Grossière, mais assez spacieuse pour suffire à tous les besoins d'un fermier, elle était située sur une pointe de terre formée par une sinuosité du lac ; une rangée d'arbres vénérables y offrait un abri naturel du côté du lac qui bouillonnait sur un beau fond de gravier. Près de là était une nacelle ornée d'instrumens de pêche ; derrière étaient la grange et les hangars, tandis que l'espace entre ces bâtimens formait un riche verger.

Deux ou trois heures après m'être rembarqué , je découvris mon patmos, situé dans le fond d'une baie boisée et régulière, dont les deux côtés montraient quelques arbres d'une hauteur remarquable. La petite tranchée faite dans le bois par mon prédécesseur me parut présenter une retraite agréable. Un Français y avait, l'automne précédent, établi sa demeure provisoire ; il y avait élevé une chaumière, basse, couverte d'écorce, et avait abattu environ quatre acres de bois qui jonchait encore le sol. Nous longeâmes quelque temps le rivage pour trouver un lieu de débarquement ; car les arbres qui poussaient sur le bord, ayant été renversés dans le lac, formaient une véritable barrière. Cependant nous pûmes enfin mettre pied à terre, et ayant gravi un monticule, la scène qui se présentait à ma vue me laissa en proie au plus affreux découragement. A deux cents toises de distance, tout au plus, était mon ennemi naturel, un bois sombre et épais, que mon œil inexpérimenté croyait impénétrable. Ce qu'on appelait le défrichement me paraissait l'image de la confusion et du chaos : de tous côtés, des arbres amoncelés sur la terre, et l'herbe, plus haute que moi, qui poussait vigoureusement au milieu des débris. Je m'ouvris un chemin à travers ces obstacles vers mon habitation future, et ce ne fut pas sans de grands efforts.

Ma demeure, construite avec des troncs de cèdre bruts, in puris naturalibus, avec son plancher en planches grossières, avec son toit d'écorce, formait un vrai point de transition entre un wigwam indien (une hutte) et une étable à cochons en Angleterre. La nouveauté du spectacle cependant, et la beauté du ciel, changèrent un moment mes réflexions, et je m'écriai : Je suis roi de tout ce qui m'entoure ! en entrant dans ma demeure. Elle était percée de deux fenêtres, mais il n'y avait rien pour clore les portes. J'y remédiai avec quelques planches brisées ; une caisse de bagage composait tout mon ameublement ; je la suspendis à une solive, et j'allai

visiter mon plus proche voisin. Les difficultés que je rencontrai pour trouver sa résidence, ainsi que mes petites infortunes dans le bois, seraient trop longues à détailler ; heureusement je trouvai dans ce voisin un Canadien-Français aimable et spirituel, qui avait épousé une Indienne. Je fis, sous sa dictée, une liste des objets qui m'étaient le plus- nécessaires ; puis, prenant un compas et les indications les plus précises, j'osai traverser le bois pour me rendre à York et en rapporter mes bagages. Je suivis quelque temps les bords du lac ; le chemin était bon, une seule rangée d'arbres en bordait les sinuosités, et j'avais sous les yeux une scène aussi riante que magnifique. Je quittai avec peine le rivage du lac, et, coupant droit au sud, j'entrai aussitôt dans l'épaisse forêt : le chemin était d'autant plus difficile à distinguer, que les feuilles avaient déjà commencé à tomber. Il n'est peut-être au monde aucune route plus triste que celle qu'il faut suivre à travers une forêt d'Amérique ; il est peu d'êtres doués de vie pour l'animer, si ce n'est par hasard un écureuil qui met la tête à son trou pour examiner, d'un œil vif et brillant, le passant, si rare en ses lieux. On ne voit, on n'entend là que le sciage des branches agitées par le vent, et la lourde chute de quelque vieux tronc qui, usé enfin par des siècles de vétusté, tombe pour enrichir de ses débris le sol dont il tira si long-temps sa substance. Cinq ou six heures de marche sous l'ombre du bois me conduisirent à la grande route, ornée de chaque côté de riches défrichemens. Sur cette route est l'établissement des Davidites, une de ces sectes nombreuses et ridicules que fait souvent naître une religion mal éclairée.

Après avoir fait mes achats, réuni mon bagage, je retournai vers ma sauvage solitude, et me retrouvai bientôt seul au milieu de mon désert. Ma maison, alors garnie de caisses et d'outils, me parut passable, et ce fut avec un plaisir inexprimable que je m'endormis de nouveau sous mon toit solitaire. J'avais appris à manier une hache, et il ne me fut pas difficile de me procurer du bois pour mon feu ; c'était déjà un talent dont je commençai à être heureux. La hache, retentissant dans la forêt, résonnait harmonieusement à mon oreille et excitait mon émulation. La hache américaine diffère de forme avec toutes celles que j'ai vues en Angleterre ; le fer en est plus court et plus épais au talon ; elle ressemble à un coin, et peut également enlever un copeau ou fendre un tronc. Le manche est de bois d'orme, courbe, et un nœud au bout sert à empêcher qu'elle n'échappe des mains. On frappe en partant directement de l'épaule ou en tournant l'instrument autour de la tête ; la force que cette hache acquiert par ce

mouvement suffit sans beaucoup d'efforts pour qu'elle entre dans le bois. La difficulté consiste à couper toujours à la même place et à lui donner l'inclinaison nécessaire ; mais tout cela s'acquiert bien vite par la pratique.

Trois ou quatre jours après mon retour, en errant dans la baie, je trouvai les débris d'un vieux canot que je jugeai réparable. J'employai l'après-midi à le tirer à terre ; j'en bouchai les crevasses avec du bois, une vieille culotte et de la mousse. Dans mes promenades, j'avais aperçu un petit bouquet de pins, arbres très-rares dans ce canton ; par des incisions, j'en obtins de la térébenthine qui me servit à goudronner mon esquif. Je le lançai en suivant le bord, pour l'essayer ; je coupai un aviron et je me mis en voyage. Je trouvai un endroit commode où mon canot serait à l'abri des vents venant du nord. Bientôt il me fut d'un grand usage ; je m'en servis pour aller visiter un voisin, et je rapportai quelques planches pour construire mon grenier, dont je dissimulai les jointures avec de longues bandes d'écorce de cèdre, pour intercepter l'air glacial de l'hiver. Ce grenier servit à ranger mes caisses. Je fis avec un morceau de hêtre une chaise assez commode ; j'eus envie de la garnir, mais cette idée de luxe me passa. Deux ou trois planches me composèrent une table et un banc. Deux crochets en bois servirent à suspendre mon fusil ; et comme les nuits devenaient longues, le soir, à la clarté d'un feu clair, c'était avec une vive satisfaction que je pouvais distinguer les objets autour de moi. J'avais l'habitude de me lever à quatre heures et demie ; j'allumais mon feu, je déjeûnais d'abord, persuadé que c'était un préservatif de la fièvre, et je sortais ensuite. Les matinées étaient devenues très-froides ; c'était la fin de septembre, et cependant le milieu du jour était très-chaud. J'entretins du feu toutes les nuits, et comme je me lassai d'apporter sur mes épaules le bois qui servait à l'alimenter, j'abattis douze ou quatorze beaux arbres, ormes ou érables, je les coupai à douze pieds de longueur, et empruntai un joug de bœufs pour les traîner jusqu'à ma porte : c'était la première fois que je conduisais un attelage ; l'essai fut extrêmement pénible au milieu des défrichemens. Le Français dont j'ai parlé avait planté un petit nombre de pommes de terre et de citrouilles que je transportai chez moi ; je serrai les pommes de terre dans une petite cave que j'avais creusée sous ma maison. Les grandes feuilles des citrouilles étant mortes, le sol parut, comme le jardin des Hespérides, orné de grosses pommes dorées ; j'en fis un amas, ce qui me donna deux jours de fatigues, à cause de la difficulté du transport. J'augmentai alors ma maison d'un jeune chien qu'un colon m'avait gardé. Je possédais déjà un cochon et un chat ; et

comme il s'écoulait souvent une quinzaine sans qu'un seul étranger visitât mon habitation, nous devînmes bientôt compagnons inséparables. Si je sortais, ma famille tout entière suivait mes pas ; le cochon cherchait des glands, le chien et le chat jouaient dans le bois, et moi quelquefois, posant ma hache, j'invitais l'un ou l'autre de mes sujets à quelque entretien familial, et le cochon n'était jamais le dernier à s'y rendre. Vers cette époque, le champ de blé de mon voisin ayant été entièrement ravagé la nuit par un ours monstrueux, nous nous mimes à sa recherche.

Ce fut d'abord sans succès ; mais enfin une nuit, nuit de malheur pour l'ours, nous mimes fin à ses dégâts en lui logeant quatre balles dans le corps. Nous étions alors à la fin d'octobre, la saison était charmante ; c'était le temps qu'on nomme l'été indien ; l'air était doux, la chaleur modérée ; rarement pleuvait-il pendant le jour : des pluies douces, rafraîchissantes, tombaient la nuit, et au lever du soleil, la couleur automnale des feuilles prêtes à tomber les montrait fraîches comme au printemps. Une forêt d'Amérique, quand vient la chute des feuilles, brille peut-être de son plus bel éclat : la teinte dorée d'un arbre est relevée par le vert sombre d'un autre ; la feuille brune dentelée du hêtre paraît en relief d'un bosquet de cèdres, tandis que l'ensemble est coloré par le rouge brillant d'une espèce d'érable ; et ce contraste de feuilles qui tombent, d'arbres qui meurent, de pins toujours verts, rend alors une promenade à travers les bois plus attachante et plus variée qu'en toute autre saison.

Mes pommes de terre et mes citrouilles, continue le colon dans son curieux récit, étant maintenant rangées, les jointures des ais de ma maison défendues des injures de l'air par un bon mortier de glaise que j'avais fait entrer de force, et ayant un bon tas de bois de chauffage autour de ma porte, je voyais les approches de l'hiver sans craindre beaucoup ses rigueurs. Je possédais quelques bons livres ; et après avoir travaillé pendant huit heures à un jardin que je préparais pour le printemps suivant, et que je voulais entourer d'un clos, je m'asseyais près de mon feu, et, à la lueur d'une lampe de ma façon, je me transportais tour à tour dans différens pays ; les relations de voyages faisaient mes délices. Je m'étonnais de m'être fait en si peu de temps à une vie et à des habitudes si nouvelles. Vivant aussi solitaire, je ne pus échapper à une maladie due peut-être à la proximité des bois, la mélancolie ; mais formant sans cesse quelque nouveau projet, soit pour l'utilité, soit pour l'élégance de ma demeure, ma tristesse s'évanouissait bientôt.

Un soir j'étais assis, rêvant au spectacle que j'avais sous les yeux, aux espérances de ma jeunesse, et soupirant, je l'avoue, au souvenir des rêves de ce temps de bonheur. Je venais d'ouvrir une petite tabatière à musique (c'était un plaisir que je me permettais seulement le samedi) ; j'écoutais avec nonchalance, lorsque l'on frappa à ma porte. « Entrez, » criai-je. La porte s'ouvrit, mais personne n'entra. Je me levai et vis deux personnes enveloppées de couvertures, se tenant dehors. « Ontaske niche : entrez, Indiens, » dis-je. Mais l'une des deux partant d'un grand éclat de rire, je reconnus la femme indienne de mon voisin, qui me présenta sa compagne comme la sœur d'une de ses amies. Une telle visite changeait tout-à-coup l'aspect de ma maison. La plus jeune des deux Indiennes, qui, depuis son entrée, avait écouté attentivement la tabatière, se glissa avec précaution de plus en plus près ; puis, s'élançant tout-à-coup dessus, comme si elle avait voulu attraper une mouche, et la boîte venant en ce moment à s'arrêter, elle s'imagina l'avoir tuée, laissa échapper une exclamation, un hé ! douloureux, et jeta vers moi un regard alarmé. Voyant cependant que je riais, elle reprit courage et sourit aussi. Après avoir causé, babillé, ri pendant quelque temps, elles se levèrent pour partir. J'avais un joyau, riche en apparence, en réalité de peu de valeur, que j'attachai avec toute la galanterie dont je fus capable sur le sein de la plus jeune des deux Indiennes. Pendant leur visite j'avais eu le temps de remarquer sa tournure et son habillement. Son costume était celui qui est le plus généralement porté.

Un jupon bleu foncé lui tombait un peu au-dessous du genou ; ses jambes étaient couvertes d'une espèce de chaussure d'un rouge brillant ; ses pieds étaient nus ; elle avait une espèce de jaquette noire ; un mouchoir se croisait sur sa poitrine ; autour de son cou descendaient plusieurs rangs de grains de verre ; ses oreilles étaient ornées d'anneaux en perles fausses. Sa tête était entièrement découverte ; de longs cheveux noirs tombaient sur ses épaules ; une couverture blanche, servant à l'envelopper, représentait un châle. C'était une brune claire, ayant des yeux vifs et brillants, des dents blanches, et lorsqu'elle souriait ou qu'on l'excitait, ses traits exprimaient beaucoup de bonne humeur ; mais lorsqu'elle était immobile, leur expression , quoiqu'ils fussent assez beaux, montrait cette apathie si commune chez les Indiens. Les mains et les pieds, chez toutes les tribus indiennes, sont, sans exception, petits et bien proportionnés.

Le 12 novembre il commença à tomber de la neige, et avant le 25 le lac se trouva entièrement pris par la glace, sous laquelle murmurait l'eau captive. Le bruit que rendait au milieu du silence de la nuit le choc des glaçons qui se fixaient était imposant et s'entendait à plusieurs milles du rivage. Les craquemens se communiquaient aux glaces avec une telle violence, que, quoique ce soit un signe de solidité, un étranger qui eût senti ce bruit mouvant sous ses pieds, se serait difficilement persuadé de la réalité de l'expérience. L'hiver faisait alors éprouver ses rigueurs ; partout l'eau était glacée, et le sol entièrement couvert de neige. Aucun oiseau, si ce n'est celui qu'on appelle oiseau des neiges, n'animait la scène. Les jours cependant étaient beaux ; le soleil paraissait constamment pur et brillant ; les soirées étaient quelquefois superbes. Un rouge tendre ou une teinte violette colorait l'horizon du côté du levant et présageait un froid vif. Lorsque la lune se levait, l'effet de sa pâle lumière sur les plaines blanches était d'un effet difficile à décrire, tandis que mêlée, confondue avec les étoiles, l'aurore boréale se jouait au ciel du Nord. La lune et les étoiles paraissent, en Amérique, beaucoup plus brillantes que dans notre vieille Europe. La pureté de l'air semble favoriser leur éclat, bien différent des lueurs incertaines d'une nuit des tropiques. Combien de fois, en revenant de chez quelque voisin, au milieu de la nuit, sur la surface gelée du lac ; combien de fois me suis-je senti ému d'admiration à la vue de cette voûte étoilée du ciel, où les astres, comme la terre qu'ils éclairent, semblent être aussi de jeunes et nouveaux mondes ! Quoique le thermomètre descendit beaucoup plus bas cette année que de coutume, cependant la pureté de l'air et la constante apparition du soleil rendaient le froid beaucoup moins pénible qu'il ne l'est en Angleterre. Il y a bien peu de jours d'hiver dans le Canada, du moins aux environs du lac Simcoe, où l'on ne puisse travailler toute la journée.

Je n'éprouvai jamais le besoin de m'habiller plus chaudement que je ne l'étais en Angleterre. On doit seulement avoir soin de se tenir les pieds chauds. Pendant une partie de cet hiver, je fus occupé à couper des morceaux de bois pour former mon enclos ; on y emploie de préférence le cèdre. On choisit un arbre dont l'écorce est belle et régulière ; en l'abat, on en coupe le tronc de douze en douze pieds. Dans les commencemens ce travail me parut extrêmement dur ; à peine pouvais-je préparer dix à douze palissades en un jour. Je choisissais mal mon bois, et avec mes outils je

m'estropiais les mains. J'y mis de la persévérance, et au bout de huit jours je pouvais fendre cent palissades en moins de huit heures.

Bientôt le printemps reparut ; le suc de l'éracle coulait sur l'écorce, et le pigeon revenait habiter les bords du lac. C'était le temps que je devais choisir pour défricher quelques terres ; j'engageai donc un Français pour m'aider dans ce travail, et nous nous mîmes à l'ouvrage. Tous les arbres se coupent à hauteur d'appui, le maniement de la hache ne permettant pas de les couper plus bas ; on réunit les branches en monceaux, et les troncs se séparent en longueurs de dix à quinze pieds, proportionnellement à leur grosseur. J'avais fait provision de whisky et de porc ; mes voisins se réunirent pour m'aider à transporter mon bois. Le jour convenu, environ vingt-cinq hommes et cinq jougs de bœufs firent résonner la forêt du bruit de leurs travaux. Avant la fin du jour, j'avais six acres de bois qui n'attendaient plus que le feu. Une brise violente du nord-est s'étant élevée, j'eus avant minuit le plus beau tableau du Pandemonium. Le vent devint une véritable tempête ; des lames de feu furent emportées sur les amas de bois, et bientôt le bruissement de la flamme et les craquemens de trente à quarante incendies présentèrent un spectacle horrible. Un dais noir de fumée s'étendait, malgré le vent, sur toute cette scène. Je tremblai pour ma demeure et veillai toute la nuit. Le jour suivant, les flammes avaient considérablement diminué ; il était alors nécessaire de rapprocher les morceaux enflammés pour activer leur combustion ; c'était un travail malpropre et désagréable ; enfin, quand le feu commença à s'éteindre, il fallut employer un joug de bœuf pour en transporter les restes, c'est-à-dire les tisons, et les réunir en un plus petit nombre de tas pour les brûler encore ; là se termine l'opération, et on peut labourer et ensemer du grain.

La glace ayant disparu entièrement de la surface du lac, la saison devenant plus tiède, je tournai mon attention vers les ressources que la pêche pouvait me procurer. Je fis dans ce nouvel art de nombreuses expériences. Comme j'ai déjà parlé de mon industrie, la description d'une de nos expéditions suffira pour faire connaître la manière de prendre le poisson sur le lac. Ondosnôk (ce qui signifie le vent qui s'approche), la belle Ondosnôk vint me joindre dans son élégant canot d'écorce. Nous nous tîmes à quelque distance de la baie ; l'air était calme ; la surface du lac, réfléchissant comme un miroir les ombres obscures des tamarins verts, était favorable à la pêche. Quand nous sortîmes de la baie, il eût été impossible

de ne pas admirer l'élégance et la légèreté de la barque dans laquelle nous voguions : elle pouvait contenir dix ou douze personnes ; une seule la conduisait avec une extrême facilité. La jeune squaw (femme) ramait à la proue, tandis que suspendu au-dessus de l'eau était un bâton fendu supportant un morceau d'écorce de bouleau enflammé, qu'on renouvelait de temps en temps. Quand nous arrivâmes au lieu de la pêche, Oudosnôk quitta la rame, et s'emparant de la lance, tige légère de quatorze à quinze pieds, elle se pencha attentivement sur l'eau. Je guidais le canot, selon que la pointe de la lance tournait, par une impulsion très-légère de la rame. Tout-à-coup elle plongeait sa lance, et la retirant à la surface de l'eau elle ramenait un poisson transpercé. Nous en primes ainsi six ou sept avant dix heures, et nous nous en retournâmes. Cette manière de pêcher est aussi agréable que pittoresque. La vive lumière de l'écorce enflammée se reflétait sur la teinte verdâtre des eaux et sur le visage sombre et inanimé de l'Indienne, tandis que le silence de la nuit n'était interrompu que par le plongeon de la lance et les efforts du poisson blessé. Ondosnôk voulut débarquer sur une petite île inculte, y allumer du feu, et y manger le produit de la pêche. J'acceptai d'autant plus volontiers la proposition, qu'elle me parut piquante. Un cultivateur des bois d'Amérique et une squaw indienne ne sont pas embarrassés pour se procurer du feu, et en une demi-heure notre poisson fut supérieurement cuit. Nous le dépeçâmes avec nos doigts. Tout disparut en un clin d'oeil ; puis, sautant dans le canot, nous regagnâmes nos huttes.

L'automne précédent j'avais entouré d'un enclos un terrain destiné à mon jardin. Je divisai ce défrichement : quatre acres pour du froment, un acre et demi pour du blé de Turquie, et environ un acre pour des pommes de terre. Tout cela dans son temps vint à bien. L'été de retour, chaque arbre se couvrit de feuilles. La nuit les vers luisans éclairaient les bois, et des myriades de grenouilles faisaient entendre leur éternel concert ; les moustiques aussi bourdonnaient et piquaient ; mais un grand soulagement, un plaisir réel, c'est qu'en vous laissant mordre, vous êtes sûr de faire mourir votre persécuteur : la vengeance est le plaisir des dieux et des hommes. Comme mes grains poussaient sous mes yeux, qu'ils avaient été semés de mes propres mains, défendus par ma vigilance, je me croyais en quelque sorte leur créateur, et les regardais comme des enfans reconnaissans qui me promettaient une récompense certaine dans leur maturité. En un mot, j'étais devenu un véritable fermier canadien, lorsque, par le moyen de

la poste nouvellement établie, je recus une lettre qui rendait nécessaire mon retour en Europe. Ce fut avec un mélange de joie et de regret que je partis pour Québec. On dit qu'une prison long-temps habitée devient pour le prisonnier un autre toit domestique. Quant à moi, ce que l'automne précédent j'aurais cru impossible, je quittai avec des larmes, et mes fidèles compagnons, et mes terres ensemencées.

UN ENTERREMENT RUSSE.

Dernièrement nous empruntions à M. Renouard de Bussière la description d'un village russe ; aujourd'hui il nous fournira celle d'un enterrement. C'est lui qui parle :

« Des chants plaintifs, dit-il, entremêlés de sanglots et de gémissemens, nous annoncèrent le passage d'un convoi funèbre. Nous-le suivîmes à l'église. Arrivés devant le sanctuaire, les soldats qui portaient le cercueil le déposèrent à terre. Il était découvert et renfermait le corps d'une femme.

« Une jeune fille, sœur de la défunte, continuait le chant lugubre, qui d'abord avait éveillé notre attention. Elle l'interrompit à peine durant l'office des morts, et ce cantique avait quelque chose de déchirant, qui excitait à la fois l'étonnement et la pitié.

« La plupart des assistans jetèrent sur le cadavre un certain nombre de copecks (petites pièces de monnaie), qui servirent à l'achat d'une cinquantaine de cierges, allumés aussitôt et fixés en rangs serrés sur les quatre bords du cercueil. Quand le pope (le prêtre) eut achevé les prières, les cierges furent éteints ; et dans ce moment toutes les femmes présentes à la cérémonie confondirent leurs chants et leurs sanglots. S'adressant, avec l'accent d'une douleur sauvage, au corps inanimé qu'elles entouraient, elles lui reprochaient sa mort, et lui demandaient pourquoi donc il voulait quitter la terre. Puis elles se jetaient sur le cercueil, couvraient de leurs baisers les yeux, les mains et la bouche du cadavre, et remplissaient l'église de leurs cris cadencés.

« Cependant le prêtre s'était rapproché du sanctuaire. On avait placé sur les marches de l'autel un bloc de bois de sapin, long d'environ trois pieds. Il était scié grossièrement à ses deux extrémités et fendu d'un coup de hache dans le sens de sa longueur. Les deux moitiés étaient contenues par un mouchoir fortement serré. Le prêtre fit détacher ce nœud, et nous aperçûmes le corps d'un enfant né depuis peu. A l'instant même ce grossier cercueil fut entouré par des jeunes filles et des enfans, qui à leur tour prodiguèrent des baisers et des caresses au petit cadavre qu'on y avait déposé.

« Retournant vers le cercueil de la jeune femme, le pope y jeta une image de saint Nicolas, plusieurs croix taillées en bois blanc, et un papier, qu'on dit être une espèce de passeport adressé à saint Pierre, et destiné à faciliter aux morts l'entrée du paradis. En même temps il souleva le linceul, en retira une bouteille, la déboucha, et versa sur le cadavre une liqueur épaisse. Aussitôt tous les assistans, hommes, femmes et enfans, se précipitèrent sur le cadavre. Nous les vîmes tremper leurs doigts dans cette liqueur et les porter à la bouche. Glacés d'horreur, nous sortîmes à la hâte.

DÉVOUEMENT

DU CAPITAINE CHARLES DE LYVOIS ;

MONUMENT ÉLEVÉ A SA MÉMOIRE SUR LE RIVAGE
D'ALGER.

Au commencement de février 1835, toute la côte d'Alger fut désolée par une terrible tempête. Un vent des plus violens mit en péril les vaisseaux qui avaient cherché un refuge dans le port d'Alger. Un officier-général faillit être enlevé et jeté à la mer par l'ouragan. Depuis plusieurs jours la côte était couverte de débris, et le mauvais temps continuait de régner, lorsque le 11 février un trois-mâts russe, la Vénus de Bionberg, vint s'échouer sur les rochers escarpés situés au bas de l'hôpital de Caratine.

La population d'Alger, tout entière sur le rivage, s'efforçait de porter secours à l'équipage du malheureux bâtiment ; mais la mer furieuse rompait toutes les tentatives faites pour communiquer avec le trois-mâts. Cependant la position des naufragés devenait de plus en plus désespérée.

A la vue de cette horrible détresse, un jeune officier d'artillerie, Charles de Lyvois, se présente, résolu à braver tous les dangers. Plein de confiance dans sa vigueur peu commune et dans son adresse déjà souvent éprouvée, il se fait attacher à une corde, descend par une fenêtre de l'hôpital, et, triomphant des flots, aborde le trois-mâts belge le Robuste, qui se trouvait à la droite du navire naufragé ; de là il gagne à la nage, avec un rare bonheur, le trois-mâts russe et lui porte le bout d'une corde qui établit une communication entre les deux bâtimens. Cependant à bord de la Vénus on hésitait à se confier à ce frêle moyen de salut, qui en définitive sauva les naufragés ; alors de Lyvois, pour donner l'exemple, s'accroche au cordage, et, soutenu par la force des poignets, s'avance vers le Robuste. Déjà il avait atteint la moitié de la distance à parcourir, lorsqu'une vague énorme, soulevant le Robuste et le poussant vers la Vénus, plonge dans les flots le généreux officier, qu'une seconde vague engloutit bientôt sans retour.

La population d'Alger et l'armée restèrent frappés de consternation à la vue de ce funeste événement. De concert avec l'administration, on prit

aussitôt la noble résolution de perpétuer le souvenir de la généreuse mort du jeune officier ; il fut décidé qu'il lui serait élevé un monument dans le port d'Alger presque en regard du rucher où de Lyvois avait trouvé la mort.

Sur l'une des plaques de marbre qui entourent le cénotaphe, on lit : A la mémoire de Ch. de Lyvois, capitaine d'artillerie, mort à trente-trois ans, victime de son dévouement, dans la tempête du 11 février 1835. Sur une autre plaque sont inscrites ces honorables paroles : Elevé par l'armée et la population d'Alger.

LA NOUVELLE HAMBOURG.

Voulez-vous savoir quelle est la puissance d'un homme industriel et qui a du courage ? Lisez ce qui suit.

Il y a quelque temps un habitant du Holstein, nommé Schulz, a annoncé qu'il avait fondé sur les bords de la Savannah, dans l'Amérique du Nord, une ville nouvelle à laquelle il avait donné le nom de Hambourg. Dans sa jeunesse, cet homme arriva à Lubeck, où il acquit des connaissances commerciales ; puis il s'établit à Wismar, où il entreprit un petit commerce d'expédition avec son pays natal. Les événemens de la guerre et l'entrée des Français dans le Mecklembourg le ruinèrent entièrement ; il abandonna son patrimoine à ses créanciers, et s'enrôla comme matelot danois sous un nom supposé. Il arriva à Copenhague ; mais dans les premiers huit jours il déserta, et fut reçu à bord d'un vaisseau américain, avec lequel il arriva en Amérique.

Le voyage était fait ; mais il fallait payer son passage : comment faire ? Il consentit ou plutôt fut forcé à servir le capitaine pendant deux ans en qualité d'esclave : horrible sort qu'il supporta avec courage. Le capitaine, qui n'avait pas besoin de son travail, le vendit à un planteur, qui sans doute avait de l'humanité, puisqu'il gagna chez lui quelque argent ; plus tard il obtint la liberté, et bâtit une petite maison dans Augusta, sur la Savannah ; il vendit avantageusement cette maison, en construisit d'autres semblables, acquit une assez belle fortune, établit sur le fleuve un pont où il perçut un droit de péage, qui lui rapporta annuellement trente mille dollars ; finalement il construisit sur la rive opposée du fleuve une ville qu'il nomma Hambourg : déjà en 1825 elle comptait quatre à cinq cents habitans. Il y établit une banque et une monnaie, où il frappa des ducats, et se livra ensuite à plusieurs entreprises, par exemple à l'établissement d'un port à Augusta. Plus humain et d'un caractère plus noble que le vieux Stephen Girard, dont nous avons parlé il y a quelque temps, il envoya à sa famille des sommes considérables ; il n'oublia pas non plus ses créanciers d'Europe : il acheva de les payer.

Malheureusement la hardiesse de ses entreprises ne fut pas toujours couronnée par le succès ; on rapporte que dans les derniers temps il a perdu

une partie de la grande fortune qu'il avait acquise.

Cela est fâcheux, car il nous semble qu'il en usait noblement, c'est-à-dire qu'il en faisait profiter beaucoup de monde.

NATURALISATION

DE LA POMME DE TERRE EN EUROPE.

Nous avons déjà eu occasion de parler de la pomme de terre ; nous ajouterons aujourd'hui que ce précieux tubercule fut introduit pour la première fois en Angleterre dans l'année 1575. La pomme de terre fut apportée par un capitaine nommé Hawkins ; il l'avait recueillie à Santa-Fé dans la Nouvelle-Espagne. Sir Walter Raleigh la planta peu après sur ses propres terres en Irlande ; mais, comme il ignorait que c'était le tubercule que l'on mangeait, il fit recueillir soigneusement le petit huit rond qu'elle produit et se le fit servir. A peine en eut-il goûté, qu'il s'emporta violemment, et ordonna que l'on arrachât et que l'on jetât au rebut cette mauvaise plante qu'on lui avait fait si sottement cultiver ; heureusement qu'un daim, qui passait par le champ, vint lui apprendre, en déterrant le tubercule, quel était le véritable usage de la pomme de terre. Nous avons déjà dit combien de temps se passa avant qu'on en fit un objet principal de la nourriture des hommes.

LA JEUNESSE,

POÈME

PAR MADAME ANAÏS SÉGALAS.

Tendre fleur, qu'en fuyant chaque minute effeuille,
Qui brilles pour mourir dans la main qui te cueille,
Beau songe au teint de rose, au corps vain et léger,
Que les ans fugitifs emportent sur leur aile,
Doux rayon du matin, qui luit sur la nacelle
D'un nouveau passager ;

Jeunesse, vision de longs regrets suivie,
Vive et belle aujourd'hui tu parais dans ma vie,
Avec ton front orné de folie et d'amour,
Avec ton vol rapide et tes mille chimères,
Ton parfum de bonheur, tes couleurs printanières,
Ton sourire d'un jour.

Que je t'aime, brillante et fugitive idole !
J'aime tes jeux badins, j'aime ta gaîté folle,
Tes frivoles atours si souples et si frais,
Ces perles, ces bijoux, cette gaze fragile,
Que tu changes vingt fois, comme un enfant futile
Joue avec ses hochets.

J'aime tout le fracas de tes bals éphémères,
Leurs quadrilles remplis de sylphides légères,
En tuniques de tulle, en bandeaux de saphir,
Et l'orchestre sonore et ses cordes bruyantes,
Qui semblent, au milieu de nos danses riantes,
Une voix du plaisir ;

Puis le riche salon orné pour la soirée,
La foule qui se presse à sa pompeuse entrée,
Le banc de la danseuse, où l'or pend en réseau.
Et le parquet flexible, aux glissantes surfaces,
Le lustre qui m'éclaire, et reluit dans les glaces,
Comme un soleil dans l'eau.

Oh ! comme je voudrais prolonger ton passage !
Mais les jours purs s'en vont comme les jours d'orage :
Si le fleuve écumant, aux lugubres rumeurs,
S'engloutit dans les mers par un ordre suprême,
Le beau cuisseau d'argent n'y court-il pas de même,
En coulant sur des fleurs ?

Sur l'heure du plaisir l'aiguille diligente
N'arrête pas sa course, et du bal qui m'enchante
Le moment fortuné bientôt s'envolera ;
Et tous ceux qui suivront la folâtre journée
Formeront promptement la chaîne d'une année
Qu'une autre effacera.

La jeunesse est semblable à nos fêtes charmantes :
D'abord des ris joyeux, des guirlandes brillantes ;
Après, que reste-t-il ?... Comme de vains débris,
Quelques sons affaiblis, qui vibrent dans l'oreille,
Écho triste et lointain des plaisirs de la veille,
Quelques bouquets flétris.

Oh ! puisque la jeunesse est une ombre qui passe,
Tandis qu'elle apparaît dans un étroit espace,
Jouissons, traversons le chemin en dansant :
Nous le verrons subir bien des métamorphoses ;
Pendant qu'il est fleuri, cueillons toutes ses roses.
Et chantons eu passant.

L'hiver viendra glacer notre joyeux cortège ;
Vers la fin du trajet s'étend un sol de neige,

Ses arbres dépouillés forment un blanc cordon ;
Les voyageurs tardifs, à la marche incertaine,
Tout frissonnant de froid, s'avancent avec peine
Courbés sur un bâton.

Avant de nous traîner sur cette route obscure,
Enivrons-nous de jeux, de gaîté, de parure !
Nous régnons maintenant, hâtons-nous, ô mes sœurs
Des groupes enfantins pressent leurs pas agiles
Pour nous ravir bientôt nos couronnes fragiles
Et nos sceptres de fleurs.

Cette pièce de vers est charmante et pleine d'images gracieuses. Comme on voit accourir et grandir rapidement cette petite génération qui vient prendre la place de son aînée !

Nous régnons maintenant, hâtons-nous, ô mes sœurs !
Des groupes enfantins pressent leurs pas agiles,
Pour nous ravir bientôt nos couronnes fragiles
Et nos sceptres de fleurs.

On a rarement de ces heureuses idées ; s'il ne s'agissait pas d'une dame, je dirais qu'Horace avait quelquefois de pareilles inspirations ; je pourrais bien dire aussi (et je le devrais peut-être) que toute cette morale est un peu trop celle d'Épicure, celle d'Horace, si vous voulez ; je pourrais faire à ce sujet beaucoup de graves réflexions ; mais, en vérité, je n'en ai pas le courage ; je veux m'en tenir au plaisir.

LA PÊCHE DU REQUIN.

La prise d'un requin est un moment de fête sur un vaisseau ; en voici un exemple tiré d'un nouvel ouvrage anglais, intitulé : Anecdotes de la vie maritime ; par le capitaine Basil Hall. C'est le capitaine qui raconte :

« L'ingénieur, affairé à mesurer les distances, serre, dit-il, à la hâte son sextant dans sa boîte ; le mathématicien, calculant les longitudes, jette ses livres ; l'officier de marine plante là son éternelle flûte ; le docteur sort en sursaut de son habituel assoupissement ; le trésorier ferme son journal ; tous, hommes, enfans, courent pêle-mêle sur le pont, pour voir mourir l'infâme ; le singe même, s'il en est un à bord, prend un intérêt patent à toute la scène sauvage. Je me rappelle avoir vu Jocko courant en avant, en arrière, le long des filets des hamacs de la poupe, grimaçant, criant, marmottant, de façon à se faire entendre de l'avant à l'arrière. A qui en avez-vous, maître Mona ? dit le quartier-maître (l'animal, qui venait de Ténériffe, conservant son nom espagnol). Jocko ne répliqua pas : mais étendant sa tête au-dessus de la balustrade du bord, regardant avec des yeux qui lui sortaient presque de la tête, il fit une telle grimace, qu'il montra ses dents et ses gencives d'une oreille à l'autre. Dépêchez-vous ! courez au cuisinier ! vite un morceau de porc ! crie le capitaine, s'emparant du commandement avec autant de joie que s'il s'agissait de donner la chasse à un croiseur ennemi. Ou est votre croc, quartier-maître ? Voilà, monsieur, voilà ! répond le camarade, tâtant la pointe, la déclarant aussi acérée que l'aiguille d'une dame, et l'enfonçant de suite dans une énorme pièce de cochon rance, pesant de quatre à cinq livres, car il n'y a rien d'assez fort, rien d'assez haut goût pour l'estomac d'un requin. Le croc, gros comme le petit doigt, décrit une courbe de la grandeur d'une main d'homme demi-fermée ; sa longueur est de cinq à six pouces, et il se termine par une formidable pointe barbelée. Ce crochet, d'aspect terrible, est accompagné de trois à quatre pieds de chaîne ; précaution indispensable, car un requin vorace engloutit quelquefois l'amorce si profondément, qu'il happerait et romprait la corde qui tient le harpon aussi facilement que s'il coupait une tête d'asperge.

« Le requin est généralement affamé ; mais, dans des cas fort rares, quand il n'est pas en appétit, il nage lentement vers l'amorce, la flaire, et lui donne une poussée avec son nez en forme de pelle, la tournant sens dessus dessous. Alors il la côtoie, à droite, à gauche, comme s'il appréhendait quelque mauvaise aventure : mais bientôt il y revient pour jouir du délicieux haut-goût, comme les marins appellent le fumet de la viande de porc gâté que l'on choisit toujours, s'il s'en peut trouver, pour amorcer. Tandis que Jean-le-Requin joue ainsi au fin et fait le renchéri, l'arrière du vaisseau est si rempli de têtes, qu'il n'y a pas un pouce de place à obtenir pour prière ni pour argent. Les après, les mâts, les filets de bastingage, tout ce qui peut supporter un corps d'homme ou d'enfant a son spectateur collé dessus, parlant à demi-voix, s'il ose parler, et s'il a loisir pour autre chose que fixer d'avidés regards sur le monstre, encore libre d'errer au large. J'ai vu ces alternatives d'espoir et de crainte se prolonger une heure entière ; après quoi maître requin, s'il est résolu à n'avoir rien à démêler avec vous, s'écarte et nage au vent, s'il y en a, ou plonge si profondément, qu'à peine peut-on discerner la place où il a disparu. »

Il serait trop long de donner toutes les vicissitudes de cette chasse, de peindre le requin qui, pour happer l'amorce flottante à la surface des vagues, est forcé de se tourner sur le dos, car sa gueule n'est pas, dit le capitaine, comme la bouche d'un chrétien, et s'ouvre au dessous du menton ; le cri de joie comprimé de l'équipage à la vue de son ventre blanc, la boucherie quand il est enfin arrivé à bord, luttant encore sur le pont, et l'avidie curiosité des matelots de voir ce que le monstre a englouti dans son rapace estomac. M. Hall cite comme un rare exemple de gloutonnerie un requin pris à bord de l'Alceste. « Nombre de canards, de poules, morts la nuit, avaient été, comme de coutume, jetés par-dessus bord le matin, indépendamment de plusieurs paniers et autres choses, comme tas de copeaux, bouts de câbles, cordages, etc., etc. Tout cela fut trouvé dans l'immense magasin du monstre. Mais ce qui excita le plus d'admiration et de surprise, fut la peau d'un buffle, tué à bord le jour même pour le dîner de l'équipage. Le vieux marin qui avait ouvert le poisson se tenait jambe deçà jambe de là, tirant pièce à pièce les divers articles de la large caverne où sans choix ils avaient été engloutis. Quand l'opérateur en vint à la peau de buffle, il la tint devant lui étalée comme un rideau, en s'écriant : Là, mon garçon : voyez-vous ça ! il vous a avalé un buffle, mais la peau lui est restée au gosier. »

FRANÇOIS HUBER,
SAVANT NATURALISTE DE GENÈVE,

Mort le 21 décembre 1831.

La vie de l'ingénieur Huber, de Genève, est aussi instructive qu'amusante ; elle nous apprend que, de quelque infirmité que nous soyons affligés, la Providence nous laisse toujours quelque moyen de consolation ; notre affaire est de chercher ce moyen et de ne point nous abandonner au désespoir. Huber devint aveugle, et parvint cependant à faire des observations étonnantes et que des milliers de gens avec d'excellens yeux ne seraient pas en état de faire ; il sut mieux que cela encore, il sut se rendre heureux.

Huber était né à Genève le 2 juillet 1750 ; il mourut dans sa patrie le 21 décembre 1831. Sur les quatre vingt-un ans qu'il a vécu, il en a passé plus de soixante sans jouir de la lumière, heureusement pour lui, il ne perdit pas les années de sa première jeunesse ; l'amour de l'étude et le désir d'apprendre s'éveillèrent en lui dès l'enfance. « Doué d'une âme ardente, dit M. Decandolle, son ami, il eut un développement très-précoce, s'étudia à observer la nature à l'âge où d'autres pensent à peine qu'elle existe, et sentit des émotions vives à l'âge où d'autres ont à peine des émotions.

« Il semblait que, destiné à être soumis dans peu à la plus cruelle des privations, il faisait comme par instinct des provisions de souvenirs et de sentimens pour le reste de ses jours. Dès l'âge de quinze ans sa santé générale et sa vue commencèrent à s'altérer ; l'ardeur qu'il mettait à ses travaux et à ses plaisirs, la passion avec laquelle il passait les jours à l'étude, et les nuits à lire des romans à la faible lueur d'une lumière qu'on lui enlevait même quelquefois et qu'il s'était accoutumé à remplacer par la clarté de la lune, furent les causes qui menacèrent à la fois et sa force et sa vue. Son père le mena à Paris consulter Tronchin pour sa santé, et Wenzel pour l'état de ses yeux.

« Tronchin, voulant combattre son état de marasme, l'envoya passer quelque temps dans un village des environs de Paris, pour y vivre, s'il était

possible, à l'abri de toute agitation : on le réduisit à la vie d'un simple paysan ; il conduisait la charrue et se livrait à tous les travaux rustiques. Ce régime eut un plein succès, et Huber garda de ce séjour à la campagne, non seulement une santé inaltérable, mais encore un tendre souvenir et un goût particulier pour l'habitation des champs. L'oculiste Wenzel regarda l'état de sa vue comme incurable ; il ne crut pas possible de hasarder l'opération de la cataracte, alors moins connue qu'aujourd'hui, et annonça au jeune Huber la probabilité d'une prochaine et complète cécité.

« Cependant, continue M. Decandolle, ses yeux, malgré leur faiblesse, avaient dès avant son départ et depuis son retour rencontré ceux de Marie-Aimée Lullin, fille de l'un des syndics de la république ; ils s'étaient trouvés souvent ensemble dans des leçons de danse.

« Un amour mutuel, tel qu'on le ressent à dix-sept ans, s'était établi entre eux et était devenu partie de leur existence ; ni l'un ni l'autre ne pouvait croire qu'il fût possible de désunir leur sort, et cependant la chance toujours croissante de la prochaine cécité d'Huber décida M. Lullin à refuser son consentement à cette union ; mais plus la malheur de son ami, du compagnon qu'elle s'était choisi, devenait certain, plus Marie se regardait comme engagée à ne pas l'abandonner. Elle l'aima d'abord par amour, puis par générosité et par une espèce d'héroïsme, et résolut d'attendre l'âge de sa majorité, alors fixé à vingt-cinq ans, pour s'unir avec Huber. Elle résista à toutes les séductions, à toutes les persécutions même, par lesquelles son père cherchait à la détourner de son projet ; et, dès le moment de sa majorité, elle se présenta au temple, conduisant, pour ainsi dire, elle-même l'époux qu'elle s'était choisi lorsqu'il était heureux et brillant, et au triste sort duquel elle voulait maintenant dévouer sa vie.

« Madame Huber se montra digne, par sa constance, de l'énergie qu'elle avait développée : pendant quarante ans qu'a duré cette union, elle n'a cessé de rendre à son époux aveugle les soins les plus touchants ; elle était sa lectrice, son secrétaire, faisait des observations pour lui, et lui évitait tous les embarras que sa situation avait pu faire naître.

« On a vu des aveugles briller comme poètes, poursuit toujours M. Decandolle, on en a vu se distinguer comme philosophes, comme calculateurs ; mais il était réservé à Huber de s'illustrer, quoique privé de la vue, dans les sciences d'observation et sur des objets si minutieux que les observateurs clairvoyants ne les distinguent eux-mêmes qu'avec peine. La lecture des ouvrages de Réaumur et de Bonnet, et surtout la conversation de

ce dernier, dirigèrent sa curiosité sur l'histoire des abeilles ; son séjour habituel à la campagne lui inspira le désir, d'abord de vérifier quelques faits, puis de remplir quelques lacunes de leur histoire. Mais, pour ce genre d'observations, il lui fallait, non pas seulement un instrument du genre de ceux que le travail d'un opticien peut fournir, mais un aide intelligent que lui seul pouvait façonner à cet usage. Il avait alors un domestique nommé François Burnens, remarquable par la sagacité de son esprit et le dévouement qu'il portait à son maître. Huber le dressa à l'art d'observer, le dirigea dans ses recherches par des questions adroitement combinées, et au moyen des souvenirs de sa jeunesse et des témoignages qu'il recueillait auprès de sa femme et de ses amis, il contrôlait les récits de son aide et parvenait à se faire une image nette et vraie des moindres faits. Je suis bien plus sûr, me disait - il un jour en riant, de ce que je raconte que vous ne l'êtes vous-même, car vous publiez ce qu'ont vu vos yeux seuls, et moi je prends la moyenne entre plusieurs témoignages. Raisonnement très plausible, sans doute, mais qui ne dégoûtera personne de l'usage de ses yeux. Il découvrit que la noce mystérieuse et si remarquablement féconde de cette reine, de cet être unique de sa tribu ², ne se passe pas dans la ruche, et qu'elle s'exécute dans les airs, à une élévation assez grande pour échapper aux yeux ordinaires, mais non à ceux de l'intelligence d'un aveugle aidé d'un paysan. Il décrivit en détail les conséquences des époques précoces ou tardives de cet hymen aérien. Il confirma par des observations multipliées la découverte de Schirach, alors encore débattue, que les abeilles peuvent à volonté transformer par une nourriture appropriée les œufs des ouvrières en reines, ou, pour parler plus exactement, des neutres en femelles. Il décrivit avec beaucoup de soin les combats des reines entre elles, le massacre des faux-bourçons ou mâles, et toutes les circonstances singulières qui ont lieu dans une ruche, lorsqu'on y substitue une reine étrangère à sa reine naturelle. Il montra l'influence que la grandeur des cellules exerce sur la taille des insectes qui en proviennent ; raconta la manière dont les larves des abeilles filent la soie de leurs coques ; prouva démonstrativement que la reine est ovipare ; étudia l'origine des essaims, et donna le premier une histoire raisonnée de ces colonies volantes. Il prouva que l'usage des antennes est de permettre aux abeilles de se distinguer les unes des autres, et traça, d'après la connaissance qu'il avait acquise de leurs mœurs, de bonnes règles sur l'administration économique. La plupart de ces observations délicates et qui avaient échappé à ses devanciers furent dues à

l'invention qu'il fit de diverses formes de ruches vitrées, qui permettent d'observer les travaux de la communauté jusque dans les moindres détails, et de suivre, pour ainsi dire, chaque abeille en particulier.

« La publication de ces travaux eut lieu en 1792, sous la forme de lettres à Charles Bonnet et sous le titre de Nouvelles Observations sur les Abeilles. Cet ouvrage frappa beaucoup les naturalistes, non-seulement par la nouveauté des faits, mais par leur rigoureuse exactitude, et par la singulière difficulté contre laquelle l'auteur s'était débattu avec tant de talent.

« L'activité de ses recherches ne fut ralentie ni par ce premier succès, qui aurait pu satisfaire son amour-propre, ni par les embarras qui résultèrent pour lui de déplacements occasionés par la Révolution, ni même par sa séparation d'avec son fidèle Burnens. Il lui fallait un autre aide. Sa femme lui en servit d'abord ; puis son fils Pierre Huber, qui dès-lors s'est acquis une juste célébrité dans l'histoire des mœurs des fourmis et de plusieurs autres insectes, commença son apprentissage d'observateur en prêtant son secours à son père....

« Le style d'Huber est en général clair et élégant ; sans cesser d'avoir la précision qui convient au genre didactique, il participe au genre d'agrément, qu'une imagination poétique sait répandre sur tous les sujets ; mais ce qui le distingue surtout, parce qu'on s'y attend moins, c'est qu'il décrit les faits d'une manière tellement pittoresque, qu'en le lisant, on croit voir soi-même les objets que l'auteur, hélas ! n'avait pas vus.

« Son goût pour les beaux-arts, ne pouvant s'appliquer aux formes, se porta sur les sons ; il aimait la poésie, mais surtout il était doué d'une prodigieuse disposition pour la musique ; il avait pour elle un goût qu'on pourrait dire inné, et il en a tiré un grand secours pour les délassemens de sa vie entière.

« Le désir de conserver des relations avec ses amis absens, sans avoir besoin de secrétaire, lui fit naître l'idée d'une sorte d'imprimerie à son usage ; il la fit exécuter par son nouveau domestique, dans lequel il avait développé le talent de la mécanique, comme jadis celui de l'histoire naturelle dans François Burnens.... Il jouissait aussi du plaisir de la promenade, même aussi de la promenade solitaire au moyen de fils qu'il faisait tendre dans toutes les allées des campagnes qu'il habitait. En les suivant de la main, il connaissait sa route, et de petits nœuds pratiqués de place en place l'avertissaient de sa direction et de sa position. »

L'activité de son esprit lui rendait ces distractions nécessaires : elle eût pu le rendre le plus malheureux des hommes, s'il eût été moins bien entouré ; mais tous ceux qui vivaient autour de lui n'avaient d'autre pensée que de lui plaire et de suppléer à son infirmité ; et lui-même, par sa bienveillante reconnaissance et son amabilité naturelle, payait, pour ainsi dire, et encourageait les soins qu'on lui prodiguait.

LE MICROSCOPE AMÉRICAIN.

Un microscope solaire, d'une perfection extraordinaire, inventé à Hartford, grossit les objets de trois millions de fois, et même de quatre millions, lorsque la clarté est forte. Au moyen de cet instrument, qu'on peut sans emphase nommer merveilleux, on découvre, dans les particules farineuses qui existent sur la figure, des animaux vivans qui paraissent avoir deux pieds et demi de long ; le dard d'une abeille ordinaire paraît avoir quatorze pieds de longueur ; et on distingue des centaines de serpens de six à huit pieds, qui nagent dans deux gouttes de vinaigre.

Cet instrument donne à l'homme une nouvelle idée de la puissance du Créateur, qui en même temps a semé l'espace sans borne de mondes immenses, et créé d'autres mondes imperceptibles dans une goutte d'eau ou sur un grain de poussière.

AVENTURES D'UN VOYAGEUR

AU MILIEU DES TRIBUS SAUVAGES DE LA COLUMBIA.

Un Américain, M. Ross Cox, partit en 1811 de New-York pour se rendre à l'embouchure de la Columbia, sur l'océan Pacifique, dans l'intention de se joindre à une compagnie américaine qui avait pour but de former des établissemens dans ces terres encore nouvelles, et seulement habitées par quelques misérables tribus de sauvages. Le bâtiment qui le portait, en quittant les côtes de l'Amérique du Nord, longea toute l'Amérique méridionale, doubla le cap Horn. ou la pointe de la Terre de Feu, entra dans la mer du Sud, ou Grand -Océan, passa devant le Chili, le Pérou, le Mexique, la Californie, et remonta jusqu'au 46° 19 de latitude nord où il trouva l'embouchure du fleuve, qu'il cherchait. Cette embouchure de la Columbia git de l'autre coté du continent américain, à peu de chose près à la hauteur de Québec, ville du Canada. Un jour il y aura de grandes routes et des canaux qui uniront le Canada et les États-Unis avec ces immenses solitudes, qui n'ont encore point de noms pour nous, et que baigne l'océan Pacifique ; l'Europe, cette mère féconde des nouvelles populations de l'Amérique et des autres parties du monde, enverra encore de nombreux essaims de ses enfans pour peupler ces déserts inconnus, y porter ses arts, sa civilisation, ses préjugés et sa sagesse, ses vices et ses vertus. Il y aura là des peuples qui tiendront une grande place sur le globe-l'Europe est destinée à raviver la terre entière ; elle fera disparaître les hordes sauvages, et donnera une impulsion à ces grandes nations qui dorment depuis tant de siècles. Ce n'est pas là un rêve ; c'est une de ces prévisions qui ne demandent pas grand effort de génie pour les concevoir.

Revenons à notre voyageur. Son voyage avait duré six mois et trois semaines, et avait été d'environ sept mille lieues. Il débarqua à l'établissement de la compagnie nommé fort des Astoria ; en l'honneur de M. Astor, négociant de New-York, et fondateur de cette colonie C'était sur cette côte que quelque temps auparavant s'était rendu le bâtiment américain le Tonquin, dont l'équipage avait été massacré par les naturels. On peut croire que cet événement n'a pas contribué à prévenir M. Cox en faveur des

Indiens : aussi le portrait qu'il en fait est loin d'être flatteur, « Du Chili à Atabasca, dit-il, et de Noutka au Labrador ; il existe dans le sauvage américain une froideur inexprimable qui repousse toute familiarité. Étranger à nos espérances, à nos craintes, à nos joies, à nos douleurs, il est rare qu'une larme humecte ses yeux ou qu'un sourire adoucisse ses traits ; et soit qu'un soleil vertical le brûle de ses feux dans les plaines de l'Amazone, soit qu'un éternel hiver l'enveloppe de ses frimas dans l'océan Atlantique, partout les mêmes yeux noirs et perçans, la même figure immobile et sévère, mettent en défaut la science du physionomiste.

Les Têtes plates.

« A peine étions-nous arrivés au lieu de notre destination, que les naturels accoururent en grand nombre pour nous voir. Le fort en était encombré et tous les environs en fourmillaient. Je ne crois pas qu'il soit possible de trouver des êtres plus repoussans : leurs yeux noirs et perçans avaient une expression marquée de fausseté ; leurs oreilles étaient ornées de fils de perles, et le cartilage de leur nez était traversé par un morceau de hyaquan. Leur tête, depuis le sommet jusqu'à la racine du nez, présente un plan incliné, et c'est à cette conformation singulière qu'ils doivent le nom de Têtes plates. Tout leur corps était graissé d'huile. L'aspect des femmes avait encore quelque chose de plus rebutant : qu'on se figure des jambes cagneuses, des dents sales et usées, une peau sur laquelle l'huile coulait de toutes parts ; enfin, pour tout vêtement, un sale jupon d'écorce de cèdre, et l'on jugera de ce que nous devions éprouver, surtout quand nous pensions aux formes gracieuses de ces ravissantes créatures que nous venions de voir aux îles Sandwich. » (Le vaisseau avait touché à Haouaï, la plus grande de ces îles, avant d'aborder à l'embouchure de la Columbia.)

« Mais si ces échantillons de l'espèce humaine étaient si horribles à voir, ceux de la nature végétale y étaient d'une admirable beauté. Des arbres immenses s'élevaient dans les forêts et derrière le fort. Un pin mesurait quarante-six pieds de circonférence et cent cinquante pieds de hauteur avant la naissance des branches. Il n'est pas extraordinaire de trouver de ces arbres ayant de deux cents à deux cent quatre-vingts pieds de hauteur, et de vingt à quarante de circonférence.

« Avant de passer outre, nous devons dire que cette forme de tête plate qui caractérise le peuple qui nous entourait ne vient pas de la nature, mais de l'art. Immédiatement après sa naissance, l'enfant est placé dans une espèce de berceau semblable à une auge oblongue et rempli de mousse. Un des côtés sur lequel repose la tête est plus élevé que le reste. On pose une natte sur le front de l'enfant, avec un morceau d'écorce de cèdre par-dessus, et on comprime le tout au moyen de cordes passées dans les trous pratiqués sur les côtés du berceau. Cet usage barbare continue pendant un an environ. Un enfant dans cet état de compression, avec ses petits yeux noirs sortant de leur orbite, est horrible à voir. »

Pendant son séjour au milieu des Têtes plates, M. Cox assista à une exécution de prisonniers, qui donnera une juste idée de la cruauté et en même temps de la fermeté stoïque de ces peuplades. « Nous avions près de notre établissement, dit le voyageur, une grande quantité de Têtes pluies qui revenaient de la guerre livrée aux Pieds noirs (autre peuplade), auxquels ils avaient fait quelques prisonniers. Ayant appris qu'un de ces prisonniers allait être mis à mort, j'allai à leur camp pour assister à ce cruel spectacle ; le malheureux était attaché à un arbre. Un vieux canon de fusil fut chauffé jusqu'au rouge, et on lui brûla les jambes, les cuisses, le cou, les joues et le ventre. On lui coupa ensuite la chair autour des ongles, on l'arracha, et on sépara les doigts des mains, jointure par jointure. Pendant cette cruelle exécution, le prisonnier resta impassible. A la fin cependant il exhala sa colère contre ses bourreaux ; notre interprète nous traduisit ses paroles : — Mon cœur est fort ; vous ne me faites pas de mal. — Vous ne pouvez point me faire de mal. — Vous êtes des imbéciles ! vous ne savez pas torturer. — Essayez encore. — Je ne sens pas la moindre douleur. — Nous torturons bien autrement vos parens, car nous les faisons crier assez haut, — comme de petits enfans ! — Vous n'êtes pas braves ; vous avez de petits cœurs, et vous avez toujours peur de combattre. Puis s'adressant à l'un d'eux : — C'est ma flèche qui t'a crevé l'œil. Le Tête plate sauta sur lui à l'instant, et lui arracha un œil avec un couteau en lui coupant en même temps le nez en deux. Le prisonnier ne se tut pas pour cela ; de l'œil qui lui restait il regardait hardiment un autre Tête plate et lui dit : — C'est moi qui ai tué ton frère et scalpé la vieille bête de père. Celui à qui s'adressait cette interpellation sauta sur lui et lui enleva à l'instant le péricrâne, et il allait lui plonger son couteau dans le cœur, lorsque le chef l'arrêta. Le crâne du patient mis à nu et sanglant, son nez mutilé, offraient un horrible aspect ;

mais il ne changea pas encore de langage. — C'est moi, dit-il en s'adressant au chef, qui ai fait ta femme prisonnière l'automne dernier. Nous lui crevâmes les yeux ; nous lui arrachâmes la langue ; je la traitai comme un chien.... Mais le chef hors de lui s'empara de son fusil, et, sans lui laisser achever sa phrase, lui envoya une balle dans le cœur, qui l'acheva. »

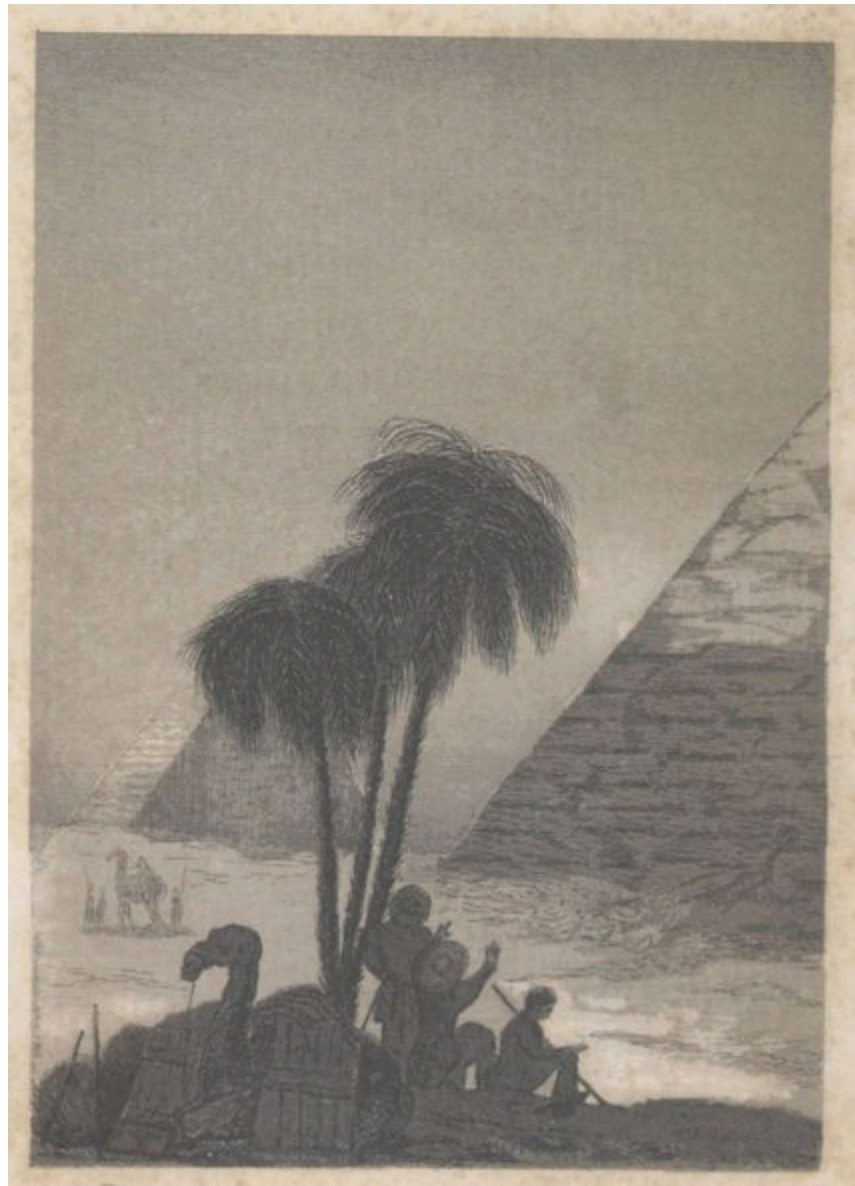
Le 29 juin 1812, M. Cox quitta Astoria et partit avec trois de ses collègues, neuf commis, vingt naturels des îles Sandwich, et onze autres personnes qui devaient aller par terre à Saint-Louis dans le Missouri. Il s'agissait d'un voyage très-long dans l'intérieur, où la compagnie voulait former un établissement, et avait même déjà envoyé des gens. Le voyage devait se faire dans des bateaux plats et de légers canots. Il y avait des marchandises de toutes sortes pour faire des échanges avec les naturels, et des provisions pour la route. On navigua d'abord sur la Columbia, magnifique rivière qui n'a que quelques rapides ou espèces de cataractes : quand on arrivait à ces points qui interrompent la navigation, on tirait les bateaux hors de l'eau, et on les portait avec les marchandises au-dessus de la cataracte, pour reprendre le lit du fleuve. Les voyageurs rencontrèrent plusieurs tribus de naturels, et leur achetèrent quelques provisions, entre autres des chevaux : c'était pour les manger. « D'abord, dit l'auteur. l'idée de nous nourrir d'un animal si utile et si noble que le cheval nous répugna ; mais l'exemple, et surtout la nécessité, firent bientôt évanouir ces petits scrupules de civilisation. »

Les serpents à sonnettes.

Après avoir remonté cent trente milles environ sur le fleuve, les voyageurs arrivèrent dans des contrées désertes et remplies de serpents à sonnettes. Un des bateliers, un Canadien nommé Lacourse, fut sur le point d'être victime d'un de ces terribles reptiles. « Il s'était couché par terre pour se reposer des fatigues de la journée, dit le voyageur, et, la tête appuyée sur un ballot de marchandises, il n'avait pas tardé à s'endormir. Je vins à passer près de lui, et quelle ne fut pas mon épouvante en voyant un grand serpent à sonnettes ramper sur son corps et se diriger vers son côté gauche. Ma première idée fut de réveiller Lacourse ; mais un vieux Canadien, qui arrivait près de moi, me fit signe de ne pas faire de bruit, et m'indiqua par gestes qu'il passerait par-dessus lui et s'en irait. Il se trompait, car le

serpent, en atteignant l'épaule gauche de Lacourse, s'y roula tranquillement sur lui-même, sans cependant manifester d'intentions hostiles. Ayant fait signe à plusieurs des nôtres qui nous rejoignirent, il fut décidé que deux hommes s'avanceraient devant le serpent pour fixer son attention, tandis qu'un autre s'approcherait de Lacourse par derrière et tâcherait, à l'aide d'un grand bâton, de l'enlever de dessus son corps. Le serpent, à la vue des hommes qui s'approchaient, dressa aussitôt la tête, darda sa langue fourchue et agita ses grelots, preuves non équivoques de sa colère. Chacun de nous était alors dans une agitation fébrile et inexprimable sur le sort du pauvre Lacourse, qui était toujours là paisiblement endormi. Mais l'homme qui s'était approché par derrière, avec une baguette de sept pieds de long, en plaça un bout sur le reptile, et lui donnant une forte impulsion, réussit à le jeter à dix pieds du dormeur. Un cri de joie fut le premier avis que Lacourse reçut du danger qu'il avait couru. L'homme au bâton, poursuivant le serpent, réussit à le tuer. IL avait trois pieds six pouces de long, et était âgé de onze ans, ce qui se connaît par le nombre des anneaux du grelot. Nous fîmes une battue générale des environs de notre camp, et nous en dépistâmes plus de cinquante que nous détruisîmes.

Visite aux Pyramides d'Egypte



« On ne court aucun danger en les tuant, pourvu qu'on ait une longue baguette pliante, et qu'on ne s'en approche pas de plus de la longueur de son corps ; car ce serpent ne peut se lancer au-delà de cette longueur, et il est rare qu'il prenne l'offensive, à moins qu'il ne soit poursuivi de trop près. »

Les voyageurs furent très-incommodés par la quantité de ces dangereux reptiles. Après avoir quitté la Columbia et être entrés dans la rivière Wallah-Wallah, un jour qu'ils étaient débarqués près d'un endroit nommé le Grand-Rapide, ils furent assaillis par une multitude de ces serpents à sonnettes : les

uns se chauffaient au soleil, et les autres, le corps caché sous des pierres, ne laissaient sortir que leur tête. Les Canadiens tirèrent ensemble dans un nid sous un rocher, et trente-sept y restèrent morts. A peine s'il y avait une pierre qui n'en recelât quelques-uns ! les voyageurs étaient sans cesse sur le qui-vive, et ne posaient leurs pieds par terre qu'avec la plus grande précaution.

Abandon du voyageur dans les déserts.

De la Wallah-Wallah, les voyageurs passèrent dans une autre rivière qu'ils nomment Lewis, et arrivèrent à un point où une plus petite rivière se jette dans celle-ci. Là était un village d'environ trente tentes : il leur arrivait rarement alors de rencontrer des naturels ; ces contrées n'étaient que de vastes déserts. Comme ils allaient quitter leurs bateaux pour continuer le voyage par terre, ils s'arrêtèrent quelque temps en cet endroit pour se reposer et jouir du peu d'avantages que pouvaient leur offrir les Indiens. Ils se remirent ensuite en route dans un pays bien différent de ceux qu'ils avaient traversés ; ils ne voyaient plus autour d'eux qu'une végétation rare et qui faisait un contraste parfait avec les terres fécondes et les hautes et profondes forêts qu'ils avaient admirées. Après avoir franchi quelques hautes montagnes, et une très-longue marche, on arriva à un lieu plus agréable, à une espèce d'oasis, sur le bord d'un ruisseau où l'herbe était épaisse et verte, et où s'élevaient de jolies fleurs. Ce lieu enchantait les voyageurs et les invita au repos.

« Il est inutile de faire remarquer, dit M. Cox, qu'après une marche pénible de huit heures, nous déjeûnâmes avec appétit ; après ce repos, je me promenai le long du ruisseau en cueillant des cerises, et j'arrivai bientôt à un joli berceau formé de sumacs et de cerisiers ; je m'y assis pour jouir de la délicieuse fraîcheur qui y régnait. C'était un endroit charmant ; et en face de moi, de l'autre côté du ruisseau, s'élevaient de hautes touffes et d'épais arbrisseaux d'aubépines, de chèvrefeuilles, de rosiers sauvages et de groseilliers. La ressemblance qu'avait ce site avec l'habitation d'été d'un de mes amis, où bien des jours heureux s'étaient écoulés pour moi, me rappela mon pays avec toutes ses douces souvenirs. Je m'abandonnai à la rêverie, j'oubliai ma situation, et la fatigue ne tarda pas à me fermer les yeux. Quand je m'éveillai, il était près de cinq heures, à en juger par la

hauteur du soleil. Autour de moi tout était calme et silencieux comme la tombe. Je courus au lieu où nous avions déjeûné ; personne à la place où les hommes avaient allumé leurs feux ! hélas ! tous, tous étaient partis, et pas une trace d'un pas d'homme ou de cheval ne se voyait dans la vallée. Le courage fut près de m'abandonner. Je criai, j'appelai de tous côtés à en perdre la voix ; ce fut en vain. Bientôt je ne pus plus me cacher que j'étais seul dans un pays sauvage et désert, sans cheval, sans armes, sans abri, et presque sans vêtements. N'ayant plus d'autres ressources que de m'assurer de la direction prise par la caravane, je me mis à examiner le terrain, et vers la pointe nord-est de la vallée, je découvris des traces de pied de cheval que je suivis quelque temps, et qui me conduisirent à une chaîne de petites collines rocailleuses sur lesquelles le fer n'avait pas laissé d'empreinte. Je gravis néanmoins la plus élevée d'entre elles, d'où ma vue s'étendit autour de moi à plusieurs milles de distance ; mais je ne découvris rien qui pût me mettre sur la voie de mes compagnons ; je n'aperçus aucune apparence d'habitations ; la nuit arrivait, et déjà une épaisse rosée commençait à tomber. Tout mon habillement consistait en une chemise légère, un pantalon de nankin et une paire de mocassins (chaussure) en assez mauvais état. Une heure avant le déjeuner, j'avais ôté mon habit à cause de la chaleur, et l'avais placé sur un de nos chevaux, comptant le reprendre le soir. J'avais donné mon fusil de chasse à porter à un de nos hommes ; je n'avais même plus mon chapeau, car, dans l'état d'agitation où j'étais à mon réveil, je l'avais laissé derrière moi et m'étais avancé trop loin pour songer à aller le reprendre. — A quelque distance sur la gauche, j'aperçus un champ d'herbe haute et épaisse ; j'y courus, et après en avoir arraché suffisamment pour m'en faire un lit et me couvrir, je me recommandai à Dieu et m'endormis.

« Le lendemain matin, je me levai, avec le soleil, tout gelé et tout mouillé par la rosée qui avait percé mon mince accoutrement. Je m'avançai à l'est, en marchant parallèlement aux montagnes, et passai le long de plusieurs lacs remplis d'oiseaux sauvages. Le pays était plat et le sol graveleux. Les Indiens avaient mis le feu aux herbes, et ce qui restait de leurs tiges me mettait les pieds en sang. Vers le soir, je changeai de direction et tournai vers le nord. A peu près à un mille de distance, je vis tout-à coup deux hommes galopant à l'est. Je reconnus à leurs vêtements qu'ils faisaient partie de notre troupe. Je courus aussitôt à une petite éminence, je criai d'une voix à laquelle la faim donnait un son aigu et singulier. — Mais ils continuèrent à galoper. — J'ôtai ma chemise et l'agitai avec violence au-

dessus de ma tête, en poussant des cris frénétiques. Ils continuèrent toujours leur chemin. Je courus dans leur direction ; le désespoir me donnait des ailes, rochers, troncs d'arbres, tout fut franchi avec la vitesse de la gazelle : je m'épuisai inutilement. En arrivant à l'endroit où j'espérais trouver leur chemin, je vis que je m'étais complètement trompé. Il était presque nuit, et je n'avais rien mangé depuis midi de la veille. Accablé de besoin, de lassitude, je me jetai sur l'herbe ; mais un bruit léger que j'entendis derrière moi ne me laissa pas long-temps ma tranquillité : c'était un énorme serpent à sonnettes qui prenait le frais à l'ombre. Je reculai d'horreur, et, prenant une grosse pierre, je la lançai de toutes mes forces contre l'animal, dont elle écrasa la tête.

« Ma dernière course avait mis en lambeaux mes mocassins, et j'avais les pieds gonflés. Comme la nuit approchait, je cherchai un endroit pour dormir, et en peu de temps je me procurai un lit à peu près aussi bon que celui de la veille. Mes efforts pour arracher ces longues herbes avaient mis mes mains presque hors de service, en me coupant toutes les jointures des doigts.

« Le 19, je me levai avant le soleil, et me dirigeai vers l'est toute la journée. Les douleurs de la faim se firent d'abord cruellement sentir ; mais après avoir fait quelques milles et bu de l'eau, je repris courage : mes pieds étaient tout déchirés et me faisaient beaucoup souffrir. — Le soleil, qui dardait sur ma tête, me força de m'arrêter pendant quelques heures de la journée, et j'employai ce temps à de vaines tentatives pour lui faire une couverture quelconque. Quelquefois je croyais que mon cerveau prenait feu, tant la chaleur était brûlante. — Je ne trouvai pas de fruits pendant ces deux jours, et je me sentis très-faible vers le soir, ayant été quarante - huit heures sans manger. Quelle horrible nuit que celle. que je passai, couché sur les bords d'un lac dont les nombreux habitants auraient fait honneur à une table royale ! Avec quel œil d'envie, avec quel regard affamé je suivais la grasse oie sauvage et l'épais canard qui jouaient sur l'eau sans s'inquiéter de ma présence ! rien qu'avec un pistolet de poche j'aurais pu en tuer plusieurs. L'état de mes mains m'empêcha de me procurer la même espèce de couverture que les nuits précédentes, et je n'eus rien pour m'abriter de la rosée.

« Le jour suivant, je me dirigeai vers le nord est, et me trouvai dans un pays varié de bois et de lacs. Je vis un grand nombre d'oiseaux sauvages, d'oies, de canards, de courlis, de sarcelles, quelques éperviers, des

cormorans et une vingtaine de chevreuils réunis ; mais je n'eus d'autres ressources pour apaiser les tourmens de la faim que de mâcher de l'herbe. Les serpens à sonnettes furent aussi très-nombreux ce jour-là, ainsi que les lézards à cornes et les sauterelles. Ces dernières me tenaient dans un état continuel d'alarmes, tant le bruit de leurs ailes ressemblait à celui que fait entendre le serpent à sonnettes quand il se prépare à s'élancer sur sa proie. J'arrivai enfin sur les bords d'un lac où je trouvai des cerises sauvages. Mon souper fut abondant. Je me couchai sous les arbres ; mais pendant la nuit es hurlemens des loups et le grognement des ours me réveillèrent plusieurs fois, et finirent par m'empêcher complètement de dormir.

Le matin du 21, je remarquai en me levant, de l'autre côté du lac, l'entrée d'une grande caverne ; c'était de là sans doute qu'étaient partis les hurlemens qui m'avaient tant effrayé pendant la nuit. Je me déterminai à faire dorénavant de courts voyages et dans différentes directions, dans l'espoir de trouver quelques traces de cheval nouvellement foulées, et, si je ne pouvais pas réussir, je devais chaque soir revenir au lac, où du moins j'étais sûr d'avoir de l'eau et des cerises. Je partis donc de bonne heure, en me dirigeant vers le sud, à travers un pays aride et sauvage, sans eau, sans végétation aucune, excepté quelques touffes d'herbes brûlées. Je m'étais armé d'un long bâton, avec lequel je tuai quelques serpens à sonnettes. N'ayant découvert aucune trace nouvelle, je rejoignis mon lac le soir, accablé de faim et de soif, et je repris possession de ma couche. J'étais au moment de m'y étendre, quand je vis un loup sortir de la caverne qui était en face de moi ; pensant que je ferais bien de prendre l'offensive avec lui, pour qu'il ne s'imaginât pas que j'étais effrayé, je ramassai quelques pierres que je lui jetai, et j'eus le bonheur de l'attraper à une patte. Il rentra en criant dans sa caverne, et, après avoir attendu quelque temps dans une cruelle incertitude, car je craignais de le voir reparaitre, je me couchai de nouveau et tombai dans un profond sommeil.

« Le lendemain, je marchai vers l'est, et après avoir traversé deux ruisseaux assez profonds, il me fallut entrer dans des bois assez épais dont les broussailles mettaient mes pieds dans un état pitoyable. En revenant le soir à mon gîte, je fus obligé de raccourcir le bas de mon pantalon, en le coupant, pour faire des bandes à mes pieds ensanglantés. Le loup ne reparut pas ; mais pendant la nuit j'entendis la voix de quelques-uns de ses frères.

« Le mauvais succès de mes deux dernières excursions me détermina à changer de direction, et à ne plus revenir au lac. En conséquence, le 29,

m'étant levé avant le jour. je marchai droit au nord, et bientôt je tombai sur quelques traces qui ranimèrent mes espérances. J'eus le bonheur de trouver à l'endroit où je m'arrêtai le soir des cerises en abondance, et je fis un excellent souper. Je passai quelque temps, avant de me coucher, à raccourcir encore mon pantalon pour en faire des bandages pour les plaies de mes pieds. Je réussis à me couvrir le corps avec des morceaux d'écorce de pin que j'avais arrachés aux arbres. A peine étais-je endormi, que je fus réveillé par un concert fort peu de mon goût, où les ours faisaient la basse et les loups le soprano.

« Le pays que je parcourus le 24, en allant au nord-ouest, était couvert de bois épais ; je souffris cruellement de la soif ; je n'eus pendant toute la journée que deux gorgées d'eau, encore d'une eau bourbeuse et malsaine. Vers le coucher du soleil cependant j'arrivai près d'un ruisseau, sur les bords duquel je m'établis pour passer la nuit. La rosée était épaisse, et j'étais si harassé, que je ne pus aller chercher de l'écorce pour me couvrir ; et quand même j'eusse été tenté de l'entreprendre, le hurlement des loups m'y eût fait renoncer. Il devait y avoir une quantité prodigieuse de ces animaux ; c'étaient d'abord les faibles cris des petits, couverts bientôt par les voix confuses et fortes des pères. Je n'osai plus croire qu'il me serait possible de me tirer sain et sauf le lendemain. Je ne pouvais fermer l'œil. Mes seules armes étaient un tas de pierres et un bâton, que je mettais en joue comme un fusil. Bientôt les plus hardis se montrèrent. Je leur présentai mon bâton. Ce mouvement les fit reculer ; ils poussèrent quelques cris, s'arrêtèrent, et, jetant sur moi des regards de feu, auxquels la lune semblait donner encore plus de férocité, ils rentrèrent dans le bois. C'est dans cet état d'agitation continuelle que je passai la nuit ; mais quand le jour commença à poindre, la nature reprit ses droits : je m'endormis et ne m'éveillai qu'entre huit et neuf heures du matin.

« Mes seconds bandages étaient déchirés ; je fus obligé de mettre un genou à découvert, et, après avoir enveloppé mes pieds et bu une bonne provision d'eau dans le ruisseau, je recommençai mes tristes excursions. Ce jour-là ce fut au nord-nord-est que je me dirigeai. Je ne trouvai ni eau ni cerises ; mais l'espérance me soutint, car je découvris quelques pas d'hommes et de chevaux.

« Vers le crépuscule, un loup d'une stature énorme sortit tout-à-coup d'un taillis fourré, à peu de distance du sentier que je suivais, et se planta droit à vingt pas de moi, dans une position menaçante, déterminé à me barrer le

passage. Le moindre symptôme de frayeur eût été le signal de l'attaque : je lui présentai mon bâton et me mis à crier aussi fort que ma voix me le permettait. Il sembla d'abord assez étonné, et recula de quelques pas, tenant cependant toujours ses yeux ardents fixés sur moi. J'avancai doucement vers lui ; il se mit à hurler d'une manière horrible, peut-être pour réunir autour de lui quelques camarades qui l'auraient aidé à se repaître de ma misérable carcasse. De mon côté, je redoublai de cris de manière à m'enrouer. J'appelais plusieurs noms différens pour lui faire croire que je n'étais pas seul. Un vieux lynx, accompagné d'en petit, vint à passer en cet instant tout près de moi ; mais ils ne s'arrêtèrent pas. Le loup garda sa position environ un quart d'heure, et voyant que j'étais bien déterminé à ne pas céder, et qu'aucune aide ne semblait devoir lui arriver, il se retira vers le bois. et, à mon grand plaisir, il disparut dans les ombres. »

Le pauvre voyageur égaré ne se sauvait d'un danger que pour tomber dans un autre. Après une journée d'horribles souffrances, de privations et de fatigues, il se blottit dans le tronc d'un pin renversé par la foudre pour y passer la nuit ; mais l'hôte de ce gîte se présenta bientôt pour l'en déloger : c'était un ours énorme. M. Cox n'eut d'autre ressource pour échapper à ce nouvel ennemi que de grimper sur un arbre, et de se réfugier sur une branche trop faible pour porter l'animal qui le poursuivait, et d'où il lui asséna tant de coups de bâton sur le museau et les pattes, qu'il le força à renoncer à sa proie. Il passa la nuit juché sur cet arbre, et se remit en route le lendemain en marchant à l'est. Il ne lui restait plus rien de son pantalon : le dernier lambeau lui avait servi à couvrir ses pieds ; il n'avait plus que sa chemise ; mais les empreintes des pieds des chevaux devenaient de plus en plus nombreuses, et ranimèrent son courage.

« Tout-à-coup, dit-il, j'entendis des hennissemens. Je m'arrêtai, j'écoutai sans respirer. De nouveaux hennissemens se firent entendre. Je fus bientôt hors du bois et à l'entrée d'une prairie où de beaux chevaux galopaient en toute liberté. Je traversai un ruisseau qui m'en séparait. Un d'eux s'approcha de moi sans crainte, et l'aspect inexprimable d'une petite colonne de fumée m'annonça le voisinage des êtres humains. Au même moment deux femmes indiennes qui m'avaient aperçu coururent vers leur hutte, qui était à l'extrémité de la prairie. Jusque là je ne savais pas encore si j'avais affaire à des amis ou à des ennemis ; mais ces doutes se dissipèrent par l'arrivée de deux hommes qui accoururent à moi de la manière la plus amicale. A la vue de mes pieds lacérés, ils me portèrent

dans leurs bras à une bonne petite hutte, recouverte de peaux de daims, où ils m'offrirent du saumon et quelques racines rôties. Je compris par leurs signes qu'ils me savaient égaré, et qu'ils étaient à ma recherche depuis plusieurs jours. Ils me conduisirent au milieu de mes compagnons, qui me reçurent avec des acclamations de joie. »

LE PEINTRE GROS,

SES PRINCIPAUX OUVRAGES ET SA MORT.

Antoine-Jean Gros, l'habile artiste à qui l'on doit les magnifiques peintures qui font le plus bel ornement de la coupole du Panthéon, était né à Paris en 1771. L'un des élèves les plus distingués de l'école de David, il remporta le grand prix de Rome.

A son retour d'Italie, vers 1800, il commença à fixer sur lui l'attention du public par la manière remarquable dont il exécuta le portrait de Bonaparte tenant le drapeau sur le pont d'Arcole. Le tableau de Sapho à Leucate, exposé la même année, ne fut pas aussi favorablement accueilli. L'artiste prit sa revanche dans le tableau anecdotique de Bonaparte elle Grenadier, tableau peint avec chaleur, composé avec verve et originalité.

Après ces premiers essais qui décelaient toute la portée du talent de Gros, l'esquisse de la Bataille de Nazareth, qui restera l'une des premières compositions de ce peintre pour la pensée et l'exécution, fut proclamée la meilleure du brillant concours qui avait été ouvert pour traiter ce sujet. Mais, en 1806, Gros surpassa encore toutes les espérances qu'il avait fait concevoir. Ses Pestiférés de Jaffa excitèrent un enthousiasme universel ; vinrent ensuite la Bataille d'Aboukir, celle d'Eylau, la Reddition de Madrid, Bonaparte montrant à ses soldats les pyramides de Memphis, François 1^{er} et Charles-Quint visitant l'abbaye de Saint-Denis. Ce dernier tableau faisait partie de l'exposition de l'année 1812.

Après avoir été le peintre du Consulat et de l'Empire, Gros le fut encore de la Restauration, qui lui conféra successivement les titres d'officier de la Légion-d'Honneur, de baron et de chevalier de l'ordre de Saint-Michel. En 1817, il représenta Louis XVIII quittant le château des Tuileries, et, deux ans après, la duchesse d'Angoulême partant de Bordeaux. On voit dans le musée d'Antiquités des plafonds qui témoignent encore de la verve d'exécution de Gros.

Le dernier de ses tableaux qui fut exposé de son vivant est le Diomède, composition où l'on retrouve quelques-unes des qualités de son beau talent. Toutefois, ce tableau offrait une large prise à la critique ; mais la critique en

abusa cruellement, en abreuvant de dégoûts et de sarcasmes l'un des grands artistes qui avaient le plus contribué à relever la gloire de l'école française. Gros était d'un naturel morose et mélancolique ; il fut trop sensible à ces attaques de l'envie, et l'on dit que la douleur qu'il en ressentit fut, en partie, cause de sa mort. Le 26 juin 1835, son cadavre fut retrouvé sur une des rives de la Seine, à quelque distance de Paris.

HISTOIRE D'UNGKA,

SINGE DE SUMATRA.

Un Anglais, M. Bennet, reçut, en 183 », dans une excursion qu'il fit à l'île de Singapore, un petit singe de l'espèce de ceux que l'on appelle dans le pays ungka, et que M. Cuvier a décrits sous le nom de onko. Les détails que nous allons présenter ici feront connaître les mœurs et les habitudes de cet animal, observées lors de son passage en Angleterre, à bord du vaisseau la Sophie. Du talon au sommet de la tête, il avait deux pieds quatre pouces de hauteur, et de l'extrémité d'une main jusqu'à celle de l'autre, quatre pieds. Il avait douze dents à chaque mâchoire, quatre incisives, deux canines et six molaires. La couleur de l'animal est entièrement noire : tout son corps est couvert d'un poil raide, d'un beau noir de jais. La face est nue et présente des moustaches et peu de barbe. Le poil qui couvre le front retombe en avant sur les yeux. La peau de la face est noire. Le poil qui recouvre le bras est dirigé en bas, et celui de l'avant-bras en haut. La paume des mains et la plante des pieds sont nues et noires. Les jambes sont courtes en comparaison de la hauteur du corps. Lorsqu'il marche sur une surface plane, il se tient toujours droit. Le plus ordinairement il porte les bras élevés et les mains pendantes, comme s'il était prêt à saisir une corde et à grimper au moindre danger. Le pied ressemble beaucoup à la main, et est aussi propre à la préhension. La bouche est grande, les oreilles sont petites et ressemblent à celles de l'homme ; il n'a pas de queue. Sa nourriture est variée. Il préfère les végétaux, tels que le riz, le plantain ; mais il mange volontiers de la volaille, Il a un goût décidé pour les carottes. Il boit volontiers du thé, du café, du chocolat, mais ni vin ni liqueurs.

« Ce fut peu de temps après qu'il m'eut été présenté, dit M. Bennet, que j'observai le premier signe d'affection ou d'attachement de la part de cet animal. En entrant un matin dans la cour où il était attaché, je vis avec peine qu'il cherchait à se débarrasser de son ceinturon et de sa corde ; il se plaignait et poussait en même temps des cris d'une espèce particulière. Aussitôt qu'il fut délivré, il se dirigea vers un groupe de Malais qui se trouvaient près de là, et courut grimper sur le plus jeune d'entre eux avec

une expression très-prononcée de joie et de satisfaction : j'appris alors qu'il avait été son premier maître. »

Il ne peut saisir avec la main de petits objets à cause de la disproportion qui existe entre le volume du pouce et celui des doigts. La forme des pieds et des mains lui donne une grande habileté pour la préhension, surtout dans les bois, où il doit être presque impossible de prendre un adulte vivant.

« Pendant son sommeil il reposait tantôt sur l'un des côtés, tantôt sur le dos, la tête appuyée sur les mains. Généralement il se retirait à l'heure du coucher du soleil, mais il aimait à rester couché quelque temps après le lever de cet astre ; et souvent, lorsque j'allais l'éveiller, je le trouvais couché sur le dos, ses longs bras étendus, et les yeux ouverts comme s'il eût été enseveli dans de profondes réflexions. Les sons qu'il faisait entendre étaient variés. Lorsqu'il était satisfait, à la vue d'un ami, par exemple, il produisait un son aigu, une espèce de gazouillement ; lorsqu'il était irrité, un bruit sourd approchant de l'aboiement ; mais lorsqu'il était effrayé ou qu'on le châtiât, on entendait invariablement les sons gutturaux et graves, ra, ra, ra. La première fois que j'approchais de lui, il me recevait avec ses notes aiguës, avançant en même temps la face comme pour me saluer. Il avait une gravité dans la tenue et une douceur dans les manières toute particulière. Jamais il ne faisait de ces tours malicieux pour lesquels les singes éprouvent une si forte propension. Dans un cas seulement, j'avais à me plaindre de lui : c'est lorsque mon encrier lui tombait entre les mains. Il avait un penchant décidé pour le fluide noir ; il buvait l'encre et suçait les plumes toutes les fois qu'il trouvait l'occasion de satisfaire cette inclination malade. Il connut bientôt le nom d'Ungka qu'on lui avait donné, et s'approchait promptement de ceux auxquels il était attaché lorsqu'on l'appelait par ce nom. Son caractère était doux ; il ne s'irritait pas facilement ; et la douceur de ses manières et sa gaîté en avaient fait à bord le favori général.

« Il buvait d'une façon bizarre et perdait beaucoup de liquide. Il approchait d'abord ses lèvres du vase en relevant la tête, ce qu'il faut attribuer à la saillie de sa mâchoire inférieure ; et si le vase dans lequel le liquide était contenu offrait peu de profondeur, il y plongeait la patte et la suspendait au-dessus de sa bouche dans laquelle il laissait égoutter l'eau. Je ne l'ai jamais vu lapper en buvant ; mais lorsqu'on lui servait du thé ou du café, il sortait la langue avec soin de la bouche pour s'assurer de la température du liquide.

« Au-dessous de la gorge il a une grande poche noire, formée par la peau et couverte d'un poil épais. Cette poche n'est pas très-visible lorsqu'elle n'est pas distendue ; elle s'étend depuis le menton jusqu'à la partie supérieure du sternum. L'usage en est peu connu, mais il est assez probable qu'elle est un appendice de l'organe de la voix. Quelquefois, lorsqu'il était irrité, il enflait ce te poche et faisait entendre un bruit creux et sourd produit en partie par l'air qui se précipitait dans le sac. Cependant ce n'était pas seulement lorsqu'il était en colère qu'il enflait cette poche, car lorsqu'il était content il faisait pénétrer l'air dans le sac avec un bruit facile à entendre. Il l'enflait encore lorsqu'il bâillait, et, dans tous les cas, il ridait graduellement le sac comme s'il en eût ressenti du plaisir. Il m'est arrivé souvent, lorsque le sac était distendu, de le comprimer et de faire passer dans la bouche l'air qui y était contenu, sans que l'animal donnât aucun signe de mécontentement ou de malaise. Lorsqu'il faisait entendre un bruit qui ressemble à une espèce d'aboiement, il n'enflait pas la poche au même degré que lorsqu'il bâillait.

« Il aimait beaucoup à jouer, mais préférait les enfans aux adultes. Il s'était surtout attaché à une petite Papoue, native d'Erramonga, l'une des îles du groupe des Nouvelles-Hébrides, qui était à bord, et que probablement il avait considérée comme ayant un degré l'affinité de plus avec son espèce. On les voyait souvent assis tous deux auprès du cabestan ; la longue patte de l'animal était placée autour du cou de la petite fille, et ils mangeaient amicalement ensemble du biscuit. Il était amusant de le voir courir autour du cabestan, poursuivant l'enfant ou poursuivi par elle ; lorsqu'il était fatigué, il faisait un saut de côté, se saisissait d'une corde et montait à une distance suffisante pour ne pouvoir être atteint. Leurs jeux étaient très-variés, et il y montrait beaucoup d'adresse et d'agilité. Si cependant l'enfant cherchait à jouer avec lui dans un moment où il n'y était pas disposé , ou lorsqu'il avait éprouvé quelque mécontentement, il faisait ordinairement une légère impression sur son bras avec les dents, comme pour l'avertir qu'on ne devait pas prendre de liberté avec sa personne. De même lorsqu'il était fatigué d'un jeu qui ne l'amusait plus, et que ses efforts étaient vains pour le faire cesser, il s'approchait paisiblement de la petite fille, faisait avec ses dents une légère impression sur celui de ses membres qui s'offrait le premier et s'éloignait avec rapidité.

« Il y avait aussi à bord du navire de petits singes avec lesquels Ungka désirait faire connaissance ; mais ils furent unanimes pour repousser son

approche par des sons ou une espèce de caquetage et d'autres mouvemens hostiles particuliers à leur race. Ungka, repoussé par ces êtres peu sociables, se mit, pour les punir, à les tirer par leurs queues, toutes les fois qu'il pouvait parvenir à les saisir, ne craignant pas, puisqu'il n'en avait point, qu'ils lui rendissent la pareille ; ce qu'il faisait, au reste, avec une gravité imperturbable. Comme ce traitement était loin d'amuser les singes, ils se liguèrent contre lui et firent une irruption si formidable qu'il fut obligé d'abandonner leurs queues, et de se dédommager en tirant celle d'un petit porc qui courait sur le pont, et avec lequel il avait contracté une amitié assez intime.

« Lorsque le domestique annonçait le dîner, il entrait aussitôt dans la salle à manger, se plaçait près de la table, et recevait avec reconnaissance les restes qu'on lui donnait. Si pendant son dîner on se moquait de lui, il faisait connaître son mécontentement en produisant des sons rauques et sourds ; il enflait en même temps son sac, et regardait les personnes qui riaient de l'air le plus sérieux, jusqu'à ce qu'elles eussent cessé ; alors il reprenait tranquillement son repas. Lorsqu'on le voyait par derrière et debout, l'absence de la queue lui donnait tout-à-fait l'apparence d'un petit, homme couvert de poil noir. Il aimait beaucoup les confitures, les dattes, etc., et il se montrait toujours très-empressé pour s'en procurer. Il n'aimait pas moins les oignons, quoique leur âcreté le fit éternuer et lui causât des picotemens à la langue. Lorsqu'il en attrapait un, il le mettait dans sa bouche, et le mangeait avec une grande promptitude.

« Il ne pouvait supporter le désappointement ; lorsqu'on lui refusait quelque chose, il se couchait sur le pont, se roulait partout, jetait ses bras et ses jambes dans différentes directions, mettait en pièces tout ce qui se trouvait à sa portée, et faisait entendre pendant ce temps les notes gutturales de ra, ra. L'emploi du châtiment le ramenait bientôt à l'obéissance et calmait sa colère.

« Lorsque le temps était froid, il serrait ses membres contre son corps, perdait sa gaîté et son amour du jeu, et dormait une partie du jour. Au retour de la chaleur, il recouvrait la vie et recommençait ses gambades et ses sauts ordinaires. Quoique tous les officiers et l'équipage eussent beaucoup d'amitié pour lui et lui donnassent souvent des confitures, il ne se laissait prendre dans les bras et caresser familièrement que par trois personnes : le commandant, le troisième officier et moi. Il évitait avec un soin tout particulier ceux qui portaient de grosses moustaches. Il était comique de

voir les regards d'épouvante et d'entendre les cris à moitié étouffée du pauvre animal, lorsqu'on voulait approcher son doigt d'une tasse de thé un peu chaud.

« Le 18 mars 1831, nous avons atteint le 45° 41' de latitude N. et le 24° 40' de longitude O. Ungka, quoique vêtu de flanelle, parut souffrir beaucoup du froid, et fut pris d'une dysenterie. C'est à cette époque que nous eûmes de nouvelles preuves de son attachement : il aimait mieux aller sur le pont à l'air froid, avec les personnes qu'il chérissait, que de rester chaudement dans la cabine avec ceux pour lesquels il n'avait pas d'affection. Le 24, il se trouva plus mal et perdit l'appétit ; il buvait quelquefois un peu d'eau ou quelques gouttes de thé ; il restait ordinairement la tête pendante sur la poitrine et les membres serrés. Cependant il enflait encore dans le bâillement la poche gutturale comme à l'ordinaire. Il mourut le 31 mars. »

AVENTURES D'UN CANOT.

« On s'est livré à des conjectures sans nombre, dit le rédacteur de la Revue britannique, pour établir par quelles voies se sont peuplées ces îles dont est, pour ainsi dire, émaillé le vaste Océan Pacifique, éloignées comme elles se trouvent des grands continens de l'Amérique et de l'Asie. Nous n'avons pas la prétention, ajoute-t-il, de résoudre ce problème ; mais l'aventure intéressante que nous allons extraire du Voyage de Beechey dans la mer Pacifique fera concevoir comment il peut arriver que la population gagne successivement d'île en île. Dans celle de Byam-Martin, située à 600 milles d'Otaïti, le capitaine Beechey trouva quarante individus que les hasards de la mer y avaient jetés, et il emmena avec lui l'un d'eux, nommé Tuwarry, qui fournit les détails que l'on va lire.

« Tuwarry était né dans une de ces îles basses de corail, découvertes par le capitaine Cook dans son premier voyage, et qui reçut de ce navigateur le nom de Chain-Island ; elle est située à l'est, à 300 milles d'Otaïti, dont elle est tributaire. Les malheurs de Tuwarry datent de la mort du vieux Pomarry, roi d'Otaïti, auquel a succédé son fils encore enfant. A l'avènement de ce jeune prince, plusieurs chefs et citoyens distingués de Chain-Island, entre autres Tuwarry, décidèrent de se rendre à Otaïti pour faire acte de reconnaissance et de soumission au nouveau souverain. Ils n'avaient à leur disposition pour les transporter que quelques canots ; trois du premier rang furent équipés pour cette expédition.

« Nous qui ne nous aventurons sur la mer que dans des navires d'une forte capacité, munis de tous les instrumens qui nous permettent de préciser à volonté le point du globe où nous nous trouvons, nous pouvons difficilement concevoir un courage au niveau d'une telle entreprise, chez des hommes qui non-seulement sont dépourvus de toutes nos ressources contre tant de périls, mais même ne savent que vaguement où peut être situé le rivage qu'ils cherchent, et n'ont que les étoiles pour les guider. Ils n'ignoraient pas, il est vrai, que le succès avait déjà couronné de pareils voyages, soit aux îles hautes situées sous le vent, soit même à d'autres îles au vent de la leur, et dominant à peine de six pieds la surface de-la mer.

Ajoutez à cela qu'aucun pronostic fâcheux ne vint ébranler ces cœurs étrangers à la crainte.

« Enfin, les préparatifs étant faits et les canots approvisionnés de tout ce qu'on jugea nécessaire, les membres de l'expédition s'embarquèrent au nombre de cent cinquante personnes. Les détails relatifs à deux des petits bâtimens nous sont inconnus ; mais à bord de celui monté par Tuwarry, se trouvaient vingt-trois hommes, quinze femmes et dix enfans, des vivres et de l'eau pour trois semaines. Au jour fixé, tous les habitans de l'île se portèrent sur le rivage pour saluer le départ de nos aventuriers. Les canots furent exactement placés dans la direction présumée prise sur certaines marques à terre, et s'élancèrent accompagnés des adieux et des souhaits de la patrie.

« En voyant leurs voiles enflées par une heureuse brise effleurer rapidement les flots, combien peu ils soupçonnèrent les misères qui ne devaient pas tarder à les assaillir. Il arriva malheureusement que, cette année, la mousson fut plus précoce, qu'ils ne s'y attendaient, et souffla avec une grande violence ; néanmoins les deux premiers jours n'eurent rien de sinistre, et les navigateurs distinguaient déjà la côte élevée de Maitea, île située entre Chain-Island et Otaïti, et se repaissaient, à l'avance, du plaisir attaché au terme d'une heureuse traversée, quand leur course fut ralentie par un calme, précurseur d'un vent debout et furieux qui, éclatant soudain, chassa devant lui et dispersa les malheureuses embarcations. Ils dérivèrent ainsi pendant plusieurs jours. Au retour du beau temps, réduits à quinze jours de vivres, mais non moins déterminés, ils reprirent hardiment leur direction ; mais un second coup de vent les rejeta encore plus en arrière que le premier, et ne s'apaisa qu'après les avoir réduits à un épuisement complet. Les lames qui couvraient à chaque instant le canot étaient surtout funestes aux femmes et aux enfans ; enfin, la famine était imminente. Après la tempête, vint un long calme, mais aussi avec lui une température sèche et brûlante qui mit le comble à leurs maux. Qu'on se figure cet esquif, seul, immobile sur l'Océan, son équipage mourant de soif, dévoré par un soleil de la zone torride, ces bras languissemment suspendus aux pagayes (ou avirons) ; ces enfans, dont le regard déchirant implorait le secours de leurs mères, et ces mères désolées de ne pouvoir les secourir.

« Tous les expédiens imaginables furent tentés pour tromper la soif : les uns buvaient de l'eau de mer, d'autres s'y baignaient ou en arrosaient leurs têtes ; mais sous cette latitude ardente, par quoi suppléer à un peu d'eau

potable ? Ils ne se lassaient pas d'invoquer la protection divine ; leurs calebasses qu'ils élevaient vers le ciel, quand leurs bras en avaient la force, sollicitaient au moins un peu de rosée, mais en vain. Ils ne lisaient que la continuation de leurs tourmens dans les nuages cotonneux des hautes régions de l'atmosphère ; la mort, sous sa forme la plus hideuse, se présentait à eux ; elle avait déjà enlevé dix-sept victimes, et semblait ne laisser aux survivans que la perspective d'une plus longue agonie. Le ciel, après une trop longue sérénité, prit un aspect qui, dans toute autre circonstance, aurait rempli d'effroi nos voyageurs ; mais, dans celle-ci, leur reconnaissance et leurs bénédictions volaient au-devant d'un ouragan des tropiques, comme au - devant d'un libérateur. Tous ceux qui pouvaient se soutenir montaient sur le pont avec leurs pagnes, leurs calebasses, leurs cocos, les tendant vers la nue épaisse d'où s'échappaient de larges gouttes de pluie, qui, pour ces infortunés, étaient bien plus précieuses que tous les trésors. Ils en burent à longs traits, remercièrent la faveur céleste, et remplirent leurs vases du précieux liquide. L'espoir allait renaître en eux, mais en se voyant sans vivres, ils retombèrent dans la plus amère désolation. Qu'on nous épargne de rapporter l'expédient horrible auquel ils furent forcés de recourir pour apaiser leur faim, jusqu'à ce qu'à la surface de la mer apparurent de gros poissons qui les suivaient. Avec un croc façonné par lui en hameçon, Tuwarry réussit à prendre un de ces monstres marins ; c'était un requin, qui remplaça aussitôt le mets révoltant qui avait servi jusque-là à prolonger leur existence. Ainsi restaurés, leurs pagayes ne restèrent plus oisives, leurs voiles se déployèrent, et bientôt, pour prix de leurs persévérans efforts, ils eurent le bonheur d'apercevoir une côte, puis enfin des bouquets de palmiers. A cette vue, redoublant d'ardeur et de vitesse, ils ont bientôt atteint cette rive tant désirée, et aussitôt la hache a abattu un de ces arbres nourriciers dont la débilité de leurs membres leur eût autrement rendu les fruits inaccessibles.

« En parcourant l'île où la Providence les avait fait aborder, ils comprirent, par les sentiers dont les bois étaient entrecoupés, et par plusieurs canots restés dans une baie, qu'ils n'étaient pas les premiers occupants. Comme il était aussi à leur connaissance que la plupart de ces îles basses étaient habitées par des cannibales, ils décidèrent de ne rester là que le temps absolument nécessaire pour se rétablir, imaginant que les insulaires, lorsqu'ils reviendraient, ne se contenteraient pas de les expulser de cet asile. Mais quelle qu'y dût être la durée de leur séjour, songeant à se

prémunir contre l'ardeur excessive du soleil et à s'approvisionner pour la continuation de leur voyage, ils construisirent des cabanes, creusèrent des puits, et ajoutèrent trois canots à ceux qu'ils avaient trouvés. Dès - lors leur situation devint supportable, et, grâce à une pêche toujours heureuse, ils purent faire, pour l'époque du départ, une ample provision de poisson sec, sans rien refuser à leurs besoins journaliers.

« Un peu rassurés au bout de quelque temps, confians dans les ressources qu'ils s'étaient créées, ils ne se mirent en devoir de quitter l'île que treize mois après y avoir abordé. Alors, pleins de santé, pourvus de tout ce qui leur était nécessaire, ils tentèrent de nouveau les chances de la mer. Après avoir fait route au nord-ouest pendant deux jours et deux nuits, ils abordèrent à une petite île inhabitée, y passèrent trois jours, et reprirent leur navigation. Vingt-quatre heures après ils se trouvèrent en vue d'une autre île inhabitée. L'abord en fut malheureusement fatal à leur canot, qui se défonça ; mais personne ne périt. La réparation des avaries que le petit bâtiment avait essuyées demanda quelques semaines. A peine à terre, les voilà établis, installés, livrés à la pêche et au renouvellement de leurs provisions. Huit mois s'étaient pourtant écoulés dans ces occupations, quand nous les surprimes ainsi campés dans l'île de Byam-Martin. Leur canot était réparé, approvisionné et prêt à reprendre la mer ; mais jamais on n'entendit parler des deux autres. »

NOUVELLE DÉCOUVERTE

EN IMPRIMERIE.

La découverte de l'imprimerie a été une des époques les plus importantes de l'histoire des peuples modernes : elle a commencé dans les mœurs, dans la religion, dans les gouvernements et dans l'ordre entier des choses humaines, une révolution qui, faible dans les commencemens, est devenue ensuite plus forte, plus rapide, et se précipite, de nos jours, vers un avenir encore presque inconnu. L'imprimerie a répandu à flots, parmi les hommes, les vérités et les erreurs ; mais les vérités, grâce à Dieu, l'ont emporté sur les erreurs, et, quoi qu'en disent des esprits faux et chagrins, la société humaine de nos temps vaut cent fois mieux que celle des temps anciens.

Les Chinois ont connu l'imprimerie des siècles avant les Européens ; mais cette imprimerie n'était qu'un essai grossier et très-borné : on gravait en relief sur une planche de bois les paroles et les lignes, on les enduisait de couleur, et on pressait la planche sur une feuille de papier étendue. L'imprimerie commença ainsi chez nous ; mais le génie actif des inventeurs alla bientôt plus loin : ils imaginèrent de graver des lettres de bois séparées et que l'on pouvait placer les unes à côté des autres pour en former des mots et des lignes. Pour maintenir ces caractères mobiles, on les avait percés sur le côté, et on les enfilait comme un chapelet. C'était là un grand perfectionnement ; mais il fallait un temps infini pour obtenir une certaine quantité de lettres ; on trouva un moyen plus expéditif et qui donnait des lettres mieux faites et plus faciles, à ranger en lignes : on grava des poinçons et on fondit les caractères ; alors on en eut des milliers en peu de temps. L'imprimerie resta à peu près dans cet état jusqu'à nos jours. Enfin, pour rendre encore plus expéditive l'impression et mettre les livres à meilleur marché, on inventa, il y a trente et quelques années, la stéréotypie, qui consiste à prendre avec une matière molle l'empreinte en creux d'une page de caractères composée suivant la coutume ordinaire, et à couler dans cette empreinte un métal fondu qui, devenu froid, donne la page en une seule masse, que l'on met sous presse quand et autant de fois que l'on veut. On croyait que c'était là le dernier degré de perfection. On a été plus loin.

Un Belge, M. Mecus Vandermaelen, dans le désir de faire paraître à Bruxelles les journaux français presque à leur arrivée, chercha par des procédés chimiques à transporter sur la pierre lithographique les pages de l'imprimé, et à les reproduire ensuite par l'impression suivant la méthode du lithographe. Cet essai réussit parfaitement ; on est déjà parvenu à transporter en moins d'une heure, sur les pierres, les deux côtés d'une feuille entière. Le premier essai a été fait sur la Gazette des Tribunaux, que l'on fournit ainsi aux abonnés de la Belgique.

Je n'ose féliciter l'inventeur de ce nouveau moyen de multiplier les livres ; je crois qu'il fait plus de mal que de bien à l'imprimerie et à la librairie : il tue ces deux professions déjà si malheureuses ; il favorise l'obscur contrefacteur, qui, sans grands frais, pourra reproduire exactement les meilleures éditions, et volera ainsi, fort à son aise, l'auteur et l'éditeur ; rien n'échappera à ses mains avides et criminelles, et, ce qui est malheureux, c'est que son édition furtive sera aussi correcte que l'édition originale.

TABLEAU

D'UN TREMBLEMENT DE TERRE AU CHILI.

Après une excursion au pied de la grande chaîne des Andes (dit le spectateur du terrible événement qu'il va raconter), je venais de regagner ma petite maison rustique, ornée par moi avec tant de soin et de recherche, et située dans l'une des plus riantes vallées du Chili. C'était vers le milieu du mois de novembre. époque des plus grandes chaleurs dans ce pays. réprouvais un vif sentiment de bonheur à retrouver mes pénates et le bien-être dont je les avais dotés. Pendant quinze jours d'absence, la vie du chasseur et du sauvage, vie de privations et de fatigués, m'avait offert ses jouissances vives, mais âpres et grossières et dont le souvenir, encore récent, augmentait pour moi le charme du repos, de la nonchalance et de l'étude. Savoir mêler aux plaisirs de l'indolence l'attrait de la vie active et aventureuse, c'est doubler ses voluptés, ou plutôt c'est les créer.

Quelle soirée délicieuse ! la lune se leva lentement au-dessus de la chaîne des Andes lointaines, et voguant paisiblement dans l'éther pur, plus brillante de moment en moment, elle monta par degrés dans le ciel, dont les astres pâtissaient à sa clarté. Je l'admirai quelque temps ; je ne sais quel bonheur calme et profond, qui n'est ni la joie ni l'extase du plaisir, pénétrait toute mon âme ; une quiétude ravissante, un bien-être céleste s'emparait de moi, et quelques minutes de contemplation l'augmentèrent. Je fermai ma porte, et après avoir jeté dans la cheminée quelques branches aromatiques, dont la combustion est nécessaire pour chasser l'humidité des nuits, je m'entourai de mes livres. La plupart des demeures espagnoles offrent à peine, un abri contre la chaleur et le froid. Je n'avais rien négligé pour transporter sur les côtes sauvages de l'Océan Pacifique tout ce qui pouvait me rappeler les agrémens de nos intérieurs domestiques en Europe. La scène silencieuse où je me trouvais mériterait un peintre. L'huile d'olive de ma lampe versait autour de moi celle lueur douce qui s'accordait si bien avec la situation de mon esprit. J'avais permis à mon beau lévrier noir et à un chien couchant, son compagnon et son ami, de s'asseoir sur la peau de puma ou lion argenté qui me servait de tapis de cheminée ; ils comprenaient que le calme le plus

absolu était la condition indispensable de leur présence : aussi n'entendait-on de bruit que leur haleine, le pétilllement du bois qui répandait, en se consumant, une odeur embaumée, et le froissement des pages que mes mains agitaient. Il y avait dans un vase bleu de belles fleurs qu'un enfant m'avait apportées le matin, et que je plaçai près de moi. Tous mes sens étaient mollement bercés. Pas un regret, pas une douleur, pas une crainte. Je lisais, je pensais ; bientôt j'oubliai le monde : aux méditations succéda cette rêverie dont le charme est d'anéantir la réflexion et de l'absorber.

Un aboiement sec, rapide, brusque, de mon lévrier, m'enleva aux douceurs de ce demi-sommeil. Je quittai la posture inclinée que mon indolence avait choisie, et je vis devant moi les deux oreilles droites et raidies, les yeux étincelans comme ceux de la vipère, de l'animal vigilant qui venait de m'éveiller. Quand le chien couchant qui reposait près de lui secoua paresseusement sa tête et se leva à son tour, un sourd grondement se fit entendre ; la lampe vacilla : c'était un tremblement de terre. L'instinct de ces deux animaux leur avait appris d'avance la convulsion qui allait avoir lieu. Je ne m'effrayai pas ; depuis mon séjour au Chili, j'avais été plus d'une fois exposé à ce danger ; et cet accident, si commun dans ces régions, n'avait plus de terreurs pour moi.

Mais les prévisions instinctives des deux chiens les servaient mieux que mon expérience et mon savoir. Je venais de gronder ces pauvres animaux et de les réduire au silence, quand le tremblement de terre augmenta ; une secousse violente renversa la lampe, et je m'élançai dans l'intention de gagner une issue. Le sol vacillait tour à tour, en long et en large, comme le pont d'un navire qu'agitent le tangage et le roulis : je chancelai. A un mouvement du nord au sud, une autre vibration de l'est à l'ouest succéda rapidement : vous eussiez dit que des chocs électriques frappaient la masse terrestre ; ensuite le mouvement parut devenir circulaire, et un tourbillon impétueux sembla tout confondre : erreur produite par la violence et la brusque succession de plusieurs impulsions entièrement contraires. J'essayai de gagner la porte, mais lorsque ma main voulut faire jouer le pêne et pousser la porte qui ouvrait au dehors, je m'aperçus qu'un meuble placé à l'extérieur obstruait le passage et s'opposait à ma sortie. Cependant la secousse devenait plus terrible, et deux fois renversé, je me relevai deux fois : je courus à une autre porte. Alors un fracas épouvantable, un hurlement affreux qui semblait sortir des entrailles du globe déchiré, furent suivis de la ruine de tout l'édifice, qui tomba comme écrasé par une

avalanche, et dont la charpente, ployant comme un roseau jusqu'à sa base, ensevelit sous ses débris tout ce que l'appartement renfermait : meubles, animaux, livres, glaces, furent broyée, confondus, écrasés dans un chaos subit et imprévu. Une bibliothèque remplie de livres tomba sur moi. Je restai sans connaissance et comme sans vie pendant un espace de temps que je ne puis déterminer.

Un mélange de fumée et de poussière allait m'étouffer, quand je revins à moi. A travers un amas de briques, de pierres, de plâtras, de livres et d'ustensiles qui me couvraient à moitié, je me frayai péniblement un passage ; et j'eus d'autant plus de peine à déblayer ces matériaux accumulés, que le tremblement de terre continuait et même redoublait de violence. Étourdi du coup qui venait de me frapper, chancelant, à demi suffoqué par l'atmosphère qui m'environnait, je ne me relevais que pour faiblir et retomber. Je rampai sur mes mains et mes pieds, et finis par atteindre la porte que j'avais d'abord trouvée fermée. L'extrême violence de la dernière secousse avait déplacé le meuble qui la barricadait ; je m'élançai par cette ouverture, et la seconde porte m'offrit un passage facile jusqu'à la terrasse, où je respirai enfin un air libre.

A genoux sur la terre, hommes et femmes que le tremblement du sol ballottait pendant leurs prières, frappaient leurs poitrines, appelaient à grands cris la sainte Vierge Marie, et mêlaient à leurs litanies d'épouvantables gémissemens. Que l'on imagine, au-dessus de cette scène de terreur, un horizon diaphane, une lune pure qui semblait sourire à ces infortunés, et un ciel sans un seul nuage ; je jetai les yeux sur ce qui, la veille, était un lac ; la terre l'avait absorbé. A la place de cette nappe d'eau limpide et frémissante, un grand gouffre sombre offrait sa cavité béante et ses rives semées de fissures longitudinales, abîmes qui eussent englouti cavaliers et chevaux. Les oiseaux de nuit se taisaient : on n'entendait que les prières mêlées de sanglots. Les chevaux, que les paysans avaient attachés aux arbres, tremblaient et frissonnaient, frappés de stupeur, au milieu d'un bouleversement sans exemple pour eux, et qui étonnait leur instinct.

Le sol s'enflait et retombait tour à tour comme la mer que l'ouragan soulève. Des collines environnantes se précipitaient des avalanches de sable, mêlées d'arbres en débris et de rochers à demi broyés par la tourmente. Le lac, que le gouffre avait absorbé, reparut. Ce ne fut plus une masse d'eau paisible, mais une trombe écumante, jaillissant par mille pores

ouverts, et composée d'innombrables colonnes, vomies par les abîmes qui venaient de les receler. Que l'on se figure ces jets d'eau gigantesques, retombant d'une hauteur prodigieuse en pluie fine et blanchissante, puis bouillonnant dans leur ancien lit, et redevenant lac après s'être joués dans les airs. A cette vue, les paysans épouvantés jetèrent des cris plus effrayans encore ; ils avaient que le lac communiquait avec la mer, et plusieurs exemples récents leur faisaient craindre que l'Océan lui-même, secondant l'effort du tremblement de terre, ne s'élevât contre eux et ne les engloutit sous ses cataractes. Alors leurs cris sauvages, emportés par la brise, et frappant les échos des rochers soulevés et crevassés, eussent fait refluer le sang vers le cœur du plus brave. Comme je jetais les yeux sur cette foule déplorable toujours agenouillée, et sur laquelle des torrens de sable allaient bientôt s'accumuler, je prévis le sort que son imprudente dévotion lui réservait, l'horreur et la pitié me saisirent ; je leur criai de toute ma force : « Traversez le vallon, gravissez la colline à gauche, où vous serez en sûreté. »

Pour unique réponse, de nouveaux hurlemens de désespoir, accompagnés par le fracas d'une nouvelle convulsion, vinrent frapper mon oreille. Un troupeau de six à sept cents bêtes à cornes, parqué sur le bord de la mer, venait de briser ses palissades ; et, comme enlevé par un tourbillon, il se précipitait vers les montagnes. Les chevaux le suivirent. Je vis ces animaux, que leurs terreurs rendaient frénétiques, casser avec un effort impétueux leurs brides et leurs licous, et, la tête haute, les crins au vent, hennissant et bondissant, galoper à travers les précipices, les arbres renversée et les fragmens de rocs. Oublier une telle nuit est impossible. Je crois entendre encore le galop sonore des chevaux sur les roches creuses, leurs cris d'agonie quand ils tombaient et mouraient ; les beuglemens des taureaux et des bœufs, le cliquetis des branches et des troncs que leur course fracassait, les douloureuses lamentations des femmes, les accens du désespoir des hommes, et les notes discordantes des oiseaux, qui, après un long silence de stupeur, voltigeaient, s'élançaient, planaient, et cherchaient en vain un arbre ou une pierre solide pour arrêter leur essor. Mais comme pour rendre la scène plus merveilleuse, au-dessus de ce chaos de l'enfer s'étendait un ciel calme et resplendissant d'une lumière douce. Jamais la lune ne brilla plus pure ; jamais l'atmosphère n'eut plus de parfums et de fraîcheur.

Dans le premier intervalle de repos, une voix de femme s'écria : « Allons à la chapelle du saint Rosaire ; mettons-nous sous la protection de la Vierge,

mère de Dieu ! — Sainte Marie, mère de Dieu, prenez pitié de nous ! »

Et tous, hommes, femmes, enfans, pouvant à peine marcher, se dirigèrent vers le temple. Les lampes étaient éteintes. On eut beaucoup de peine à trouver de la lumière, et lorsqu'une lanterne allumée rendit visible l'intérieur de la chapelle, ce furent des sanglots plus affreux encore. Ce n'était qu'une ruine. La charpente seule, dont la solide élasticité pourrait servir de modèle, avait, par son excellente construction, résisté à la secousse qui l'avait ébranlée ; mais les pierres, le marbre, le plâtre, les tableaux, les ornemens, les reliques, le maître-autel et les vases sacrés gisaient sur le pavé, confondus avec le sable et la poussière. L'image de la Vierge n'avait plus rien d'humain ; sa tête brisée, ses draperies fracassées, ne laissaient plus qu'un tronc informe, objet d'horreur pour ces pauvres gens. De riches ornemens étaient là, devant ces paysans dont la misère est extrême. Aucune main ne fut assez sacrilège pour y toucher ; ils s'agenouillèrent en pleurant au milieu des débris de leur église ruinée. C'était un spectacle déchirant.

Pour les arracher de ce lieu, j'employai vainement toute l'éloquence que je pouvais puiser dans une émotion vraie et une compassion que le lecteur partagera sans doute. Personne ne m'entendait : la dévotion et la terreur fermaient toutes les oreilles. A côté d'une mère évanouie était une pauvre jeune fille malade, à demi morte de terreur ; je l'enveloppai d'un poncho (manteau), et l'emportai dans mes bras ; je traversai le vallon, suivi de mon jeune domestique, Ignacio, enfant de quinze ans, aussi distingué de caractère que de figure. Né de pur sang espagnol, attaqué d'une phthisie qui devait remporter quelques mois après, ferme, courageux et doux, le plus docile et le plus résolu des êtres, savant pour son âge et pour son pays, car il savait lire et écrire, talens miraculeux pour le Chili, Ignacio n'avait rien ni de la faiblesse mexicaine ni de la fière apathie espagnole moderne. C'était assurément l'un des plus beaux caractères que j'aie connus. Pendant cette nuit de terreur, il fut admirable ; sa présence d'esprit, son calme profond, sa tendre pitié pour moi et pour l'enfant que je sauvais. son désintéressement personnel, l'oubli complet de ses propres souffrances, composaient un ensemble héroïque, que je serais tenté de nommer sublime : mais, je l'ai souvent remarqué depuis, cette noblesse et cette grandeur morale appartiennent presque toujours aux malheureux que la consommation a marqués de son signe funeste Ignacio Perez joignait à la force d'âme et à la docilité de l'esprit la simplicité qui s'ignore.

Harassé, je m'arrêtai et m'assis sur un des tombeaux indiens dont la colline est parsemée. et dont l'antiquité reculée est assez prouvée par ces arbres séculaires dont les tiges ont poussé sur les débris de vieux arbres morts. Au moment même, où je plaçais l'enfant sur mes genoux, une secousse nouvelle nous renversa. Je repris ma place. Le lac, déjà dévoré une fois et tancé dans l'air par la convulsion, redescendit encore une fois dans les cavernes où il s'était caché. Trois palmiers géans, dont la verdure protégeait le petit presbytère attaché à la chapelle, abaissaient tour à tour leurs têtes énormes vers tous les points de l'horizon, vibrant et s'agitant comme des brins de paille que le vent fait tournoyer, jonchant la terre de leurs grandes feuilles et de leurs beaux fruits, et semblables à des colosses aveugles engagés dans je ne sais quelle lutte acharnée. Quant à la chapelle et au presbytère, l'un et l'autre s'étaient écroulés : on les voyait couchés sur le flanc, reposant sur un de leurs côtés, comme des carcasses de navires démâtés, que le flot a poussées sur la plage.

On s'habitue à tout : la plus horrible des convulsions de la nature avait perdu pour moi ses terreurs. Je la contemplais avec une sorte d'indifférence qui me permettait d'en calculer froidement les dangers et de méditer sur ses causes. Sur ma tête, le vieil arbre qui m'abritait, tordu par les efforts de la terre qui, en se déchirant, déchirait ses racines, s'agitait sans m'effrayer. A mes pieds, le sol qui se fendait me laissait voir à nu les grands ossements de ces habitans primitifs qui régnaient sur le Chili avant que le canon espagnol eût détruit la liberté de ces régions. C'eût été chose épouvantable en des momens moins solennels, que cette éruption subite de squelettes desséchés et sans jointures, vomis et rejetés par la terre qui les avait engloutis depuis des siècles. Orgueil humain ! fol enthousiasme ! ridicule fierté ! jamais je ne sentis mieux que pendant cette nuit de désastre l'absurdité de ces prétentions de l'homme qui croit avoir conquis son domaine et asservi le globe. Pour faire un désert nouveau de ce globe, pour anéantir cette espèce humaine si fière, pour la confondre dans un débris universel avec les collines, les bois et les océans sur lesquels nous croyons régner, il ne faut qu'une opération de la nature, un déplacement de force, une désorganisation momentanée, prélude de quelque renouvellement futur. Alors de nos atomes sans nom, sans valeur, sans forme, sans souvenir, surgiraient des races inconnues, dans lesquelles nos facultés vitales se perpétueraient à notre insu, qui vivraient à leur tour sur notre globe changé, et qui, peut-être, différant absolument de nous, ne pourraient se faire aucune idée de nos

passions, de nos sens, de nos perceptions, de nos jouissances. Ces corps que la nature nous prête et que nous appelons nôtres, c'est par un miracle perpétuel qu'ils se soutiennent ; la mort les attend, et l'étude de la géologie, en nous révélant l'existence disparue des mastodontes et des mammouths ³, a prouvé que la même destruction qui frappe les individus atteint des races tout entières.

La nuit était devenue froide, une rosée glaciale tombait par gouttes lourdes et épaisses. La charpente de ma maison ne se composait plus que de deux pans de bois sans toiture, tristes témoins debout au milieu de la ruine générale. La première commotion pouvait les abattre. Nous allumâmes des torches, et dans un moment où le tremblement de terre parut se calmer, nous essayâmes de pénétrer dans l'intérieur de ma maison détruite. De l'argent perdu, des espérances trompées, une entreprise sans succès, un long voyage sans résultat, ne m'eussent pas causé une sensation plus amère et plus poignante.

N'était-ce pas un spectacle hideux que la ruine de cet Éden créé par moi ; mon foyer détruit, mes deux chiens de chasse brisés et broyés par la chute du toit : l'un d'eux, le beau lévrier noir. respirant encore et m'appelant d'un gémissement douloureux ? Je savais que la situation même de la maison m'exposait à être englouti dans un abîme-si les commotions continuaient : et cependant je restais les mains jointes, la tête baissée, le regard fixé sur mes deux chiens ensanglantés, sur mes livres souillés, sur mes meubles confondus avec les décombres : je l'avoue à ma honte, les larmes me venaient aux yeux. Dans un pays où la civilisation européenne, l'habitude de l'aisance ne s'est pas encore introduite, j'avais, à force de soins, d'attention et de recherches, orné ma cellule de ces mille objets de luxe dont la superfluité nous est si nécessaire. J'avais fabriqué de mes mains ces ustensiles : j'avais poli ces cadres et verni ces meubles ; il m'avait fallu suppléer à l'industrie du tourneur, du menuisier, du tapissier, qui, dans cette contrée, ne sont qu'un seul et même personnage, plus connu ailleurs sous le nom de charpentier.

Ces objets, qu'un peu d'argent procure aux habitants des pays civilisés, combien ils m'avaient coûté de peines et de temps ! Il m'avait fallu les créer ; les acheter, c'eût été impossible.

« Allons, m'écriai-je en sortant de ma douloureuse rêverie, c'en est fait ! des mois se passeront et peut-être des années, avant que ce désastre soit réparé ! jamais je ne m'en consolerais.

« — Maître ! interrompit Ignacio, la maison est en feu. »

En effet, les cendres chaudes et les charbons ardents entassés dans l'âtre avaient mis le feu à mes livres et à mes manuscrits. De cette masse d'objets hétérogènes jaillissait une colonne de flammes et de fumée, qui, agitée par un nouveau choc, flamboya d'une manière violente et menaça de tout dévorer. Je m'attendais à voir cet incendie, attisé par le tremblement de terre, achever la destruction commencée ; mais non : des plâtres, qui se détachèrent de la charpente, étouffèrent le feu pour quelques momens ; je revins avec Ignacio ; nous versâmes sur cet amas enflammé plusieurs seaux d'eau, qui, en éteignant le feu, complétèrent la dévastation de ma bibliothèque. Des livres espagnols si rares, mon Shakspeare, une collection de gravures précieuses, tant de trésors si chèrement achetés, et qui me promettaient des plaisirs pour si long-temps, hélas ! il fallait les perdre. Le sauvage dont la poudre est épuisée, et qui, au milieu d'un hiver d'Amérique, loin de toute habitation humaine, sans autre arme que son fusil, sans autre aliment que le fruit de sa chasse, pleure la perte de sa seule ressource, n'est pas saisi d'une douleur plus vive que n'était la mienne. Mais à quoi m'eussent servi des larmes ? Il fallait sauver ce qui pouvait encore m'être utile ; quelques nattes, un ou deux volumes, des draps et un traversin, des armes, mon meilleur lasso, nœud coulant pour la chasse des animaux sauvages, les ustensiles nécessaires pour faire le thé et apprêter ma nourriture, enfin ma selle et mes harnais, furent tout ce que mon fidèle Ignacio et moi nous pûmes, à diverses reprises et en nous relayant, soustraire et porter dans mon campement nouveau. Le reste n'était que lambeaux et poussière.

« Ferme la porte, dis-je alors à Ignacio ; si quelque argent et quelques objets précieux se trouvent encore parmi ces débris, et que le tremblement de terre les épargne, pourquoi les abandonner aux maraudeurs de la forêt ? Dès que le premier mouvement de la terreur sera passé, ils accourront pour nous piller. — Maître, les ferrures ont ployé, les gouda se, sont déplacés ; votre force et la mienne réunies ne sucrâient pas à fermer cette porte ; mais si nous attendons la première secousse qui doit avoir lieu, elle ploiera le fer et le bois en sens contraire, et remettra tout à sa place. »

L'enfant avait raison ; au premier mouvement du sol, la porte fut hermétiquement fermée. Dans toutes les circonstances, le sang-froid du jeune Ignacio, la précision de son coup d'œil et la sûreté de son jugement le servaient à merveille. Nous nous éloignâmes chargés des débris de notre

ménage ; et, en nous retournant, nous vîmes ce qui restait des deux pans de mur se fendre longitudinalement, comme si le fléau par lequel nous étions poursuivis eût voulu tourner nos efforts en ridicule, et nous en prouver le néant.

Parvenus à notre lieu de refuge, nous allumâmes un grand feu ; le lasso, attaché à deux arbres, servit d'appui à des draps que nous étendîmes, et cette tente improvisée, ce bivouac éclairé par un foyer magnifique, ces coussins et ces nattes qui couvraient la terre, eussent, dans une nuit moins horrible que celle-ci, fait les délices du voyageur. Mais quelle nuit ! à un repos de cinq à sept minutes succédaient ces épouvantables ébranlement, tantôt semblables à une oscillation rapide, tantôt au soulèvement des flots. Une tempête n'est rien comparée à un tremblement de terre. L'espoir d'aborder sur une plage, même déserte, soutient le matelot battu des vagues et expirant sous leurs coups redoublés. Mais quand le globe même s'affaisse sous nos pieds, quand la planète qui nous porte semble prête à se briser, quand de nouveaux abîmes apparaissent à chaque instant, quand les rocs et les collines ne sont plus qu'une mer houleuse et dévorante, tout espoir semble illusion et folie.

J'aurais voulu préparer du thé ; mais les ustensiles ordinaires, sans cesse ballottés par le tremblement de terre, ne suffisaient plus à cet usage, et ne conservaient pas le liquide qu'on y déposait. Il fallut se servir d'une gourde ou calebasse profonde ; enfin ce breuvage agréable nous fit un peu oublier les misères de cette nuit. Quelle que fut l'horreur de notre situation, elle était irrémédiable. Je saisis donc un des volumes échappés à mon naufrage, et je ne pensai plus qu'à étourdir, au moyen de la lecture, la triste conscience du présent.

Ce livre était par hasard un volume des voyages du commodore Byron ; ce vieux marin, bronzé par le vent de la tempête et l'écume de la mer en furie, Jacques Gros-Temps, ainsi que l'appelaient ses compagnons d'aventures, avait souffert plus que moi : je lus le récit de son naufrage, pour soutenir ma force d'âme et me bien convaincre que mon sort était, après tout, moins déplorable que le sien. Enfin, l'aurore sillonna l'extrémité de l'horizon. Ce peuple, qui s'étonnait de se retrouver vivant, crut tout danger fini lorsque les ténèbres s'effacèrent ; en effet elles augmentaient l'effroi que causait ce désastre. Le chant des litanies devint moins continu, leur expression moins plaintive ; l'appétit se fit sentir à tous ; j'envoyai des provisions à ces pauvres gens : alors le courage de renaître et les Ave Maria

de cesser (le narrateur est Anglais). Je profitai de cet affaiblissement momentané survenu dans leur ferveur pour leur faire exécuter des travaux utiles. Des branches et des arbrisseaux furent coupés, dégarnis de leurs feuilles et de leurs rameaux, et plantés sur quatre lignes formant un carré. On couvrit cette charpente légère d'autres branchages, qui, supportant des tentures de voiles et de draps, devinrent le toit d'une grande salle. Cette habitation, qui communiquait avec mon appartement, se trouva terminée avant midi. J'encourageai mes travailleurs par une distribution de grog ; non-seulement ils construisirent leur ramader (c'est ainsi que l'on nomme, au Chili, la cabane que nous venions d'improviser), mais ils achevèrent de débayer ma maison, et me rapportèrent, avec fidélité, le peu d'effets précieux que les cendres fumantes de l'édifice recouvraient encore.

Le lendemain d'un tremblement de terre offre un spectacle dont je renonce à donner aucune idée. Ce n'est plus la convulsion, le choc, le chaos ; c'est une calamité muette et calme. Je me rendis à la ville la plus voisine, ville assez remarquable naguère, avec un port de mer et un commerce florissant. Les treize lieues que je parcourus ne me présentèrent que désolation.

Toutes les fois que j'arrêtais mon cheval, je sentais la terre trembler ; mais ce mouvement cessait d'être perceptible quand je le mettais au trot ou au galop. De temps à autre seulement une secousse plus violente rappelait les agitations de la nuit et effrayait l'animal, qui refusait absolument de marcher. Tantôt il s'enfonçait jusqu'au poitrail dans les montagnes de sable accumulées par les avalanches dont j'ai parlé, tantôt il franchissait d'un saut de larges fissures. Le lac avait baissé de trois pouces ; les bords, singulièrement crevassés, ressemblaient à une fortification naturelle. Le chemin que je suivais, extrêmement pénible pour le cavalier et sa monture, se composait de petites masses solides, rondes, carrées, hexagones, polygones, brisures occasionnées par le tremblement de terre ; la solidité d'un sol endurci avait présenté une résistance si grande, qu'au lieu de s'éparpiller et d'onduler comme il serait arrivé à une terre meuble, les rives du lac s'étaient fendues en millions de petits morceaux semblables aux cases d'un damier. Nous arrivâmes au bord d'une rivière, dont le lit desséché n'offrait qu'un large ravin ; ses eaux, se frayant une route nouvelle, avaient tracé leurs sillons limoneux à travers des terrains en culture qu'elles avaient dévastés. On voyait des toits de maisons et des cimes d'arbres apparaître au milieu du fleuve ainsi transformé, et dont les

flots, brisés par plus d'un obstacle, luttaienent encore contre ce lit incommode. Pas un seul endroit guéable. Je résolus de passer la nouvelle rivière à la nage, et le noble animal qui me portait me seconda dans cet effort qui n'était pas sans danger. Nous rencontrions à chaque instant des obstacles inattendus et des objets dont le choc gênait notre route.

La campagne avait changé de face. Des roches gigantesques avaient comblé les vallées ; une route, qui descendait en serpentant jusqu' au bord de la mer, avait disparu, et je ne trouvais plus qu'un rocher à pic, au pied duquel les vagues grondaient. Toutes ces fermes que j'avais souvent visitées, et dont le mouvement l'industrie sont restés gravés dans ma mémoire, s'étaient écroulés ; je voyais leurs anciens possesseurs assis au milieu des champs, désespérés, muets, les mains jointes, les yeux levés vers le ciel, et refusant de répondre aux questions qui leur étaient adressées : tant la calamité les avait frappés et comme écrasés ! Une maison où j'avais coutume de changer de chevaux était par hasard restée debout ; un jeune enfant de quatorze à quinze ans était étendu près de la porte. Où sont les maîtres de la maison ? lui demandai-je. L'enfant se leva ; et, jetant sur moi des yeux stupides et hagards : Ave, Maria, gratiâ plena, dit-il, et ce fut tout ce qu'il put dire : l'étonnement et l'effroi l'avaient pétrifié.

Plus j'approchais de la côte, plus l'aspect de la campagne portait les traces affreuses du désastre. Ce n'étaient que toitures enlevées, meubles domestiques épars dans les champs, jardins, naguère cultivés avec le plus grand soin, maintenant bouleversés ; les bœufs et les vaches s'y promenaient en liberté ; profitant de l'absence et de la terreur de leurs maîtres, ces animaux entraient dans les salles ouvertes et s'emparaient du domaine de l'homme. Mais rien ne peut se comparer à l'aspect de la ville même. C'était naguère une des plus jolies villes de l'Amérique du Sud : une baie demi-circulaire, toute semée de voiles et d'agrès, lui servait de point de vue ; une église pittoresque en était le point central. De riches marchands y avaient élevé des maisons splendides, qui bordaient de larges rues, et à peine pouvait-on suivre à la trace ces anciennes rues. Temples, maisons, châteaux et chaumières avaient subi le même destin ; vingt clochers d'églises étaient renversés dans la poussière ; tous les murs de jardins avaient fléchi, les petits sentiers et les rues du second ordre étaient méconnaissables. Ici vous aperceviez un maître-autel sans église ; là, un lit espagnol de haute dimension, qui annonçait qu'une chambre avait occupé cet endroit ; plus loin encore un chapiteau isolé, ou le bord d'un toit en

équilibre sur un pan de muraille vacillante, se dressaient dans l'air et menaçaient le passant d'une chute prochaine. Un ruisseau arrêté dans son cours par les matériaux entassés qu'il ne pouvait franchir, avait formé, au milieu du chœur de la principale église, une mare dans laquelle baignaient les vases sacrés, les statues de saints, la croix et le tabernacle.

De tout ce que la main de l'homme avait créé, rien n'était resté intact ; des cadavres et des débris de meubles encombraient toutes les avenues ; de pauvres enfans gisaient écrasés sur le sein de leurs mères : car dans cette guerre livrée aux œuvres et aux plaisirs de l'homme, lui-même n'avait pas été épargné. Mais la beauté de la nature était toujours la même : elle souriait encore ; le même ciel bleu éclairait des collines verdoyantes ; les oiseaux de mer recommençaient à pousser leurs cris aigus ; le bruissement mélodieux des flots sur la plage n'avait rien perdu de ce doux murmure qui favorise la rêverie, et le soleil brillait d'un éclat plus vif que jamais.

Un sentier en zig-zag me conduisit jusqu'à ces ruines, au milieu desquelles je m'orientai péniblement, dirigeant avec difficulté mon cheval, que ces cadavres et ces débris étonnaient à chaque pas. La terre tremblait encore ; et, de moment en moment, quelques pierres se détachaient, quelque fragment d'édifice achevait de crouler. J'aperçus deux ou trois misérables, occupés, comme le chacal sur le champ de bataille, à dépouiller les morts. Excepté eux, rien n'annonçait plus le mouvement d'une ville. Était-ce donc là tout ce qui restait d'une population de vingt mille âmes, qui la veille jouissait encore si pleinement du bienfait de la vie, sous un ciel heureux, au sein d'une contrée si admirable ? En passant devant l'église de la Merced, je tins un moment mon cheval en bride, et je contemplai ce mélange d'une magnificence souillée et d'une dévastation au milieu de laquelle brillaient encore l'or et l'argent des reliques et le marbre des tombeaux. Un bruit de voix humaine se fit alors entendre, et me causa une sensation de joie inexprimable : c'était une procession de prêtres chantant les litanies de la Vierge. Une partie de la population, craignant l'envahissement de la mer, qui menaçait d'emporter leur ville, s'était réfugiée au sommet des collines. Quelques consuls étrangers avaient planté leurs tentes dans les rues désertes et encombrées, en face de leurs anciennes habitations, dont ils espéraient sauver les derniers débris lorsque le tremblement de terre aurait cessé. Mais la plus grande partie des habitants, voyant la terre agitée par un orage si redoutable, avait confié sa destinée à l'Océan. Une multitude de familles se trouvaient confondues sur le pont des navires et des bateaux en rade :

matelots, artisans. commerçans, ouvriers, étrangers, la plupart ivres, et chassant à force de chansons bachiques le sentiment du danger. En face de ces ruines, tant de gatté ! vous auriez cru voir, d'une part, une ville mise à feu et à sang ; et, d'une autre, quelque foire européenne ou quelque tête nationale. Telle est l'humanité, elle vit de contrastes ; elle danse sur les cendres de ce qui lui fut cher ; et sans cette élasticité, sans cette souplesse, comment existerait-elle ? Comment, en face de la guerre, de la peste, et de tous les maux qui l'accablent, aurait-elle le courage de vivre ?

J'attachai mon cheval à une palissade, et je chargeai un pauvre Chilien, qui avait souvent reçu de moi l'aumône, de le surveiller. Un canot me conduisit à bord d'un vaisseau venant des Indes, au capitaine duquel j'avais une lettre à remettre.

« Quand le premier choc se fit sentir, me dit le capitaine, toute la masse des eaux se porta en avant, comme si le port allait se vider d'un seul coup ; mes ancres se brisèrent, et le vaisseau fut renversé sur ses sabords. Cette lampe fracassée, que vous voyez se balancer encore dans ma cabine, atteste la violence de la secousse. D'abord l'eau se retira, la plage resta sèche ; la mer, se refoulant sur elle-même, laissa toutes les petites embarcations s'enfoncer dans le sable ; mais elle ne tarda pas à revenir, et se précipitant sur les maisons de la ville, elle en détruisit plusieurs. Bientôt elle retomba plus bas que son niveau accoutumé, soit que la côte eût été exhauscée par le tremblement de terre, soit qu'une certaine portion des eaux marines eût été absorbée par des gouffres profonds.

Plusieurs circonstances bizarres se rattachent à cet accident : une espèce de poissons a disparu ; une autre espèce, absolument ignorée dans ces parages, s'est montrée tout-à-coup. La principale chaîne des Andes semble avoir été le point central du mouvement qui s'est propagé au loin, qui a déplacé le vieil Océan, qui a tué sept cents hommes, et qui a bouleversé une étendue de terrain qu'on peut évaluer à cent lieues de long sur cinquante de large.

Je passai la journée à bord de la frégate. Le soir, quand je tournai mes regards vers la rive, je fus frappé du morne silence qui avait remplacé le bruit de toutes les industries. Les campagnes et les collines étincelaient au loin du feu des bivouacs allumés par ces malheureux qui n'avaient plus de foyer domestique. Bientôt, par une suite inexplicable du phénomène, le ciel se voila, la clarté de la lune s'éclipsa entièrement ; la pluie, qui jamais ne tombe à cette époque dans le Chili, inonda la terre. La brise lointaine nous

apportait les hymnes des paysans et de leurs prêtres ; à travers les ravins et les anfractuosités des roches éloignées, nous voyions serpenter le long zig-zag lumineux des torches portées processionnellement. Mais bientôt les ténèbres devinrent épaisses, et la pluie tomba par masses si rapides et si fortes, que nous n'aperçûmes plus rien. Un vent chaud qui souffla tout-à-coup annonça l'inévitable ouragan, et avertit les matelots de se prémunir contre les avaries dont leur navire pouvait se trouver victime.

Les larges vagues de l'Océan Pacifique ne tardèrent pas à se dérouler, à s'avancer, à battre la rive de leurs nappes gigantesques. Le vaisseau frémissait et s'agitait comme s'il eût été prêt à secouer toute sa mâture ; la pluie augmenta ; les lâches Hindous qui faisaient partie de l'équipage s'étendaient sur le pont, mourant de frayeur. Les feux du rivage s'éteignirent l'un après l'autre, et les malheureux réfugiés sur les collines furent exposés à de nouvelles souffrances. Ordinairement ces grandes pluies durent trois jours ; le pays eût été entièrement ruiné, si une Providence miséricordieuse ne fût venue à son secours. Les derniers débris des édifices, bâtis de briques séchées au soleil, se fussent transformés en une sorte de mortier ou de pâte ; tous ces hommes à demi nus, entassés dans des retraites incommodes et ruisselans de sueur sous des torrens de pluie, auraient vu le typhus se développer parmi eux ; la nielle, très-commune au Chili, eût détruit la moisson, et la famine eût complété l'œuvre du typhus.

Il n'en fut pas ainsi. Après une nuit pendant laquelle le ciel et la mer semblaient confondus ; le matin ramena le calme ; le soleil s'élança dans un firmament étincelant de pureté, le vent tomba, et la surface des eaux devint calme.

Je fis mes adieux au capitaine, dont la chaloupe me mit à terre ; je montai à cheval et je revins chez moi. Le lecteur ne lira pas sans surprise ces mots : chez moi. L'asile précaire que je m'étais construit sur la colline, cette frêle hutte de branchages m'était déjà chère. J'y passai un mois entier, pendant lequel le tremblement de terre se perpétua presque sans intermission, mais en diminuant progressivement de violence et d'intensité. Les habitans du canton s'étaient réconciliés peu à peu avec cet état de choses, la terreur s'était apaisée : vivre sur un sol chancelant leur était devenu facile. Ils songeaient, disaient-ils, à reconstruire leurs maisons en bois, si cela continuait.

Telle est la race humaine : sa facilité d'accoutumance, comme dirait Montaigne, n'est pas le don le moins précieux que la nature lui ait fait ; elle

vit partout : le Samoïède, dans ses glaces, ne désire qu'une bonne chasse et quelques fourrures.

Après que le fléau eut cessé d'ébranler le sol, tout aurait repris son cours habituel, si une mauvaise politique n'avait empêché cette population fatiguée et dispersée de reconstruire ses foyers domestiques. Un beau jour, les prétendus républicains du Chili s'avisèrent de penser que le roi d'Espagne, maître de l'île de Chiloé, son dernier point d'appui, et le seul débris de son pouvoir dans la mer Pacifique, avait trop long-temps régné sur ce faible et dernier domaine. Ils ordonnèrent donc une levée en masse ; les paysans de fuir dans les bois et sur les collines ; poursuivis, ils se réfugièrent dans des cavernes profondes, et emmenèrent avec eux les troupeaux de leurs maîtres, les gouverneurs de la république. Ce métier leur plaisait bien plus que celui de soldat. Montagnes, collines, escarpemens, étincelaient des feux allumés par les fugitifs. Les faisait-on attaquer par des troupes, ils attendaient le moment où ces troupes passaient dans quelque défilé, et du haut des cimes qu'ils occupaient, ils faisaient rouler des roches énormes sous lesquelles ces chasseurs d'hommes étaient écrasés. On sent combien peu cette ruse de guerre devait convenir aux soldats, qui n'avaient aucun moyen de se défendre. Cet état de choses dura quatre mois entiers.

On eut recours, pour effectuer la levée que l'obstination des paysans contrariait, à un étrange stratagème. Les jeunes réfractaires n'avaient pas entendu la messe depuis le moment de leur fuite ; tant d'âmes en péril émurent la sollicitude des prêtres. Ils supplièrent le gouverneur de permettre que ces malheureux vinssent un seul dimanche assister à la messe paroissiale, et de donner sa parole que ses soldats ne tenteraient pas de les arrêter. Après mûre délibération, le gouverneur accorda ce qu'on lui demandait, et jura que les révoltés pourraient se rendre à la messe sans crainte d'être inquiétés. En effet, on vit un concours immense affluer de toutes parts et remplir non-seulement les églises, mais les places qui les entourent. La messe finie, ces hommes religieux voulurent regagner leurs montagnes ; mais toutes les avenues étaient gardées par des troupes : le gouverneur leur avait bien permis de venir à la messe, mais non de s'en retourner. D'après cette interprétation machiavélique, on pressa six à sept cents jeunes paysans, dont on forma un corps de volontaires. Ce furent ces volontaires qui battirent le roi d'Espagne à Chiloé, qui s'emparèrent de l'île, et qui bannirent de son dernier asile la puissance castillane.

AMOUR PATERNEL.

Dans les premiers jours de juillet 1831, quatre marins et un jeune matelot, montant un canot-pilote, se trouvaient en mer à une faible distance du port de Boulogne, lorsqu'un coup de vent violent les fit sombrer et chavirer. Aux cris de détresse, un bateau du Pertel s'avança à force de rames et parvint à sauver quatre des naufragés. On vit en cette occasion un trait sublime d'amour paternel. Le jeune matelot avait été emporté plus loin par une lame d'eau, et cherchait à se débattre contre la fureur des vagues : le père de cet enfant, l'un des quatre marins déjà sauvés, oubliant le danger qu'il venait de courir, et le danger plus grand qui s'offrait devant lui, se lance de nouveau dans les ondes, se dirige vers les cris de son fils, s'approche, et va le saisir, lorsque tout-à-coup une montagne d'eau les soustrait à la vue et les engloutit tous deux.

LA PAUVRETÉ.

La Voilà, dites-vous ? — Quoi ! c'est la jeune fille
Dont j'admirai naguère, au sein de sa famille,
Dans leur pure fraîcheur les attraits séduisants ?
Se peut-il que déjà cette fleur soit fanée,
Et, qu'en passant dix fois, l'année
Ait vieilli ce front de seize ans ?

D'ordinaire à nous fuir la jeunesse est plus lente.
Quel vent funeste a donc touché la jeune plante ?
Quel froid hâtif surprit son feuillage mouillé,
Pour voir si tôt privés de leur grâce infinie,
Sa feuille crispée et jaunie,
Et son calice dépouillé ?

La pauvreté ! — Vous tous, qui, chers à la fortune,
N'avez subi jamais sa visite importune,
Son image pour vous est un rêve imparfait ;
Mais nos foyers éteints, mais nos tables désertes,
Nos demeures, aux vents ouvertes,
Sont les moindres maux qu'elle fait !

La pauvreté ! — tout meurt sous sa serre cruelle !
Cet esprit lumineux, dont la vive étincelle
Pétillait à vos yeux comme l'âtre en hiver,
S'obscurcit tout-à-coup, et vous laisse dans l'ombre.
Savez-vous quel nuage sombre
Amortit ce lucide éclair ?...

La pauvreté ! — Ce cœur dont l'altière noblesse
Resplendit si long-temps, sans tache et sans faiblesse,
Dément-il aujourd'hui ce qu'il était hier,
Cherchez bien le secret d'une chute si prompte,

Et quel joug de plomb ou de honte
A courbé cet honneur si fier.

La pauvreté ! — Ce mot, qui de vous sait l'entendre ?
Manquer à tous les biens qu'on avait droit d'attendre,
Vivre jeune sans joie, aimante sans époux,
Tandis que jour et nuit l'âpre travail dévore
Un éclat que long-temps encore
Eût épargné le temps jaloux ;

Porter incessamment tout le faix de la vie ;
A ses nécessités sans relâche asservie
Passer de l'une à l'autre, y pourvoir tour à tour
Comme le passereau, grain à grain, goutte à goutte ;
N'avoir pas d'heure qui ne coûte,
De jour qu'on n'ait payé d'un jour ;

Obéir, sans jamais disposer de soi-même,
Au sourd bourdonnement de cette voix suprême
Qui trouble le silence ou domine le bruit ;
Et soit qu'on ait cherché la retraite ou la foule,
Sentir le moment qui s'écoule
Gâté par le moment qui suit ;

Aux chances du malheur las enfin d'être en butte,
Invoquer à regret, trop faible dans la lutte,
Des appuis dont peut-être on se fût tenu loin ;
Et pour dernier fardeau, portant son propre blâme,
Apprendre que l'orgueil de l'âme
Fléchit sous le poids du besoin :

Cela, c'est être pauvre. — Où donc est ta justice,
Seigneur ?... Qu'à tant de maux ton pouvoir compatisse !
Ou, voyant inféconds les dons de la beauté,
Ceux de l'esprit perdus, ceux de l'âme inutiles,
Nous dirons vaines et futiles
Nos croyances en ta bonté.

Est-ce donc qu'à nos yeux la suprême puissance
Témoigne, en prodiguant, de sa magnificence ?
De hautains courtisans, nobles voluptueux,
Ainsi de leurs manteaux secouaient sur l'arène
Les perles qu'aux yeux d'une reine
Semait leur dédain fastueux.

Mais toi, Seigneur, par qui tout s'enchaîne et se classe.
Qui dus marquer à tout son lot, sa fin, sa place,
L'ordre est ta gloire, à toi, comme tous dons parfaits :
Qui donc impunément déranger ton ouvrage ?
Quel pouvoir maléfaisant t'outrage,
En paralysant tes bienfaits ?

Pourquoi parmi nos voix tant de voix rejetées ?
Pour un fruit qui mûrit tant de fleurs avortées ?
Tant de grains échappés à l'épi du glaneur ?
D'où vient que sans profit tout ce bien s'éparpille,
Et que la main du sort gaspille
Tant de bonheurs pour un bonheur ?

L'âme demande en vain, rebelle ou curieuse,
Quelle est de cette loi la clef mystérieuse :
Nul effort jusque-là n'est encor parvenu.
Toujours il faut souffrir dans un but qu'on ignore,
Vieillir en le cherchant encore,
Et mourir sans l'avoir connu !

Mad. AMABLE TASTU.

DANGER

DES ENTERREMENS PRÉCIPITÉS.

Tout est du domaine de l'instruction, et il faut l'étendre aussi loin qu'elle peut aller ; car l'instruction, pour la jeunesse, est une expérience anticipée. Au premier abord, beaucoup de personnes croiront qu'il est assez inutile d'attirer l'attention des jeunes gens sur une des plus cruelles positions de l'humanité, sur la léthargie, cette apparence de mort qui, trop souvent, a fait mettre au tombeau celui qui avait encore plusieurs années de vie ; c'est se tromper : nous avons tous des parens, des amis, des personnes qui nous sont chères, et nous ne devons les abandonner que lorsque la mort nous a bien convaincus qu'il n'y a plus d'espérance pour eux et pour nous ; il est donc essentiel de savoir qu'il existe une fausse mort, afin que la tendresse ait un motif de veiller avec plus de soin et plus long-temps auprès de ceux qu'une mort réelle lui a enlevés. Voici une preuve de cette nécessité :

Une femme du village de Samer, département du Pas-de-Calais, tomba malade du choléra le 1^{er} juillet 1832. La maladie fut si violente que, quelques heures après, la malade ne donnait plus aucun signe de vie. On la crut morte et on l'ensevelit. Au moment où on allait l'enterrer, un gémissement étouffé révéla son existence. Quelques instans plus tard, elle était enterrée vivante.

Le journal qui rapporte ce fait signale le danger des inhumations prématurées, et a publié sur la mort apparente des recherches historiques qu'il nous semble utile de reproduire.

« La mort apparente, dit-il, est un état de léthargie porté au suprême degré, un état d'asphyxie propre à en imposer aux gens même les plus instruits, et d'autant plus fâcheux, que, dans l'usage ordinaire de la vie, on se hâte de se débarrasser le plus promptement possible du spectacle d'un cadavre. Parmi la multitude d'exemples que nous pourrions rapporter de ces sortes de morts apparentes, nous choisirons les plus frappans.

« Chacun, dit Winslow, sait que beaucoup de personnes tenues pour mortes sont sorties de leurs suaires, de leurs cercueils et de leurs tombeaux. Il est également certain que des personnes enterrées avec trop de

précipitation ont trouvé dans le tombeau la mort dont elles ne devaient point être les victimes. Des faits incontestables prouvent encore que des sujets livrés trop brusquement au couteau anatomique, ont donné par leurs cris des marques certaines de leur vie lorsqu'ils ont senti le tranchant, à la honte éternelle de l'anatomiste imprudent qui était chargé de cette malheureuse opération.

« De tout temps, on a fait de semblables observations ; mais comme les faits qui se sont passés sous nos yeux sont plus propres à vous toucher, nous choisirons de préférence les exemples les plus modernes. Nous observerons cependant que Lancisi, médecin du pape Clément XI, assure avoir vu une personne de distinction, qu'il attestait encore vivante, qui avait repris le mouvement et le sentiment dans l'église, tandis qu'on y chantait son service et qu'on était sur le point de la mettre en terre : ce qui causa, dit-il, aux assistans beaucoup plus de terreur que d'admiration.

« Pierre Zacchias, célèbre médecin de Rome, rapporte un fait du même genre. Il dit que, dans l'hôpital du Saint-Esprit, un jeune homme attaqué de la peste tomba, par la violence de la maladie, dans une syncope si parfaite, qu'on le crut mort. Son corps fut mis au nombre de ceux qui, morts de la même maladie, devaient être enterrés. Dans le temps qu'on transportait ces cadavres sur le Tibre dans la barque destinée à cet office, le jeune homme donna quelques signes de vie ; ce qui fit qu'on le reporta à l'hôpital. Il revint de cet accident ; mais deux jours après il retomba dans une syncope pareille, et son corps, pour cette fois réputé mort, fut mis sans balancer au nombre de ceux qu'on devait enterrer. On s'était trompé : il revint encore une fois à lui. On lui donna de nouveaux soins, et le secours des remèdes convenables non-seulement le rappela à la vie, mais le guérit si parfaitement, qu'il vivait encore quelques années après, lorsque Zacchias faisait mention de ce phénomène.

« Nous ne passerons point sous silence un fait arrivé à Cologne, et dont on conservait encore la mémoire, vers la fin du dernier siècle, par un monument public érigé à la porte de l'église des Saints-Apôtres.

« L'héroïne de cet événement s'appelait Reichmuth Adalch. Elle était femme d'un consul de Cologne, et elle fut réputée morte d'une peste qui détruisit la plus grande partie des habitans de cette ville. On l'enterra en lui laissant au doigt une bague de prix, qui tenta la cupidité du fossoyeur. Ce misérable se glissa dans les ténèbres de la nuit pour dérober ce joyau. Les efforts qu'il fit pour arracher la bague rappelèrent la femme à elle. Les cris

du fossoyeur effrayé attirèrent du monde ; on donna des secours à la ressuscitée ; elle rentra dans la vie, et eut depuis cette époque trois fils qui lui survécurent.

« Cette histoire, rapportée par Misson, lui donne l'occasion d'en rapporter une plus moderne, arrivée à la femme d'un orfèvre de Poitiers, nommé Mervache. « Celte femme, dit Misson, fut enterrée avec quelques bagues d'or, selon qu'elle l'avait désiré. Un pauvre homme du voisinage, ayant appris la chose, déterra le corps la nuit suivante pour s'emparer des bagues ; mais celles-ci ne pouvant être enlevées qu'avec effort, la femme sentit de la douleur et se plaignit. Le voleur effrayé s'enfuit, et la femme, revenue de son accès d'apoplexie, sortit de son cercueil, heureusement ouvert, et s'en retourna chez elle où on était loin de l'attendre. »

« Ces sortes de faits ne sont pas aussi rares qu'on pourrait le croire. En voici un semblable arrivé à Toulouse. Une dame ayant été enterrée dans l'église des Jacobins, avec un diamant au doigt, un de ses domestiques se laissa enfermer dans l'église, et, la nuit étant venue, il descendit dans le caveau où l'on avait déposé le cercueil. L'ayant ouvert, il prit la main de la dame ; mais le doigt étant gonflé, ce qui l'empêchait de retirer la bague, il se mit en devoir de le couper. La douleur arracha un cri à la prétendue morte ; le domestique, frappé de frayeur, tomba sans connaissance. Cependant la dame continua de se plaindre. Le temps des matines arrivant heureusement pour elle, les plaintes furent entendues par quelques religieux, qui, guidés par le bruit, descendirent dans le caveau, où ils virent la dame sur son séant et le domestique à demi mort. On court éveiller le mari, qui fit reporter sa femme chez lui. Elle guérit de cette maladie, mais le saisissement du domestique fut si violent qu'on ne put le rappeler à la vie.

« On lit, dans le 8e volume des Causes célèbres, une résurrection de cette espèce qui fit la matière d'un procès très-grave. C'est une histoire qui a tout l'intérêt d'un roman. Deux marchands de la rue Saint-Honoré, à Paris, liés d'une étroite amitié, d'une fortune égale, de même commerce, avaient chacun un enfant, l'un un fils, l'autre une fille, à peu près du même âge. Ces enfans, élevés ensemble, se lièrent de la plus tendre amitié, et cette amitié devint avec l'âge un sentiment plus vif, approuvé par les parens. On était sur le point de les unir par un mariage qui devait être heureux, lorsqu'un riche financier, se prenant d'une belle passion pour la fille, vint traverser ses inclinations, en la demandant en mariage. L'appât d'une brillante fortune séduisit le père et la mère ; ils adhèrent à la demande du financier, malgré

la répugnance qu'y opposait leur fille. Elle fut obligée de céder, et elle devint l'épouse d'un homme qu'elle ne pouvait aimer. Vertueuse et bien décidée à remplir ses devoirs, elle ne voulut plus voir le jeune homme qui lui avait été promis et l'évita avec le plus grand soin. La mélancolie dans laquelle la jeta cet engagement d'intérêt la fit tomber quelque temps après dans une maladie fâcheuse, où ses sens furent tellement assoupis, qu'on la crut morte et qu'on l'enterra.

« Le jeune homme, instruit du sort funeste de son ancienne fiancée, se rappelant qu'elle avait eu autrefois une léthargie assez caractérisée, se flatta qu'il pourrait bien en être de même en cette occasion. Cette idée lui fit prendre le parti de gagner, à prix d'argent, le fossoyeur, de faire déterrer la jeune femme, et il l'emporta chez lui. Toujours plein de conviction, il mit en usage toutes sortes de moyens pour la rappeler à la vie, et il fut assez heureux pour réussir. Sa fiancée ouvrit les yeux, et se vit avec effroi dans une maison étrangère, et devant un homme avec lequel elle ne devait plus se trouver. Celui-ci la rassura, et lui raconta tout ce qui s'était passé, tout ce qu'il avait fait pour la rendre à la vie. Frappée de cette idée, qu'il l'avait arrachée du nombre des morts, elle le laissa entièrement maître de son sort. Elle croyait lui appartenir comme une esclave qu'il avait conquise sur le trépas ; elle ne tenait plus l'existence que de lui ; elle avait été morte, et tous ses anciens liens lui paraissaient brisés. Elle suivit donc son sauveur en Angleterre, quand elle fut guérie, et vécut avec lui, dans l'union la plus étroite, pendant plusieurs années.

« L'envie de repasser en France leur étant venue au bout de dix ans, ils quittèrent l'Angleterre et vinrent à Paris même, où ils ne prirent aucune précaution pour se cacher, persuadés qu'on ne soupçonnerait jamais ce qui était arrivé. Le hasard voulut que le financier rencontrât sa femme dans une promenade publique. Cette vue fit sur lui une si vive impression, qu'il se persuada que sa femme n'était pas morte. Ne pouvant rester dans une incertitude aussi étrange, il courut après elle, la rejoignit, lui parla, et, malgré le langage qu'elle lui tint pour lui donner le change, il la quitta convaincu qu'il ne se trompait pas. Il n'en resta pas là. Il fit et fit faire tant de démarches, qu'il parvint à découvrir sa demeure, et la réclama en justice.

« Un procès eut lieu. Ce fut en vain que t'ancien fiancé fit valoir les droits que lui avaient acquis ses soins sur la femme qui s'était attachée à son sort ; qu'il représenta qu'elle serait morte sans lui ; que son adversaire s'était dépouillé de tous ses droits d'époux en la faisant enterrer ; qu'il était

même son assassin pour n'avoir pas pris les précautions nécessaires : toutes ces raisons furent et devaient être inutiles devant les lois. Quand il vit qu'il n'y avait rien à espérer, il ne jugea pas à propos d'attendre le jugement ; il passa avec la femme en pays étranger, et tous deux y finirent paisiblement leurs jours. »

Nous pourrions citer une quantité d'autres faits de ce genre ; mais ils présentent à peu près les mêmes caractères. Nous nous arrêterons. Nous ferons seulement une observation importante, c'est que, quelque nombreux que soient les faits connus, le nombre des malheureux qui sont morts désespérés dans le fond de leur tombeau est bien plus grand encore. Cette idée effraie. Mon but a été, en rapportant ceci, de frapper l'imagination de mes jeunes lecteurs, et d'avoir occasion de leur dire : Un jour vous aurez le malheur de perdre vos pères et vos mères ; n'oubliez pas vos devoirs, et ne rendez à la terre que ce qui lui appartient véritablement.

FIN.

1 J'engage mes jeunes lecteurs à voir la carte chaque fois que ce voyageur, ou tout autre, indique la position où Il se trouve ; c'est prendre en passant une leçon de géographie qui reste dans la mémoire.

2 Il n'y a dans chaque ruche qu'une seule reine, c'est-à-dire une seule femelle, une seule mère ; il y a plusieurs mâles, mais en petit nombre ; toutes les autres abeilles, qui vont et viennent sans cesse, sont des ouvrières sans sexe, c'est-à-dire qui ne sont ni mâles ni femelles. Cette particularité extraordinaire se retrouve chez les fourmis.

3 Les mastodontes et les mammouths étaient des animaux beaucoup plus grands que l'éléphant. Leurs races ont disparu de dessus la terre ; nous savons seulement qu'ils ont existé, parce que, dans des fouilles, on rencontre quelquefois de leurs ossements gigantesques pétrifiés. D'autres races ont aussi disparu.

*Le Nouvelliste de la jeunesse, publié par
Pierre Blanchard*

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6513565p>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans... Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les

caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

L'oiseau fut pris : l'enfant tient le pauvre animal,
Craint de le laisser mourir, le baise, le regarde.
« Qu'il est joli, quel grand soin de toi !
« Disait l'aimable enfant. Ne crains plus la froidure ;
« Pour te donner ta nourriture,
« Va, je ne veux m'en rapporter qu'à moi.

[Retour](#)